



Autographes des Siècles - Escapism XVI



Autographes *des Siècles*

Manuscrits / Photographies / Œuvres d'art

ESCAPISM XVI

Liste de prix en fin de volume

Conditions de ventes

Toutes les pièces présentées dans ce catalogue sont des originaux parfaitement authentiques.

Les prix indiqués sont en euros. Les prix sont nets.

Les frais de port recommandés et l'emballage des pièces sont forfaitairement facturés au prix de 10 €, pour un envoi en France.

Pour un envoi à l'étranger, le tarif postal sera étudié au cas par cas.

Nous respectons l'ordre d'arrivée des commandes et vous pouvez réserver vos pièces par téléphone ou par email. Vous recevrez sous 24h une confirmation de réservation.

Sur votre demande, nous pouvons établir un certificat d'authenticité engageant notre responsabilité sur la dite pièce. Nos factures tenant lieu de certificat d'authenticité.

Pour les envois à l'étranger, selon la loi française, nous demandons un certificat de sortie de bien culturel à la Direction des Archives de France. Démarche pouvant prendre plusieurs mois.



Autographes *des Siècles*

Manuscrits / Photographies / Œuvres d'art

Achat, vente, estimation, expertise.

www.autographes-des-siecles.com

Nous achetons régulièrement des lettres, manuscrits, dessins, peintures,
ainsi que des photographies originales.

N'hésitez pas à nous contacter afin de nous soumettre des pièces
que vous souhaiteriez vendre ou présenter à notre expertise.

Par mail :

contact@autographes-des-siecles.com

Par courrier :

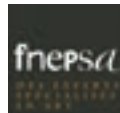
Autographes des Siècles

Julien PAGANETTI

Tour Suisse - 1, boulevard Vivier Merle
69003 LYON

Par téléphone :

06 37 86 73 44 / 04 26 68 81 18



*“Nous avons l’art pour ne pas
périr de la Vérité ”*

F. Nietzsche





- I -

- I -

Alix AYMÉ (1894.1989)

Dessin original – Scène de marché.

Encre de Chine et pierre noire sur papier calque. Circa 1950.

Superbe étude préparatoire d'après des croquis réalisés sur place par Alix Aymé vers 1930, représentant une scène de marché vietnamien, avec un visage de femme en premier plan.

Dimensions : 45 x 47 cm.

Certificat d'authenticité de Pascal Lacombe, président de l'Association des Amis d'Alix Aymé (A.A.A.A.).







- II -

- II -

Francis BACON (1909.1992)

Photographie originale.

Tirage argentique figurant Bacon en buste
lors de son exposition à la galerie Maeght-Lelong, en janvier 1984.

Format : 20 x 29 cm.

Photographe : Olaf Souami.

Annotations manuscrites, légendes tapuscrites et crédits photographiques au dos.



oute tant par son cœur
mon ne joint à moi
adunne ainsi qu'a
glanzen et qu'a
tour de vous, tous nos
les plus affectueux
nouvelle année
vous sera la mani
de cœur
votre ami dévoué

Dr. J. M. Moller

Attachez-moi
votre doit vous voir, pour
d'une grande toile peinte
ment qui pourrait être
couvert et dont nous lui

je reçois
puls je vois le bon
violet glaucus. le
- donne de vos nouvelles
notre que votre pensée
reçoit l'eau et vit toujours
- nous.
- avons eu grand
- te' en nous

- III -

Frédéric BARTHOLDI (1834.1904)

Lettre autographe signée à Georges Glaenzer.

Trois pages in-8° sur papier à son en-tête.

Paris. 19 décembre 1882.

*« Je crois que les amateurs qui monteront dans le flambeau
éprouveront une assez étrange sensation. »*

Superbe lettre de Bartholdi évoquant la *Statue de la Liberté* et son émotion quant à l'avancée des travaux de son chef d'œuvre, en construction à Paris.

Paris 19 Dec 1882



Mon cher ami

C'est toujours avec un grand plaisir que je reçois les journaux sur lesquels je vois le bon petit trèfle violet glaner. Cela me donne de vos nouvelles et montre que votre pousse franchit l'eau et vit toujours avec nous.

Nous avons eu grand plaisir au Comité en recevant les nouvelles de l'intérêt en action du Comité Américain. Nous avons certainement à nous remercier tout particulièrement votre cher beau-père et c'est ce que je tiens à faire par votre intermédiaire, au moment

on je mets à la poste une
 lettre officielle de M^r Laboulaye
 adressée à M^r Evarts et au com-
 mité. Je vous adresse en
 même temps quelques photographes
 qui donnent le détail des travaux.
 Nous avançons rapidement et
 au printemps on verra notre
 colosse planer au dessus du
 parc Monceau. Cela commence
 déjà à être diablement haut
 et je crois que les amateurs qui
 monteront dans le flambeau
 éprouveront une assez étrange
 sensation.
 Ainsi comme vous voyez tout
 va bien et si la souscription
 en Amérique se met au diapason
 du dernier meeting tout sera
 pour le mieux !

« Mon cher ami, c'est toujours avec un grand plaisir que je reçois les journaux sur lesquels je vois le bon petit timbre violet Glaenger. Cela me donne de vos nouvelles et montre que votre pensée franchit l'eau et vit toujours avec nous. Nous avons eu grand plaisir au Comité en recevant des nouvelles de l'entrée en action du Comité américain. Nous avons certainement à remercier tout particulièrement votre cher beau-père et c'est ce que je tien à faire par votre intermédiaire, au moment où je mets à la poste une lettre officielle de M. Laboulaye adressée à M. Evarts et à son Comité. **Je vous adresse en même temps quelques photographies qui donnent le détail des travaux.** Nous avançons rapidement et au printemps on verra notre colosse planer au-dessus du parc Monceau. Cela commence déjà à être diablement haut et **je crois que les amateurs qui monteront dans le flambeau éprouveront une assez étrange sensation.** Ainsi, comme vous voyez, tout va bien et si la souscription en Amérique se met au diapason du dernier meeting, tout sera pour le mieux. Veuillez exprimer à votre cher beau-père toute la part que j'ai prise à ses chagrins et à ses soucis ; espérons qu'il va retrouver les éléments de satisfaction qu'il mérite tant par son cœur. Ma femme se joint à moi pour vous adresser ainsi qu'à madame Glaenger et qu'à tous autour de vous, tous nos souhaits les plus affectueux pour la nouvelle année, et je vous serre la main bien de cœur, votre dévoué Bartholdi. **M. de Stuckle présentement à New-York doit vous voir pour vous parler d'une grande toile peinte du monument** qui pourrait être utile au Comité et dont nous lui faisons hommage. »

Il m'a été agréable de votre lettre
 bien que toute la part que
 j'ai prise à ses chagrins et
 à ses soucis; espérons qu'il va
 retrouver les éléments de satisfaction
 qu'il mérite tant par son œuvre.
 Ma femme se joint à moi
 pour vous adresser ainsi qu'à
 Madame Glaenzer et qu'à
 tous autour de vous, tous nos
 sentiments les plus affectueux
 pour la nouvelle œuvre
 et je vous salue la main
 bien de cœur
 votre ami dévoué
 A. Glaenzer
 M. de Stucklé, président
 du Comité, doit vous voir pour
 vous parler d'une grande toile peinte
 la Marseillaise qui pourrait être
 utile au Comité et dont nous lui
 faisons hommage.

Les pièces de la statue furent stockées dans la cour des ateliers Gaget et Gauthier, à Paris, en attendant d'être assemblées. L'idée de Bartholdi étant de faire un montage complet de la statue avant de l'envoyer à New-York. Le paysage parisien fut ainsi, pendant quelques années, dominé par cette imposante structure métallique de 46 mètres de haut qui écrasait de sa taille le parc Monceau tout proche.

Les lettres de Bartholdi évoquant la création de la Statue sont de la plus grande rareté.

Bartholdi évoque dans cette lettre des hommes décisifs à l'édification de la Statue :

Georges Auguste Glaenzer (1848.1915), ami et correspondant régulier de Bartholdi, expatrié à New-York, fut Secrétaire de la Commission Française de souscription à la Statue de la Liberté.

Édouard de Laboulaye (1811.1883) que l'histoire retient comme celui qui insuffla l'idée d'offrir une statue à l'Amérique pour sceller l'amitié transatlantique.

Henri de Stucklé, ingénieur français expatrié en Amérique, qui participa, à New-York, aux études du socle de la statue.

William M. Evarts (1818-1901) présida un Comité de souscription chargé de la récolte de fonds pour la construction du socle dès 1877.

... règne et la Bon
bien n'est qu'un Ciel. Il le fa
remplir nos Cœurs d'une si belle e
leure va Souverain ; Songez à ben
ageons nos Sens des pièges de la
ni l'orgueilleux, le faible
résister aux l'orgueilleux

- IV -

Charles BAUDELAIRE (1821.1867)

Manuscrit autographe d'un poème.

Trois quarts de page in-8°. Sln.

« *Le vrai bien n'est qu'au Ciel. Il le faut acquérir.* »

Copie par Baudelaire du sonnet de François Maynard

« *Au Comte de Carmain* », dont Baudelaire remplace ici le nom par des points.

Au Comte de

*Comte, le monde attend notre dernier adieu ;
Nos pieds sont arrivés sur le bord de la tombe,
Cesse d'aimer la Cour, et t'éloigne d'un lieu
Où la malice règne et la bonté succombe.*

*Le vrai bien n'est qu'au Ciel. Il le faut acquérir ;
Il faut remplir nos cœurs d'une si belle envie.
Notre heure va sonner ; songeons à bien mourir,
Et dégageons nos sens des pièges de la vie.*

*L'humble ni l'orgueilleux, le faible ni le fort
Ne sauraient résister aux rigueurs de la mort ;
Elle a trop puissamment établi son empire.*

*Ce qu'elle peut sur un, elle le peut sur tous
Et ces grands monuments de jaspe et de porphyre
Nous disent que les Rois sont mortels comme nous.*

Au Comte de

Comte, le monde attend votre dernier adieu.
Nos pieds sont arrivés sur le bord de la tombe,
C'est d'ailleurs la Cour et l'époque d'un lieu
Où la malice règne et la honte succombe.

Le vrai bien n'est qu'un (Pail). Il le faut acquiescer,
Il faut remplir nos cœurs d'un si belles œuvre,
Notre heure va sonner, songez à bien mourir,
Et dégagez vos sens des pièges de la vie,
L'humble et l'orgueilleux, le faible et le fort
Ne sauraient résister aux vengeurs de la mort,
Elle a trop puissamment établi son empire.

À qu'elle peut sur un elle le peut sur tout,
Et ces grands monuments de jaspe et de porphyre
Nous disent que les Rois sont mortels comme nous.

du poète Maynard (XVII^e)

Théophile Gautier mentionne Maynard, dans la préface à l'édition de 1868 des *Fleurs du Mal*, à propos de la mode des « sonnets libertins » (c'est-à-dire qui s'affranchissent de certaines règles prosodiques). Dans un mot adressé à Sainte-Beuve, Baudelaire informait son correspondant du pari qu'il avait fait d'attribuer à Maynard un sonnet anonyme (mais en réalité de Théophile de Viau) du *Parnasse satyrique*. Ce poème du *Parnasse satyrique*, avec la même attribution hypothétique, se trouve recopié par Baudelaire dans *Mon cœur mis à nu*.

Jean Pommier, dans *Les chemins de Baudelaire* (page 117), précise que Baudelaire avait transcrit deux poèmes de Maynard, restés dans ses papiers — dont le nôtre, donc —, et affirme que Baudelaire « goûtait fort Maynard ».

Document reproduit dans le numéro Baudelaire du *Manuscrit autographe* (page 42).

Les poèmes de la main de Baudelaire sont rares — même s'il s'agit de poèmes d'autrui, ce qui du reste est encore moins commun.

Lire ces vers de François Maynard, ce sonnet de l'académicien français sous la plume de Charles Baudelaire, voilà qui pourrait à première lecture étonner ! Le renoncement aux plaisirs terrestres, la vie éternelle gagnée par l'exercice de la vertu, la vanité des gloires en ce bas monde... ce discours eschatologique et moraliste semble être tout à fait opposé aux préoccupations habituelles du dandy Baudelaire.

Charles Baudelaire, pourtant, en recopiant ces vers, les fit siens, en un sens, adoptant leur forme et leur pensée. Le sonnet, nous le savons, est une forme chère à l'auteur des *Fleurs du mal*. On la retrouve pour nombre de ses poèmes : *A une dame créole*, *A une passante*, *La mort des amants*, *La Vie antérieure*...

Le fond en revanche nous est moins familier, plus rare dans le paysage baudelairien. Et c'est tout l'intérêt de ce manuscrit : révéler de Baudelaire une facette peu soupçonnée mais réelle de sa personne et de sa pensée profonde.

Baudelaire copia et conserva deux poèmes (un poème du *Parnasse satyrique* et *Au Comte de Carmain*), probablement en vue de son projet autobiographique *Mon Cœur mis à nu*. Dans une lettre à sa mère datée du 5 juin 1863, Baudelaire expliquait ce projet. C'est un cœur gonflé de rancœur et de craintes que Baudelaire entendait dévoiler, et non celui empli d'émois et d'éthers qu'il épanchait dans son œuvre publiée. Pas de voile donc, ni de faux-semblant dans cette publication, Baudelaire renonçant même aux charmes de ses thèmes chers et féconds. La Beauté y fait place à une cruelle vérité, la volupté disparaît, le Prince des nuées aussi, et l'homme vulnérable apparaît. Aphorismes provocateurs et boutades cyniques remplacent l'illusion des vers enchanteurs pour dresser en filigrane un autre portrait de Baudelaire.

Paradoxalement, ce portrait est sans doute plus fantasmé que réel. Moins proche aussi de la légende baudelairienne, il la complète et la nuance.

Le présent manuscrit aurait très certainement dû figurer avec *Le Parnasse Satyrique* dans *Mon cœur mis à nu*. En effet tous les fragments autographes de Baudelaire retrouvés en son domicile après sa mort furent confiés à Madame Aupick, puis à son éditeur et ami Auguste Poulet-Malassis. Ils furent finalement édités à titre posthume par Eugène Crépet en 1887. Qui de sa mère, de son ami ou de Crépet a cru bon soustraire notre sonnet ? Toujours est-il que seul *Le Parnasse Satyrique* fut publié sans son alter ego.

Aussi, la redécouverte de ce poème recopié et conservé par Baudelaire éclaire, à qui le considère d'une nouvelle manière, le portrait si complexe et si nuancé de l'auteur des *Fleurs du Mal*. À sa lecture, une image nouvelle apparaît, différente de celle imposée du poète dandy-maudit, du décadent bravant les interdits bourgeois pour chanter les voluptés calmes, la beauté des caresses et les lits embaumés d'odeurs légères...

C'est toute la richesse de Baudelaire, cet immense dissident, d'avoir su malgré lui cultiver les paradoxes. Il fut si moderne et antimoderne tout à la fois, républicain et anti démocratique, libertin et mystique. Né d'un curé défroqué il saluait le prêtre comme le seul être respectable avec le guerrier et le poète. Derrière ces quelques lignes copiées de sa main, c'est l'homme, condamné à quarante-cinq ans, à l'œuvre immortelle, qui nous apparaît sous un jour nuancé.

Baudelaire catholique ? Cela sonne tel un oxymore. Mais Baudelaire pourtant n'est pas à une contradiction près. La lecture de *Mon Cœur mis à nu* permet d'y songer. « *La Vraie civilisation n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, elle est dans la diminution des traces du péché originel* » ... Sans doute l'attrait d'une vie spirituelle, l'appel de la Foi, se sont faits plus forts qu'on ne le pense chez Baudelaire. Notre poème en est un poignant témoignage.

Ce sonnet de Maynard pourrait, en définitive, se lire comme un touchant aveu. Il traduit une volonté, trop faible peut-être mais réelle, de se conformer à la morale chrétienne. Sa réécriture apparaît comme un acte posé, une victoire de l'Idéal dans le constant combat contre le Spleen. Léon Bloy ne nous donnerait pas tort, qui, dans *Un breylan d'excommunié* affirmait : « *Baudelaire seul fut incontestablement catholique au plus profond de sa pensée. Mais il fut catholique à rebours...* ».



- V -

Hans BELLMER (1902.1975)

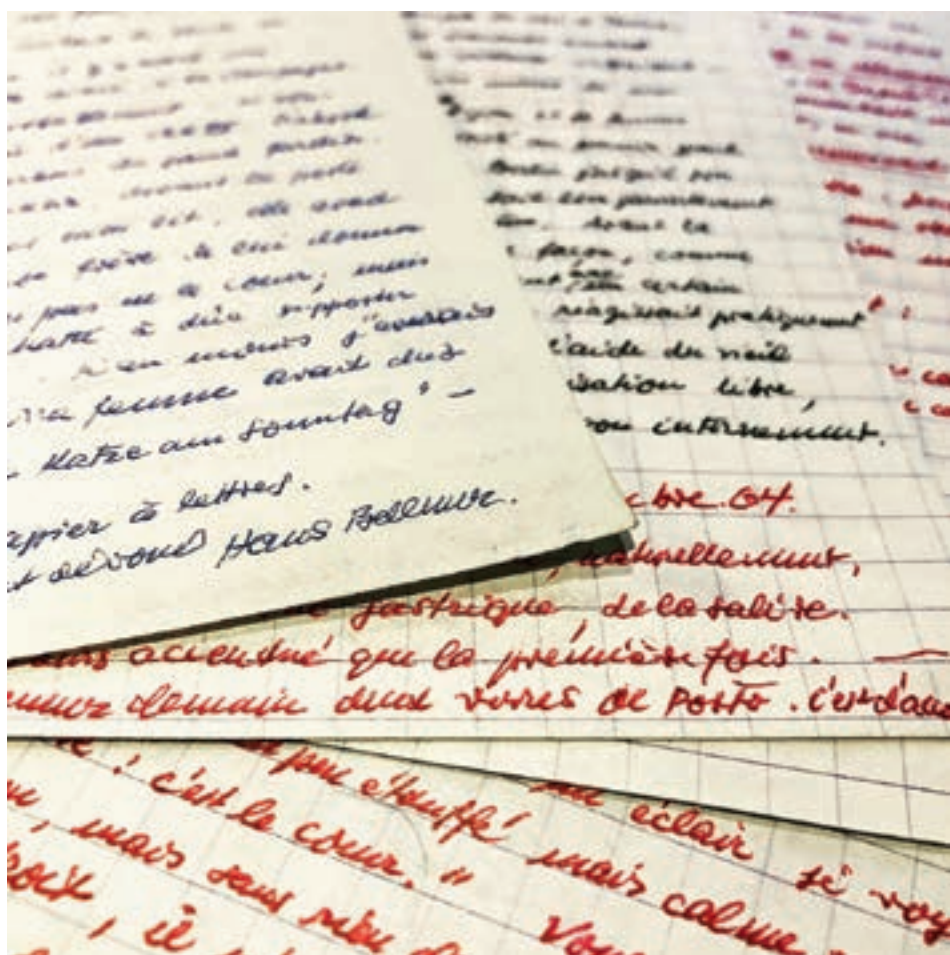
Correspondance autographe signée au Docteur Gaston Ferdière.

Exceptionnel ensemble de vingt lettres autographes signées, une lettre dactylographiée signée, une carte et une note autographe signée, soit plus de quarante pages manuscrites de l'artiste franco-allemand.

Divers formats in-8°, in 4°. Toulouse, Paris, Andilly. 3 février 1948 - 4 décembre 1965.

Saisissante et poignante correspondance adressée par Hans Bellmer à son psychiatre Gaston Ferdière (qui suivit également Antonin Artaud à Rodez).

L'artiste allemand s'y livre sans fard, évoquant ses addictions, ses peurs, tout en étant parallèlement conscient de l'intérêt de ces pages pour la compréhension de son œuvre.



Ces pages manuscrites nous offrent une plongée passionnante dans l'univers psychique et artistique de Bellmer. Il est question bien sûr de psychiatrie mais aussi d'art, de création, de surréalisme, de peur, d'érotisme, de Max Ernst...

La correspondance débute au lendemain de la Libération autour d'un projet de publication (qui n'a jamais vu le jour) initié par Gaston Ferdière, médecin-chef de l'hôpital psychiatrique de Rodez (où il traitait Artaud). Anticonformiste, le psychiatre fréquentait depuis les années 30 les Surréalistes, s'intéressant particulièrement aux perversions et à l'érotisme de Bellmer. À ces premiers échanges, succède une période de silence d'une quinzaine d'années, en raison, sans doute, du déménagement de Bellmer à Paris.

Leurs contacts reprennent en décembre 1963 à l'occasion d'un vernissage de Bellmer à Paris où le médecin s'était lui aussi installé en 1961. Bellmer assiste à une conférence du psychiatre à Sainte-Anne consacrée à Raymond Roussel et lui offre un exemplaire de tête de son *Anatomie de l'image*, « *Un livre capricieux et quand même de bon aloi* » (2 février 1964).

Leurs échanges reprennent ensuite le 3 octobre avec cet « *appel S.O.S.* » de Bellmer : « *Ma dépression a commencée Noël 1959 (mort de ma mère à Berlin - Je l'ai surmontée (travail) jusqu'au premier internement d'Unica (à Berlin) - Puisque je ne suis pas particulièrement paranoïaque ou schizophrène, j'ai utilisé l'alcool. Depuis des mois je ne travaille plus (alcool et romans-policiers et barbituriques)* ». Il demande à faire d'urgence une cure de désintoxication à Paris, car la maison Denoël compte lui consacrer un ouvrage important. Son « *organisme ne résisterait pas à la cure de cheval d'usage* ».

Après un entretien, et l'organisation de son traitement en maison de repos, Bellmer ajoute : « *Inutile de vous dire que j'appartiens à la catégorie des cas, qui, plus ou moins inconsciemment, ne veulent pas (plus) être guéris* » (6 octobre 1964).

Le 16 octobre, installé aux « Orchidées » à Andilly, Bellmer se préoccupe du sort d'Unica, également internée, et de ses œuvres exposées par le galeriste Jean Hugues au Point Cardinal : « *Ce qui m'effraye dans un sens plus général, c'est qu'Unica est comme magnétiquement attiré vers des marchands, qui ont cyniquement profité de sa maladie. Et elle ne l'ignore pas du tout ! [...] Unica imagine que Max Ernst la protégera contre cette galerie, qui vit, essentiellement, de la vente Max Ernst. - Là, Unica se fait des illusions, malheureusement* »

Une extraordinaire, longue et poignante mise à nu de l'artiste s'ensuit dans la lettre des 1er et 2 novembre 1964. Bellmer y esquisse une anamnèse et fait le point sur son œuvre. « *Ce qui me chiffonne ? - Eh bien, comme tout le monde, je voudrais aimer et être aimé. Cela va de soi. Ce qui est plus inquiétant, c'est que les conditions d'atteindre ce but un peu très absolu, ne sont pas très favorables pour moi en ce moment, à cause de mon âge, de ma condition physique et psychique, et, encore, de mon caractère qui me rends de moins en moins supportable à d'autres personnes et pas seulement à Unica (qui se prend en état de crise ascendante ou descendante pour un frigidaire). Pour être plus bref : sans une présence féminine ou, au moins l'espoir d'en avoir une dans un avenir rapproché, mon envie de travailler, disons de dessiner, est inexistante, comme est inexistant pour le moment (le traitement médical) tout désir sexuel. Quoique je sois bien loin de considérer l'érotisme, je veux dire le délire réciproque, comme un élément tout à fait prépondérant de cette complexité que l'on appelle l'Amour, le fait est que l'érotisme allant bien souvent jusqu'au « scandaleux » prédomine totalement dans mon travail et dans mon envie de travailler. - Même devenu vieillard, totalement solitaire et impuissant, je me sentirais chez moi - tout comme Lautrec - dans des maisons publiques. L'ambiance,*

son parfum, et son esthétique scandaleuse, improbable, me donnerait certainement envie de faire de beaux dessins ou tableaux. - mais il n'y en a plus depuis Hitler + Pétain ! [...] De toute façon j'ai peur de cet hiver. Une chambre d'hôtel impersonnelle - à prendre la fuite ? Pour aller où ? Chez qui ? Pourquoi faire ? Et le danger de la solution facile, pauvre : l'alcool ? Sans avoir un chez-moi. Je répète : j'ai peur ! »

Il évoque ensuite la mort de sa première femme de la tuberculose à l'âge de 30 ans, leur vie commune à Berlin et la première crise d'Unica : « ...en état de crise, [elle] sait être glacialement mordante vis-à-vis de moi, blessante au maximum. Avant la première crise je lui avais répondu de la même façon, comme on répond à quelqu'un qui vous blesse volontairement avec un certain plaisir. - Cette dernière fois, à l'Ile de Ré, je ne réagissais pratiquement pas, la sachant malade. J'ai réussi ainsi à l'aide du vieil ami Berchotteau de la faire accepter sous hospitalisation libre, tout en refusant catégoriquement de demander son internement. »

Bellmer parle également de son deuxième mariage à Castres, de ses deux filles jumelles perdues de vue depuis leur quatrième année et des amies parfois très précieuses qu'il a eues depuis : « toutes avaient environ 15 ans de moins que moi, à une ou deux exceptions près, mais cela n'était pas des cas allant très en profondeur ».

Puis, il revient sur le cas d'Unica - « Reste donc à savoir que j'ai flairé tout de suite (1953, automne, Berlin Ouest) dès la première rencontre (vernissage) en Unica une victime » - et son œuvre, son « don remarquable de dessin automatique soutenant une « mélodie » graphique sans rupture. » Ses écrits dévoilaient « une sensibilité, un don littéraire et une force de création frappants ».

L'internement d'Unica à Berlin, auquel il n'était pas préparé, l'a poussé dans l'alcool. Et Bellmer de conclure : « Je ne suis pas particulièrement exposé à la menace psycho-pathologique. [...] Je suis devenu d'une méfiance, d'une prudence strindbergienne, sans abandonner pour cela mon goût du scandaleux érotique. »

Conscient de l'intérêt de ces « 9 pages de texte serré », il demande au docteur Ferdière de « conserver ces lettres qui me concernent pour le cas (Éd. Denoël) qu'un écrivain de valeur désirerait étudier mes données personnelles de près. »

Dans les lettres suivantes, il est question de sa cure de désintoxication - le sevrage de l'alcool s'avérant moins pénible que celui de la cigarette : « Quand on fume 80 cigarettes environ par jour depuis 30 ans on ne descend pas d'un jour à l'autre à 16 cigarettes. »

Il revient également sur « la question « contagion » par Unica (ou « transferts ») je crois que je crois avoir tout dit : augmentation rapide de mon désir de m'intoxiquer et, cela va sans dire, l'augmentation de ma peur (désir ?) de la solitude ».

À partir du 18 novembre, l'état psychique d'Unica occupe de nouveau toute la place dans sa correspondance. Il s'y inquiète de sa relation avec Jean Hugues, retranscrivant notamment un entretien avec elle sous forme de dialogue (20 novembre 1964).

À partir du 4 décembre, leurs échanges se raréfient et se terminent par quelques mots brefs à la fin de l'année 1965.

La correspondance a été publiée aux éditions Séguier en 1994 (*Hans Bellmer, Unica Zürich, Lettres au docteur Ferdière*).

... ont une grande influence
sur elle (je me souviens l'admiration
d'elle) ni l'émotion, ni l'angoisse, ni l'effroi
ni les souvenirs d'angoisse, pour ne se pas perdre
de l'explication nécessaire. Thérèse Milder dit
parce le talent si vivant ne s'impose pas au plus
c'est un objet prometteur d'adhésion et auquel
il y a une réponse à dire. Mais je m'arrête maintenant
dans le plaisir que m'a donné votre lettre, un
certain bonheur que j'ai, je le sais, le
sentiment de l'union pour moi.

- VI -

Albert CAMUS (1913.1960)

Lettre autographe signée à M. Dynham.

Une page in-8° sur papier à en-tête de la NRF.

Slnd.

« Cher M. Dynham, Merci de votre gentille lettre. *C'est un rêve moderne que de vouloir réduire le héros de roman à son seul comportement.* Il n'est pas une seule grande œuvre romanesque où le héros ne s'explique et parfois longuement, quand ce n'est pas l'auteur lui-même qui prend la parole. *Le plus grand roman que je connaisse La Guerre et la Paix comporte des centaines de pages de dissertation.* Ça n'empêche pas que Natacha Rostov, Bezoukhov ou le prince André ont une grande intensité romanesque. Ni Melville (pas même dans l'admirable Billy Budd), ni Cervantes, ni Balzac, ni Dickens, ni les romanciers classiques français ne se sont privés des explications nécessaires. »

nrf

Chen M. Dyrham,

Merci de votre gentille lettre. C'est un rêve
moderne que de vouloir réduire le héros de
roman à un seul comportement. ~~Et même tous d'un~~
~~les autres~~
Il n'y a pas une seule grande œuvre romanesque où le
héros ne soit ^{composé} toujours longuement, grand et
haut par l'auteur qui prend le parole. Le plus ~~bas~~ grand
roman que je connaisse le prince et le lazar compte
des centaines de pages de description. Ce n'est pas
par que ~~de la~~ de Rostov, Bezoukhov ou le
prince Andreï ont une grande importance romanesque.
M. McNeill (par même dans l'Admirable Billy
Budd) ni Cervantes, ni Balzac, ni Dickens, ni
~~mais~~ ni les romanciers classiques français ne se sont privés
de l'explication nécessaire. Thoma Mann doit
prouver le talent si vivant de son père par un plus
c'est un sujet permettant d'ailleurs et sur lequel
il y a une trentaine d'années. Mais je m'arrête seulement
sur une le faire que ni avant ni après votre lettre on
réduire l'œuvre entière à une seule, à la fois la
et faire ^{un roman} de l'œuvre. Et l'œuvre pour être l'œuvre
et être l'œuvre.

14

Paris, 17, rue de l'Université — 5, rue Sébastien-Bottin (VII^e)

am at all :
you had a funny
cap on, something
boy — so I took
a boy — only I
didn't quite

Charles Lutwidge DODGSON dit Lewis CARROLL (1832.1898)

Lettre autographe signée « *Lewis Carroll* » à Mabel Amy Burton.

Quatre pages in-12° à l'encre rose.

Eastbourne, le 12 août 1879.

*« Ma chère Mabel,
Comme tu m'as intrigué l'autre jour à Langham Hall ! »*

Extraordinaire lettre, emplie de non-sens et d'absurde typiquement carrolliens, à la jeune Mabel, sa nouvelle amie-enfant de 10 ans.

« Ma chère Mabel, Comme tu m'as intrigué l'autre jour à Langham Hall ! Tu sais, tu avais un drôle de chapeau sur la tête, quelque chose comme un chapeau de garçon, aussi t'ai-je prise pour un garçon, mais pour une raison ou une autre je ne pouvais reconnaître en toi un des petits garçons (Willie et Ernest Nicholls) qui jouaient avec les Mac Donald. Si seulement ton visage avait été un peu plus long et pas tout à fait aussi rose, tu aurais été Ernest Nicholls. Tu l'as échappé belle. Je ne sais pas si tu aurais aimé cela, ni ta sœur, et votre mère aurait pu être réellement contrariée d'entendre ta sœur lui dire, en te ramenant à la maison : « je ne sais pas comment c'est arrivé, mais ce n'est plus Mabel, c'est un petit garçon et elle dit s'appeler Ernest Nicholls ; que diable allons-nous en faire ? » Et je pense qu'on ne voudrait plus de toi au collège. En somme, ç'aurait été très embarrassant si ton visage avait été un demi-pouce plus long ; je suis content qu'il ne le fût pas. Au demeurant, ce n'est pas le sujet de ma lettre. Ce que je veux te dire est simplement ceci : Pourquoi ne viens-tu pas à Eastbourne ? As-tu une bonne raison de ne pas venir ? C'est si charmant ici. Et je te parlerais une fois par mois plus ou moins, en sorte que tu ne t'ennuieras pas vraiment faute de compagnie. Présente mes hommages à ta mère et crois-moi toujours ton ami affectionné Lewis Carroll. »

Les lettres aux enfants occupent une place très particulière et prépondérante dans la correspondance de Dodgson, puisqu'associées, plus que toutes autres, à l'essence même de son œuvre littéraire.

Nous savons par ailleurs, grâce aux divers volumes de correspondances publiés, qu'une très infime proportion de lettres (à peine deux sur cent) porte la mythique signature « *Lewis Carroll* », puisque celui-ci s'efforça toujours de ne point se dévoiler, ne faisant jamais allusion à son œuvre en public

Si le nom de la jeune Mabel Amy Burton figurait subrepticement dans le Journal tenu par Charles L. Dodgson, aucun élément biographique ne laissait supposer que cette rencontre avait auguré l'une de ces relations privilégiées de l'auteur avec ses « amies-enfants », jusqu'à la publication, en 2008, d'une quinzaine de lettres inédites à Mabel et sa famille.

En effet, dès 1898, l'année même du décès de Dodgson, Mabel avait refusé de satisfaire à la demande du premier biographe déclaré de Dodgson, et de rendre publique leur correspondance. Elle s'en est expliquée plus tard : « *Lorsque le neveu de Lewis Carroll rédigea la vie de son oncle, il m'écrivit pour me demander si je lui confierais les lettres que j'avais car il souhaitait en imprimer divers passages. Je refusai et en voici la raison : un jour, à l'école, j'avais apporté un des courriers reçus de lui que j'avais montré à la ronde, mais lorsque je dis à celui-ci que j'avais fait ça, il me répondit : « mon enfant, mes lettres à toi sont pour toi et pour personne d'autre. » »*

7. Lushington Road
Eastbourne.

Aug: 12 / 79

My dear Mabel,

How you puzzled
me the other day at the
Langham Hall! You
see, you had a funny sort
of cap on, something like
a boy — so I took you
for a boy — only somehow
I couldn't quite make
you into either of the
little boys (Willie &
Ernest Nicholls) who
had been acting with the
Mac Donalds — If only
your face had been a

little longer, & not quite in the world are we to
 so very, you would have do with her? And I
 been Ernest Nicholls. You should think they
 had a very narrow escape would it take you at
 of it. I don't know how that High School any
 you would have liked longer - Altogether, it
 it - or your sister would have been very
 either - and your mother awkward if your face
 might have been really had been half-an-inch
 vexed to hear your sister longer. I'm glad it was not.
 say, when she brought However, that isn't
 you home. I don't know the subject of my letter.
 how it happened - but what I am writing to
 she isn't Mabel any say is simply this. Why
 longer - she's a little Don't you come to East
 boy, & she says her name -bourne? Have you any
 is Ernest Nicholls: what good reason for not

Ainsi, c'est le 16 août 1877 que Mabel - 8 ans - entre dans la vie de C.L. Dodgson comme en attestent ces quelques lignes rédigées dans le Journal de ce dernier : « *Suis allé à l'embarcadere dans la soirée et ai fait une autre heureuse rencontre. Ma nouvelle amie s'appelle Mabel Burton. Elle semble avoir environ 8 ans (...) Je n'ai jamais été ami avec une enfant aussi facilement et aussi rapidement.* » Le lendemain, il ajoute : « *Allé sur la plage vers les 11 heures et vu arriver bientôt ma petite amie d'hier soir, Mabel et j'ai passé quelque temps avec elle et sa cousine. Je lui ai promis Alice.* »

Une semaine plus tard, le 25 août, il écrit au père de Mabel sans savoir que celui est décédé depuis plusieurs années : « *Monsieur, j'espère que vous excuserez la liberté que je prends en m'adressant à vous, ainsi que celle que j'ai prise voici quelques jours en me liant d'amitié avec votre petite fille, mais je crois que même un homme qui ne serait pas, comme moi, un grand amoureux des enfants, ne pourrait manquer d'être attiré par elle. Comme je souhaite déposer pour elle, là où elle habite, un petit livre (dont j'ai souvent fait cadeau à de jeunes amies), j'ai entrepris deux expéditions, en vain, pour trouver où elle demeurait (...)* Si vous m'autorisez à lui offrir ce livre, auriez-vous l'amabilité de me dire si je dois l'envoyer à Londres ou, sinon, à quelle adresse. Le livre s'intitule Les Aventures d'Alice au pays des merveilles. »

Notre lettre témoigne ici, une nouvelle fois, du sens aiguisé de Dodgson pour l'absurde, ainsi que de sa maîtrise du non-sens, de l'humour et du principe de renversement, si largement déployés dans son œuvre littéraire.

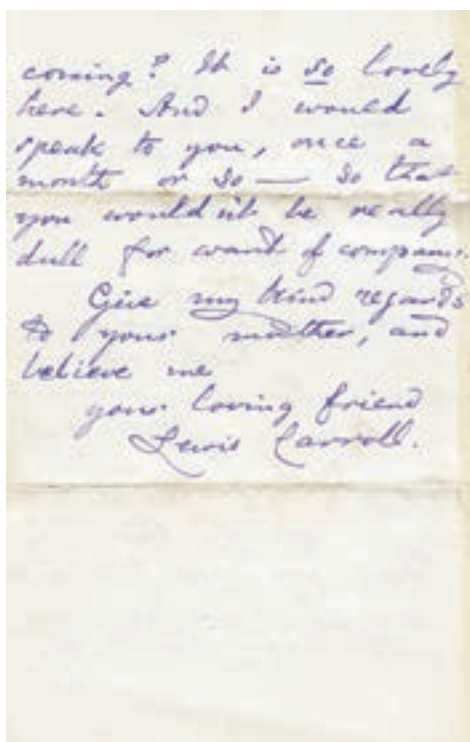
Partant d'une observation banale sur le chapeau de Mabel, il s'amuse à jouer de la confusion des genres et de la question identitaire, par ailleurs fondamentale dans la construction fantasmagorique de l'univers d'Alice.

Mabel apportera quelques précisions relatives au contexte de notre lettre : « *Lewis Carroll était un intime de George Mac Donald et de sa famille (c'est à eux qu'il lut pour la première fois dans son intégralité son Alice au pays des merveilles) et lorsqu'ils présentèrent la seconde partie de The Pilgrim's Progress à Langham Hall, ma mère, pour répondre au vœu de L. Carroll, autorisa ma sœur aînée à m'emmener avec elle (...) Après la pièce, nous rencontrâmes Lewis Carroll, et je me rappelle qu'il me taquina en m'appelant « petit garçon ». J'étais coiffée d'une casquette de velours noir avec un pompon sur le côté, et l'on m'avait coupé les cheveux si courts que je devais vraiment paraître pour un garçon. Je crus devoir lui dire alors qui j'étais, à la suite de quoi, quelques jours après, je reçus cette lettre délicieusement absurde.* »

A compter de 1885, les liens avec Mabel se distendent. Devenue adolescente, la magie de son enfance avait passé aux yeux de Lewis Carroll.

Version originale :

"My dear Mabel, How you puzzled me the other day at the Langham Hall ! You see, you had a funny sort of cap on, something like a boy - so I took you for a boy - only somehow I couldn't quite make you into either of the little boys (Willie & Ernest Nicholls) who had been acting with the Mac Donalds. If only your face had been a little longer, and not quite so rosy, you would have been Ernest Nicholls. You had a very narrow escape of it. I don't know how you would have liked it - or your sister either - and your mother might have been really vexed to hear your sister say, when she brought you home "I don't know how it's happened but she isn't Mabel any longer - she is a little boy, and she says her name is Ernest Nicholls: what in the world are we to do with her?" And I should think they wouldn't take you at that High School any longer. Altogether, it would have been very awkward if your face had been half-an-inch longer: I am glad it wasn't. However, that isn't the subject of my letter. What I am writing to say is simply this. Why don't you come to Eastbourne? Have you any good reason for not coming? It is so lovely here. But I would speak to you, once a month or so - so that you couldn't be really dull for want of company. Give my kind regards to your mother, and believe me your loving friend Lewis Carroll."



Bibliographie : « *Lewis Carroll Lettres inédites à Mabel Amy Burton et à ses parents* ». Pierre E. Richard. Ed. de Maule. 2008.

un maître si bon
lisant je commence à confier
je ne suis plus tout à fait un
anonyme. Alors vraiment
je va m'arrêter.

- VIII -

Louis-Ferdinand CÉLINE (1894.1961)

Lettre autographe signée à Pierre Descaves

Une page in-12° sur papier gravé à son adresse du 98 rue Lepic.

Adresse autographe au verso, timbre et oblitérations postales.

(Paris. 16 novembre 1932.)

Lettre inédite à la correspondance de la Pléiade.

« Je commence à considérer que je ne suis plus tout à fait un homme anonyme. »

Superbe lettre de l'écrivain à la sortie de son *Voyage au bout de la Nuit*.

« Cher Monsieur, Votre père m'avait confié votre projet de consacrer un article à mon « Voyage » mais je n'imaginais pas, je n'osais pas imaginer, que vous me feriez la part aussi belle ! Je me sens bien indigne en vérité d'une aussi magnifique leçon. En vous lisant je commence à considérer que je ne suis plus tout à fait un homme anonyme. Alors vraiment je ne sais plus ce qui va m'arriver. Bien cordialement je vous prie et reconnaissant Louis Destouches. »

Fin 1932, ce premier roman de Céline provoqua de nombreuses et violentes réactions dans le milieu littéraire. Une bataille rangée entre les partisans de Céline (dont Lucien Descaves, père de son correspondant, et membre du Jury Goncourt) et ses détracteurs eut lieu pour l'attribution du Prix Goncourt.

Le Prix est finalement attribué à Guy Mazeline pour son ouvrage *Les Loups*, au premier tour de scrutin, par six voix contre trois (L. Descaves, J. Ajalbert et Léon Daudet).

Le chroniqueur littéraire du *Figaro*, André Rousseaux, écrit dans l'édition du 10 décembre 1932 : *« Pour les uns, ce livre est une ordure ; pour les autres, une œuvre de génie. »*

Céline voit son chef-d'œuvre finalement récompensé du Prix Renaudot.

Fragilité au pli et traces de scotch au verso.



Louis Pasteur

Ch. Lamm

Votre feu brûlant compé votre
 projet de consacrer un article à
 mon "Voyage" mais je n'imaginais
 pas, je n'osais pas imaginer, que
 vous me feriez la part aussi belle !
 Je me sens bien "intéressé" en vertu
 d'un aussi magnifique livre. En
 voy lisant je commence à considérer
 que je ne suis plus tout à fait un
 homme anonyme. Alors vraiment je ne
 sais plus ce qui va m'arriver.
 Bien cordialement je vous prie et vous remercie



Jean-François CHAMPOLLION (1790.1832)

Manuscrit autographe.

Une page in-folio. Sld (circa 1828-1830).

Exceptionnel manuscrit de Champollion, père de l'Égyptologie, comportant une centaine de caractères, dont environ 80 hiéroglyphes.

« C'est un système complexe, une écriture tout à la fois figurative, symbolique et phonétique, dans un même texte, une même phrase, je dirais presque dans un même mot. »
(Lettre à M. Dacier, du 27 septembre 1822, relative à l'alphabet des hiéroglyphes.)

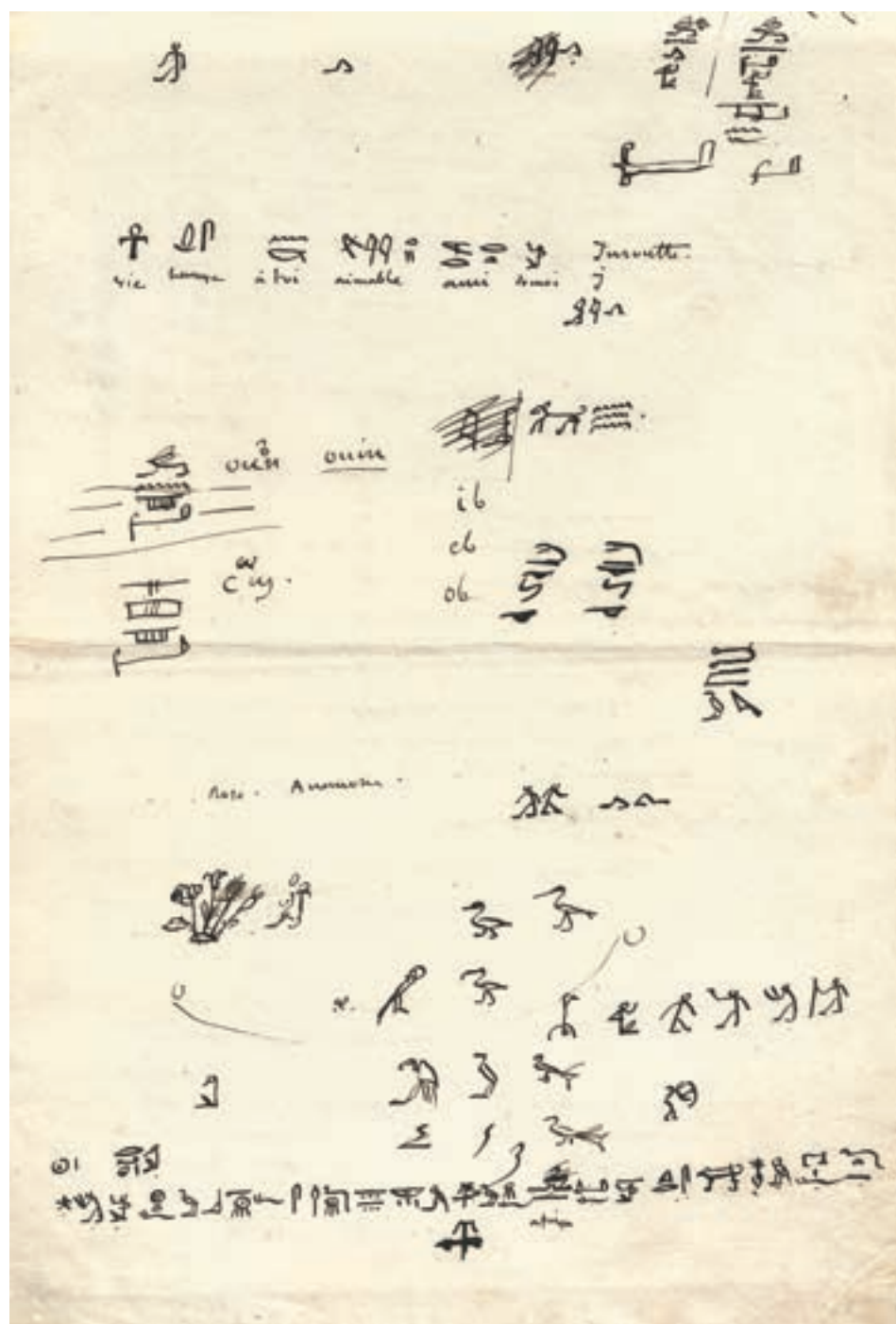
Au dos d'un feuillet chiffré «4» rempli de notes biographiques écrites par Pariset sur le naturaliste Lacépède, mort en 1825, Champollion, le père de l'égyptologie, explique en quelques lignes la manière de lire et de déchiffrer les hiéroglyphes.

Voilà ce que sont ces signes énigmatiques jetés sur cette feuille : il s'agit de la formulation d'une des avancées les plus considérables pour les Sciences Humaines, une invitation à découvrir un monde disparu. Sur ce document sont en effet résumés et illustrés les grands principes de l'écriture hiéroglyphique par celui même qui perça leur mystère.

Lorsque Champollion, fasciné, entreprit de déchiffrer les mystérieux hiéroglyphes qui couvraient les surfaces des antiques et des temples d'Égypte, la première question qui le tourmenta fut une question de méthode : Fallait-il lire tous ces idéogrammes pour ce qu'ils représentaient : un lotus pour un lotus, un soleil pour un soleil ? ou fallait-il au contraire qu'à chacun de ces signes correspondent un son, et leur attribuer ainsi une valeur phonétique ?

Écoutons sa réponse, prononcée en 1831 devant le collège royal de France, fruit de ses découvertes : *« Mes travaux ont démontré que la vérité se trouvait précisément entre ces deux hypothèses extrêmes : c'est-à-dire que le système graphique égyptien tout entier employa simultanément des signes d'idées et des signes de sons. Seize mois entiers passés au milieu des ruines de la Haute et de la Basse-Égypte, grâce à la munificence de notre gouvernement, n'ont apporté aucune sorte de modification à ce principe, dont j'ai eu tant et de si importantes occasions d'éprouver la certitude comme l'admirable fécondité. Les caractères idéographiques ou symboliques, entremêlés aux caractères de son, devinrent plus distincts ; je pus saisir les lois de leurs combinaisons, soit entre eux, soit avec des signes phonétiques, et j'arrivai successivement à la connaissance de toutes les formes et notations grammaticales exprimées dans les textes égyptiens, soit hiéroglyphiques, soit hiératiques. »*

La simultanéité des sens est illustrée par les mentions en tête du feuillet : tout en haut, sous le mot « *fig*[uratif] », Champollion dessine un homme marchant ; à côté, sous le mot « *symbol*[ique] », des jambes en mouvement ; enfin, sous le mot « *phone*[tique] », le verbe égyptien « venir ». Tout est là, le mécanisme est dévoilé !

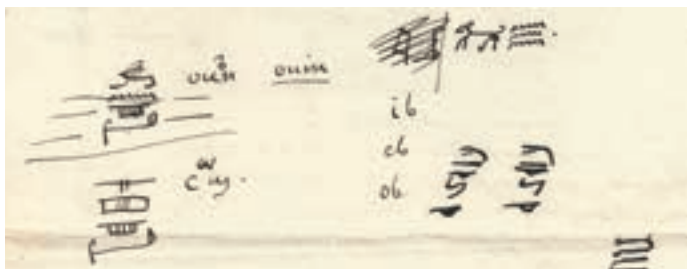


Outre les différentes valeurs des hiéroglyphes : valeur graphique, valeur phonétique, valeur symbolique, une deuxième difficulté s'ajoutait pour Champollion. En effet les hiéroglyphes égyptiens ont changé de forme dans le temps, leur graphie se stylisant petit à petit jusqu'à former des caractères abstraits : les lettres de l'alphabet copte. Ainsi les hiéroglyphes parfaitement identifiables ont été simplifiés en caractères hiératiques, puis démotiques, et enfin en caractères coptes.

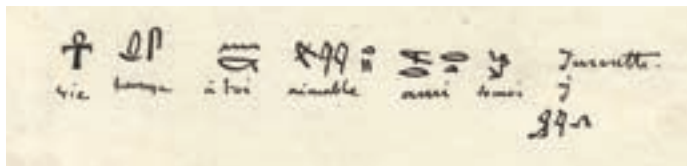
Notre document est un rarissime témoignage et une démonstration de cette évolution constatée par Champollion en Égypte. Voici trois images particulièrement éloquentes.



Encore dessous, le verbe « ouvrir » est transcrit phonétiquement « ouin ». Ce verbe aussi apparaît plusieurs fois sur la feuille, en hiératique, deux fois, un peu plus bas à droite, et en copte aussi (« sôch »). Sur ce brouillon de recherches et d'explications est également inscrit, dans trois formes probablement relevées in situ, le verbe « avoir soif » dans plusieurs formes de conjugaison : « ib, eb, ob ».



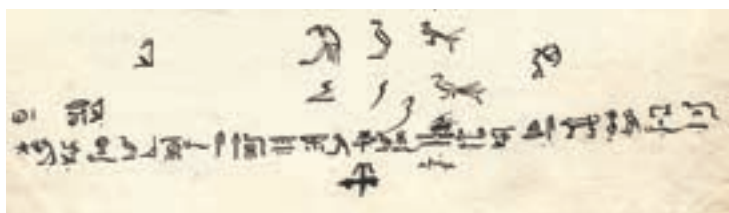
D'autre part Champollion donne une phrase en hiéroglyphes avec sa traduction en français juste en dessous, ce qui permet d'insister sur la valeur propre des hiéroglyphes traduits « mots à mots. »



« Vie heureuse à toi aimable ami de moi ».

Enfin au pied de la page est retranscrite une longue suite hiéroglyphique qui ressemble à certains hymnes au soleil « *J'adore Rê lorsqu'il se lève et qu'il éclaire toutes les terres par ses rayons* ». On sait que le voyage de Champollion en Égypte lui permit de conforter ses thèses et son *Précis*, en relevant sur les temples in situ de nombreux exemples illustrant ses propos.

On relèvera également la proximité entre les déclinaisons d'attitude corporelle, ou encore des différentes sortes d'oiseaux, visibles sur cette feuille, et certaines pages de la *Grammaire Égyptienne*. Les séries de signes représentant des personnages dans différentes attitudes se retrouve ainsi de manière très similaire en bas de la page 3 du premier volume de la *Grammaire Égyptienne*.



Cela tend à conforter notre hypothèse selon laquelle ces notes firent partie des travaux préparatoires à la publication de la *Grammaire Égyptienne*. Nous savons en effet que Champollion à son retour rassembla toutes les notes qu'il avait amassées pour composer dans sa retraite du Quercy son plus fameux ouvrage. Outil de sa démonstration et fruit de son labeur, elles demeurent une trace unique de ses travaux et du cheminement de sa pensée. Ce manuscrit est à considérer comme une étape fondamentale des découvertes de Champollion.

Né à Figeac en pleine Révolution, Champollion mourut âgé de 41 ans seulement, probablement emporté par le choléra. De sa courte vie il fit toutefois une épopée, révélant au Monde l'Égypte ancienne.

Conscient du trésor inestimable que représentait son œuvre, l'État Français promulgua après sa mort, le 24 avril 1833, une loi ordonnant l'acquisition de tous les manuscrits, les dessins et les livres de Jean-François Champollion. Ceux qui demeurent encore en mains privées sont par conséquent absolument rarissimes.

Provenance : Étienne Pariset (1770.1847), médecin, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine.

Sont joints 9 documents adressés à Étienne Pariset lors de sa mission en Égypte.

letter which you
moved to send me. You speak
terms which I value highly of
our harmonious co-operation
of the war.

- X -

- X -

Sir Winston CHURCHILL (1874.1965)

Lettre autographe signée à l'Amiral français Charles-Eugène Favereau.

Deux pages in-8° sur papier à en-tête *Ministry of Munitions of War*.

(Londres). 19 novembre 1918.

"One of the most valuable results of the War . . . the surest pledges for the future of peace, liberty, and civilization."

Superbe et précieuse lettre de Churchill, en tant que Ministre des Munitions, quelques jours après l'armistice du 11 novembre 1918, se réjouissant de la victoire et de la force de l'union franco-britannique.

« My dear Admiral, I am greatly touched by the kind letter which you have felt moved to send me. You speak in terms which I value highly of our own harmonious co-operation at the beginning of the war and you realize as I do the growth of mutual confidence, admiration, and affection between our great countries which is one of the most valuable results of the War, and one of the surest pledges for the future of peace, liberty, and civilization. With all kind remembrances and regards. Believe me. Winston S. Churchill. »

Transcription : « Mon cher Amiral, je suis très touché par l'aimable lettre que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous parlez en des termes que j'apprécie hautement de notre coopération harmonieuse au début de la guerre et vous réalisez comme moi la croissance de la confiance mutuelle, de l'admiration et de l'affection entre nos grands pays, ce qui est l'un des résultats les plus précieux de la guerre, et l'un des gages les plus sûrs pour l'avenir de la paix, de la liberté et de la civilisation. Avec tous les bons souvenirs et salutations. Winston S. Churchill. »



Nov 19. 1908

WHITEHALL PLACE,
S.W. 1.

My dear Admiral,

I am greatly touched by the
kind letter which you have felt
moved to send me. You speak in
terms which I value highly of our
own harmonious co-operation at the
beginning of the war, & you realize
as I do the growth of mutual
confidence, admiration, and
affection between our great countries
which is one of the most valuable

Nous joignons le brouillon manuscrit de la lettre de Charles-Eugène Favereau initialement envoyée à Churchill.

« *The right Honorable Sir Winston Churchill, ancien Premier Lord de l'Amirauté.*

En ces heures de renaissance et de joie, ma pensée cherche, pour les en remercier, ceux qui en ont été les meilleurs artisans. Vous êtes de ceux, Monsieur, sur qui elle s'arrête avec le plus de gratitude. Il faudrait qu'un Français fut bien ingrat pour ne pas vouer une profonde reconnaissance à l'Angleterre qui n'étant plus attaquée est venue à nous dans le danger, dès les premières heures, dans un esprit chevaleresque, dans un sentiment d'indignation contre la violation de la parole donnée et non pour acquérir des avantages chanceux, puisqu'en même temps elle méprisait ceux qu'un souverain sans honneur osait lui offrir pour acheter son consentement à l'iniquité. Et il faudrait aussi qu'un Français fut bien aveugle pour ne pas voir que sans la garde de la Marine Britannique, rien de ce qui a été fait n'eût été possible, et que la partie était perdue en quelques semaines. Ayant eu l'honneur de me trouver en rapport avec vous au moment de ces grands événements, je me permets, pour dire ces choses qui me mettent le cœur à l'aise, de m'adresser à vous qui étiez alors le chef de cette Marine britannique et dont la chaleur des sentiments a eu, je crois le savoir, une grande influence dans les décisions qu'a prises à ce moment-là votre pays. Veuillez agréer, Sir, l'expression de mes sentiments entièrement dévoués. »

Le rôle joué par Winston Churchill pendant la Première Guerre mondiale fut très controversé et le désastre de l'expédition des Dardanelles, dont il s'était fait le promoteur, le contraignit à démissionner de l'Amirauté, en novembre 1915. Il écrivait ainsi à un camarade de guerre, le 6 janvier 1916 : « *Il y a peu de probabilités que l'on me confie à nouveau un réel pouvoir durant cette guerre.* » Malgré cet échec, malgré les accusations, et après avoir commandé un bataillon en France, il rejoignit le cabinet de coalition de Lloyd George, où il occupa, de 1917 à 1922, les fonctions de Ministre des Munitions et de secrétaire à la Guerre.

Charles-Eugène Favereau (1856. 1936), officier de marine français, puis vice-amiral en juillet 1914, prend la suite en octobre 1914 de l'amiral Rouyer au commandement de la 2^e escadre légère avec pavillon sur le croiseur cuirassé *La Marseillaise*. Il se fait remarquer dans la Manche pour son organisation de la lutte anti-sous-marine. Commandant de la 2^e escadre en armée navale (avril 1916), il devient Préfet maritime de Lorient en février 1917 et prend sa retraite en mai 1918.



LIBRARY OF THE
SOCIETY OF THE
FRENCH REVOLUTION

results of the war, and one of the
sincere pledges for the future of
peace, liberty, & civilisation.

With all kind remembrances & regards

Believe me

Yours truly, Charles

chose qui est si
à mon caractère
mieux il me semble
de l'artiste seulement
la femme même par
l'original ?
dites vous ?

à vous madame,
mes amitiés, et
attendait de vous
pour causer avec
une bonne poignée
main

Camille Chénier

un peu tardé à
monde. car ma mère n'
has arrivée aussitôt que je
le pensais et du reste n'est resté
pas occupé beaucoup d'années
ni puisse ajouter quelque
trés à votre récit.
Bonne, c'est l'as.

- XI -

Camille CLAUDEL (1864.1943)

Lettre autographe signée à Judith Cladel.

Trois pages 1/2 in-8°. Sln (Paris. 1897).

« Je crois qu'il serait beaucoup plus artistique de faire des remarques générales sur mon art, l'amour du cherchement, la conscience, le désir de pénétrer le fond des choses. »

Précieuse lettre de Camille Claudel donnant des indications sur son enfance, sa vie de créatrice et ses sacrifices infinis. Une autobiographie en quelques lignes.

« Chère Madame, j'ai un peu tardé à vous répondre car ma mère n'est pas arrivée aussi tôt que je le pensais et du reste ne s'est pas rappelé beaucoup d'anecdotes qui puisse ajouter quelque intérêt à votre récit. Les anecdotes, c'est la personne de l'artiste tandis que des considérations sur son travail sont à mon gré bien plus intéressantes. Ma mère fait quelques réflexions très profondes. Une vie comme la mienne, dit-elle, ne prouve pas du tout qu'une femme puisse avoir son indépendance en travaillant, au contraire le sacrifice est plus complet que dans toute autre existence, on n'est pas l'esclave d'un mari, mais on l'est non seulement de son travail mais de tous les gredins qui vous volent, vous exploitent, vous traînent en justice, etc. et sans avoir jamais aucun défenseur. Sacrifices d'argent, de plaisir, de coquetterie, renonciation à tout ce qui fait ordinairement le charme des existences féminines tout cela dans un seul but. Ma mère se rappelle en particulier de mon grand groupe que j'ai fait à l'âge de 19 ans, combien de fois j'ai recommencé, retourné dans tous les sens pour trouver un côté vraiment personnel ; combien j'ai fait d'études inutiles que je brisais ne répondant pas à mon idée. Il paraît qu'étant toute petite mon plus grand plaisir était de construire des grottes de Lourdes devant lesquelles je restais en contemplation des journées entières heureuse d'avoir fait de tels chefs d'œuvres (je vous mets des notes au hasard comme je les trouve). Je n'ai commencé que plus tard les têtes d'hommes célèbres qui me frappaient le plus. Vous voyez que je n'ai pas pu vous récolter grand'chose de plus, mais je crois qu'il serait beaucoup plus artistique de faire des remarques générales sur mon art, l'amour du cherchement (sic), la conscience, le désir de pénétrer le fond des choses, que de mettre des anecdotes (même celles que je vous ai déjà données) qui sont plutôt du pittoresque, du théâtral, chose qui est si contraire à mon caractère. Il vaut mieux il me semble parler de l'artiste seulement que de la femme même par un côté original ? qu'en dites-vous ? Recevez, chère Madame, toutes mes amitiés, et en attendant de vous voir pour causer avec vous, une bonne poignée de main. Camille Claudel. »

Chère madame ,
J'ai un peu tardé à vous
répondre car ma mère n'est
pas arrivée aussitôt que je
le pensais et du reste n'est
pas capable beaucoup d'anecdotes
qui puisse ajouter quelque
intérêt à votre récit.
Les anecdotes, c'est l'artiste^{de son art}
tandis que des considérations
sur son travail sont à
mon gré bien plus intéressantes.
Ma mère fait quelques réflexions
très profondes. Une vie comme
la mienne, dit-elle, ne prouve
pas du tout qu'une femme
puisse avoir son indépendance

Ainsi que l'indique sa petite-nièce, Reine-Marie Paris, cette lettre a très probablement été adressée à Judith Cladel (1873.1958) qui rencontra Camille peu de temps avant son internement à Ville-Evrard. Judith Cladel écrivait un livre sur Rodin et elle rendit visite à Camille qui l'accueillit « avec simplicité et cordialité » dans son atelier quai de Bourbon. Les deux femmes s'étaient déjà rencontrées dans l'atelier de Rodin, en 1897, alors qu'elle écrivait un article sur Camille dans le journal *La Fronde*. C'est certainement à ce moment-là que Camille lui adresse cette lettre.

Camille évoque l'exécution de son *Grand groupe*, réalisé à 19 ans, en 1883. À ce jour, cette œuvre n'a jamais été retrouvée. De même, aucune trace n'a été retrouvée des sculptures de *Grottes de Lourdes* évoquées dans cette lettre.

Bibliographie : *Camille Claudel - Lettres et correspondants* (R.M. Paris / P. Cressent - Éditions Culture Economica), page 750 et suivantes.

Depuis le début des années 1980 et la redécouverte de ses œuvres et de sa vie, Camille Claudel ne cesse d'émouvoir. Véritable figure mythologique, héroïne tragique, grâce brisée, céleste puis abandonnée, Camille est devenue l'incarnation parfaite de l'Artiste, sublimement douée et vouée à la fin la plus triste qui soit. Aux yeux de tous elle apparaît désormais comme une allégorie, Janus à deux visages. Celui d'une femme d'abord artiste, de la race rare des prêts à mourir pour créer, née pour donner à la boue la beauté des chefs-d'œuvre éternels. Celui aussi de l'artiste qui ne cesse d'être femme, le cœur peiné à la folie par son amant et la rudesse des hommes.

Chaque lettre de Camille Claudel est une découverte de première importance, lambeau de cette vie de tourments et de grâces. Celle que nous présentons ici, à la lumière d'une histoire dont nous savons désormais la fin, apparaît particulièrement poignante et instructive.

On y trouve la bonté de celle qui ne dit que du bien, pleine de douceur pour une mère qui lui paraît étrangère et qui l'enverra mourir à petit feu après trente années chez les aliénés de Montdevergues.

On y découvre aussi sa vocation précoce de sculpteur, et l'existence des « *grottes de Lourdes* » qui furent à n'en pas douter ses premières œuvres. Y est évoqué en même temps « *un grand groupe* » réalisé par la jeune Camille, à 19 ans. Aujourd'hui inconnu, sans doute détruit, ce groupe eut une importance capitale dans sa carrière. C'est durant cette vingtième année en effet que Camille rencontra Rodin, après le départ d'Alfred Boucher pour Rome. Elle sera pour une décennie sa muse, sa praticienne et son amante. Il fallut ce groupe sans doute pour convaincre le maître de la beauté et du talent de cette jeune prodige. Notre lettre en est aujourd'hui l'unique témoignage.

Enfin, nous lisons comme un acte de Foi ce que représente son art pour Camille : son unique but, depuis toujours. Nous comprenons, émus à la lecture de ces lignes, l'effacement de sa personne face à cet impérieux besoin de sculpter : « *Sacrifices d'argent, de plaisir, de coquetterie, renonciation à tout ce qui fait ordinairement le charme des existences féminines tout cela dans un seul but* ».

Dans l'éternel débat de la différenciation d'un artiste et de son œuvre, Camille Claudel nous livre, dans cette lettre, sa pensée profonde : « *Les anecdotes, c'est la personne de l'artiste tandis que des considérations sur son travail sont à mon gré bien plus intéressantes. Je crois qu'il serait beaucoup plus artistique de faire des remarques générales sur mon art, l'amour du cherement, la conscience, le désir de pénétrer le fond des choses* ».

Cette soif d'idéal, ce goût de l'absolu, Camille Claudel en vérité les paya au prix de sa santé. En donnant vie à ses œuvres, elle leur offrit sa propre vie, en sacrifice, littéralement. Et c'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre la phrase de son frère Paul : « *L'œuvre de ma sœur, ce qui lui donne son intérêt unique, c'est que toute entière, elle est l'histoire de sa vie.* »

Voici l'édifiant témoignage de ce que fut la vie d'une femme-artiste, rédigé avec humilité sur ces quelques feuilles par celle qui demeure l'une des plus émouvantes et inoubliables artistes.

Madame,
 Je vous envoie
 mes amitiés
 et attendrai de vous
 vos pures causes avec
 vous une bonne poignée
 main
 Camille Chénier

le mtr / Chamouffe

W. L. L.

1842

1/2 + 1/2
1/9" 1/16" 1/2



W. L. L.

W. L. L. 1942

1942



- XII -

- XII -

Salvador DALÍ (1904.1989)

Dessin original signé - *Camouflage - Autoportrait - Garcia Lorca.*

Encre de Chine sur papier fort.

Signé cinq fois par Dalí et dédié à Bernard J. Geis, éditeur de Esquire Magazine.

*Pour Bernard Geis
Souvenir affectueux de notre camouflage*

*Dalí
Dalí
Dalí
1942*

*Gala Salvador Dalí
Gala Salvador Dalí
1942*

Extraordinaire document du maître catalan, d'une stupéfiante modernité,
réalisant son autoportrait se dédoublant, et évoquant en arrière-plan la silhouette
de Federico García Lorca.

Certificat d'authenticité de MM. Nicolas et Olivier Descharnes. L'œuvre est enregistrée
dans les Archives Descharnes sous la référence d1273.

Dimensions : 170 x 132 mm.

Annotations manuscrites au verso.

Infimes trous d'épingles en coins. Remarquable état général par ailleurs.

Pour Bernard Beiz
Souvenir affectueux
de notre Camarade



Willi
Loh
Loh
1942

Walter Silva
1942

“Do your eyes have it ?”

La réponse paraîtra sans doute évidente : le masque à longues moustaches pointant vers le ciel, le visage en mandorle qui se dessine à généreux traits d'encre de Chine... « C'est Dalí bien sûr ! », le prodige espagnol, le roi du surréalisme. C'est exact ; en partie du moins : ce fantastique dessin est en effet un rare autoportrait dessiné par l'excentrique catalan. Pas seulement, nous le verrons ...

Ce dessin fut réalisé - et publié - à l'occasion de la parution dans le magazine américain *Esquire*¹, en août 1942, d'un important article rédigé par Dalí : *Total Camouflage for Total War*. Au fil de quatre pages illustrées, Dalí conte aux lecteurs, tandis que la deuxième guerre mondiale fait rage, l'importance stratégique du camouflage, de la compréhension des images et leur réalité, l'illusion et la vérité.

Au milieu de l'article (page 130)², notre dessin est représenté en tête d'un encart « *A portrait of Salvador Dalí* » dans lequel Dalí répond à quelques interrogations présentées sous forme d'un questionnaire de Proust.

En décembre 1942, *Esquire* publiera à nouveau cet autoportrait en tête d'un article de Raymond Gram Swing, *Nativity of a New World*, relatif à la peinture de Dalí.

Dans ce contexte de création, au centre d'un dossier consacré aux images cachées, comment imaginer qu'un artiste aussi facétieux, aussi imaginatif, aussi inventif se soit contenté sur ce dessin d'une simple silhouette pour se représenter ? Il nous faut ainsi regarder ce dessin avec plus d'attention, nous pencher sur la symbolique cachée, pour répondre à la question suggérée par Dalí *“Do your eyes have it ?”*

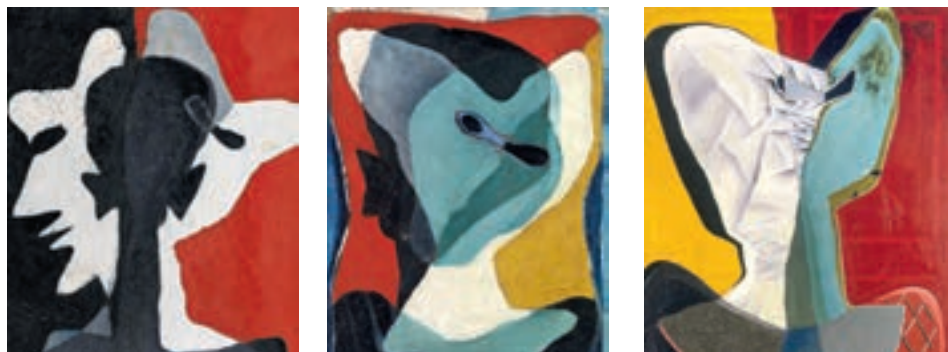
Pour tenter de comprendre l'image, regardons le texte en regard. En pleine seconde guerre mondiale, Salvador Dalí y lance le défi qui consiste à contrôler psychologiquement la vision de l'ennemi. Contrôler la vision assurerait le triomphe d'un camp sur un autre.

Dans cet article d'août 1942, Dalí nous apprend comment le cubisme a inventé, selon lui, le camouflage. Son récit fait de Picasso l'inventeur officiel du camouflage humain. Il prête à son compatriote les propos suivant : « *Si vous voulez rendre une armée invisible, il vous suffit d'habiller les soldats comme des arlequins* »³. Et Dalí explique « *qu'une image peut être rendue invisible - sans transformation - simplement en l'entourant d'autres images qui font croire au spectateur qu'il regarde autre chose* ». Son propos étant illustré de plusieurs œuvres au sein desquelles la magie de l'illusion triomphe. C'est tout le secret du peintre expliqué ici, qui a profité d'un « *esprit paranoïaque* » pour voir ce que les yeux du commun des mortels ne saisissaient pas. « *La découverte des images invisibles faisait certainement partie de ma destinée* ». Suivant les préceptes d'Aristophane et de Vinci, observateur des camouflages mimétiques et naturels chez les animaux, le peintre se joue de l'illusion, encourageant un usage immodéré du délire systématique de l'interprétation.

Revenons maintenant à notre dessin. C'est avec les yeux surréalistes de Dalí, à la lumière de cet article, qu'il faut reconsidérer cet autoportrait. Il cache à n'en pas douter, un sens autre, une autre image : il est un camouflage. C'est d'ailleurs le sens de la dédicace ! A regarder de plus près d'ailleurs, certains détails interpellent, collant trop au texte pour n'être que des coïncidences. Les hachures de la silhouette droite dessinant des losanges réguliers n'est pas fortuit : c'est le costume d'Arlequin, le premier des camouflés, celui dont parle justement Picasso. La silhouette à gauche du masque est, elle, tachetée : c'est une fourrure de tigre, celle qui selon les mots de Dalí dans ce même article d'*Esquire* est un modèle de camouflage et d'illusion.

Pour pousser compléter l'analyse, il nous semble à propos de comparer notre dessin à plusieurs autres œuvres de Dalí représentées ci-dessous : *L'autoportrait se dédoublant en trois* (Fundació Gala-

Salvador Dali, Figueres, cat. P191), *l'Autoportrait se séparant en trois Arlequins* (Fundació Gala-Salvador Dali, Figueres, cat. P1015) et *Arlequin* (Museo de Arte Contemporáneo AS 07488).



Fort des expériences du cubisme, Dalí assume la multiplication des points de vue, qu'il privilégie à la tridimensionnalité rationnelle, pour laisser un rôle plus grand à l'imaginaire. En utilisant ici des couleurs non mimétiques de la réalité, Dalí met en place un système de pensée qui aboutira dans les années 1940 à ce discours sur le camouflage et la vision paranoïaque.

Federico García Lorca.

Ce dessin, d'une première lecture pourtant claire, révèle en vérité plusieurs symboliques, nous l'avons vu : camouflage, illusion, magie, dédoublement, cubisme, nature, ... Un dernier visage y est pourtant caché ! Une silhouette, noire, discrètement positionnée en arrière-plan : celle de Federico García Lorca⁴, l'ami espagnol, le frère, le poète mythique fusillé en août 1936 par les Franquistes.

Nous ne reviendrons pas sur l'amitié passionnelle et historique entre Lorca et Dalí, « *Un amour érotique et tragique, du fait de ne pouvoir le partager* »⁵ ; il convient toutefois de s'émerveiller de voir Dalí accompagner sa propre image de l'ombre éternelle et bienveillante de Lorca, son frère d'âme disparu six années plus tôt.

Jusqu'alors ignoré des archives daliniennes et en collection privée depuis sa création en 1942, ce dessin vient désormais, pour toutes les raisons évoquées plus haut, alimenter le mythe du maître de Port Lligat.

Nous reprendrons pour finir les mots de N. Descharnes à la découverte de ce trésor :

« Ce dessin est historique ! »

1 Nous joignons les deux magazines *Esquire* d'août et décembre 1942.

2 Pour la publication dans *Esquire*, le dessin fut recadré et la dédicace de Dalí effacée. On devine en marge droite de notre dessin des annotations au crayon, d'une autre main, traces de cette mise en page.

3 C'est le peintre Guirand de Scévola qui semble-t-il eu le premier l'idée de dissimuler des canons en exploitant l'esthétique cubiste. Ses recherches sur le rapport de la forme et de la lumière et leur distorsion mutuelle. Les toiles bariolées aux couleurs de la campagne alentour rendaient les armes imperceptibles. À l'été 1915, l'unité des « trompe-la-mort » était née. Composée de 125 réservistes, ouvriers et peintres en bâtiment elle recruta menuisiers, charpentiers, mécaniciens et autres corps de métier. Heureux de quitter l'enfer des tranchées, un grand nombre d'artistes vinrent en grossir les rangs. André Mare, Fernand Léger, Georges Braque et bien d'autres rejoignirent la section. Ensemble ils créèrent de faux végétaux, rochers, humains, voies ferrées... et des masques !

4 Cf l'œuvre *Invitación a la Son* (Fundació Gala-Salvador Dali, Figueres, cat. P172). Les Archives Descharnes conservent également un dessin similaire, réalisé en 1944, figurant Dalí et Lorca, sous la référence d6344.

5 Lettre de Salvador Dalí, à propos de Lorca, au journal *El País* en 1986.

ono

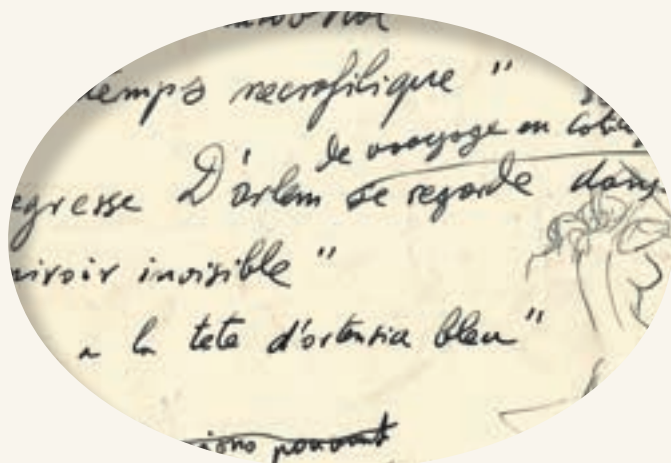
"

dans leur
beste "

"



multitude



- XIII -

Salvador DALÍ (1904.1989)

Manuscrit autographe, signé dans le texte.

Une page in-8°. Sld (circa 1936).

Précieuse liste d'œuvres surréalistes de Dalí, portant ratures et corrections,
et enrichie de dessins originaux de l'artiste en marge.

Catalogue - souvenir

L'instant des transitions

Le grand reveur de Dali

3 geunes fames surréalistes tenan dans leur bras les épidermes d'une orchestre

Le cannibalisme automnal

Le printemps necrofilique

La negresse d'Arlem de voyage en Catalogne se regarde dans un miroir invisible.

L'ome a la tete d'ortensia bleu

...

Nicolas Descharnes suppose qu'il s'agit du brouillon préparatoire au catalogue de l'exposition de la Julien Levy Gallery, qui se tint à New York du 10 décembre 1936 au 9 janvier 1937.

Nous avons reproduit l'écriture phonétique de Dalí, pleine de fautes d'orthographe, comme c'est le cas lorsqu'il écrit directement en français.

Catalogue-souvenir "L'instant des Transitions"

"Le grand reveur de Dalí "

"3 jeunes fames surrealistes ten au dans leur
bras la epidermes d'une orchestre "

"Le cannibalisme ^{autumnal} autobol "

"Le printemps necrophilique "

"La negresse d'Orlem ^{le voyage en Cologne} se regarde dans
un miroir invisible "

"L'ome a la tete d'ortentia bleu "

Farmos ~~peux le piano pourant~~

~~cutis de piano~~ ^{selevant}

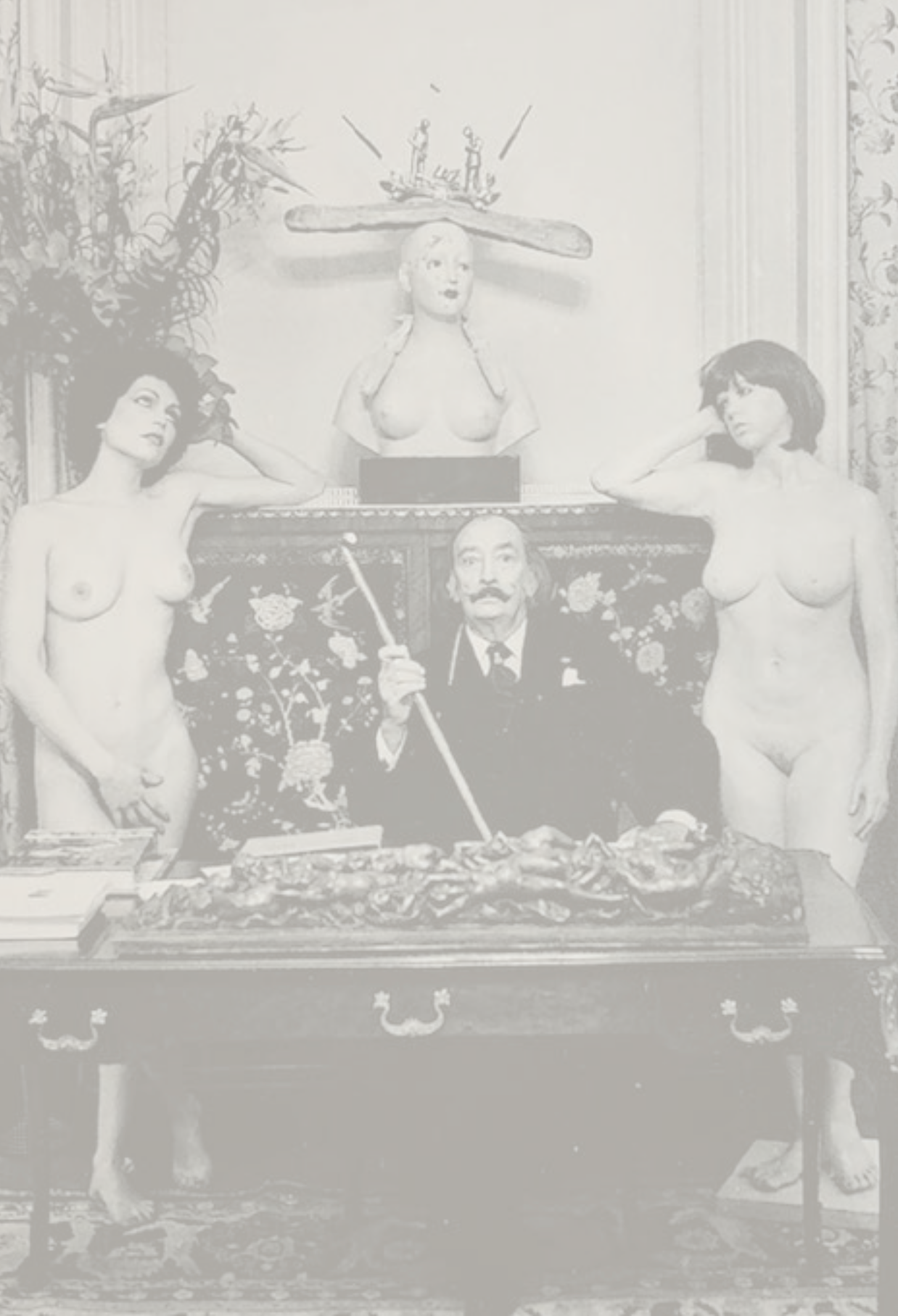
Farmosia ^{selevant avec} regardant ~~avec precontion~~
le cutis d'un piano a queu-

~~tete de femme~~ qui ^{quia} la forme d'une
tete feminine a forme de tortille .

le pain sur la tete , et le prodigue dans le pore



homme





- XIV -

- XIV -

Salvador DALÍ (1904.1989)

Photographie originale.

Tirage argentine d'époque figurant Dalí dans sa suite de l'Hôtel Meurice à Paris.
Circa 1970.

Fidèle à ses mises en scène surréalistes, Dalí pose, assis à un bureau, devant sa sculpture objet « *Buste de femme rétrospectif* ». À sa gauche, une sculpture hyperréaliste de l'artiste américain John de Andrea ; à sa droite, le réalisme en chair et en os : un mannequin espagnol prénommé Albina.

Format : 30 x 40 cm.

Photographe : Manuel Litran.

Annotations manuscrites au verso et tampon de collection.

Buste de femme rétrospectif fut d'abord présentée à la galerie Pierre Colle à Paris en juin 1933, puis au Salon des Surindépendants en octobre de la même année sous un second titre : *L'abondance*. Dalí utilise dans cette œuvre un assemblage symptomatique de sa période surréaliste des années 30 : un encrier avec les personnages de l'*Angélus* de Millet, une baguette de pain, un zootrope et des épis de maïs, le tout fixé sur un buste en porcelaine sur lequel l'artiste a peint des fourmis. À l'origine, ce buste était probablement une tête porte-perruques.







- XV -

- XV -

Sonia DELAUNAY (1885.1979)

Œuvre originale signée.

Aquarelle, gouache et encre sur papier fort.

Signé au pinceau de ses initiales en marge inférieure droite.

Magnifique œuvre aux couleurs fauves, de grand format.

Dimensions : 29 x 35 cm.

Au dos :

Essais de couleurs sur papier contrecollé verticalement.

Étiquette des Textiles Robert Perrier.

Double cachet de la collection Sonia Delaunay / Robert Perrier.

Annotation manuscrite : Registre 147/12 Atelier SD.

*« Elle ne copie pas l'ancien, elle invente, dans l'atmosphère, dans la lumière du pays... C'est bien le rythme de la vie moderne, son prisme, son illumination, les couleurs de son fleuve. » **

*Pierre Francastel, *Du cubisme à l'art abstrait, cahiers inédits de Robert Delaunay*, Paris, École pratique des hautes études, 1958, p.207.



L'origine bien documentée de cette œuvre de Sonia Delaunay mêlant aquarelle et gouache est des plus intéressante et provient en effet du fonds Robert Perrier. Grand collectionneur, soyeux lyonnais, Perrier a fourni en tissu toutes les grandes maisons de Haute-Couture françaises d'avant et d'après-guerre : Jeanne Lanvin, Elsa Schiaparelli, Madeleine Vionnet, Gabrielle Chanel, Christian Dior...

Perrier reste également dans les mémoires pour avoir créé et animé, à Montmartre, le salon artistique le plus important de la Rive Droite, des années folles aux années 1960. Au 26 rue Norvins, passèrent et se rencontrèrent les artistes, musiciens et écrivains qui firent la renommée de Montmartre. Plus largement, ce salon appelé le *R-26* a réuni tout ce que le second quart du XX^{ème} siècle a connu d'esprits féconds et résolument modernes : Joséphine Baker et Django Reinhardt, Louis-Ferdinand Céline, Gen Paul et Marcel Aymé, Tristan Tzara et Le Corbusier ... et bien sûr Robert et Sonia Delaunay.

Les œuvres de Sonia Delaunay conservées dans le fonds Robert Perrier ont souvent été mal présentées depuis leur redécouverte, réduites à de simples projets de tissus, des fragments d'essais réalisés sur commande, sans valeur esthétique propre.

Il faut absolument relire les propos de Sonia Delaunay pour comprendre sa démarche et l'importance de notre aquarelle. « *En 1923, j'ai été interpellée par une maison de Lyon intéressée par des dessins de tissus [Robert Perrier]. J'ai réalisé 50 dessins : rapports de couleur avec des formes géométrique pures, rythmées. Pour moi ils furent et restent des gammes de couleurs ; au fond, la base du concept essentiel de notre peinture (celle de Robert et la mienne). [...] Mes recherches étaient purement picturales et furent une découverte plastique qui a ensuite servi à l'un et à l'autre pour notre peinture.* »⁽¹⁾

Ainsi, il convient de recevoir cette œuvre, non comme un simple projet de tissus, mais comme une création libre, un travail alchimique des couleurs, une étape fondamentale pour Sonia Delaunay dans la mise au point de sa théorie picturale : la simultanéité.

Forte des expériences du pointillisme et du fauvisme, ayant assimilé les lois du contraste simultané des couleurs et les leçons chromatiques des premiers mouvements d'avant-garde, Sonia Delaunay développe son propre langage. Elle le résume en ces termes : « *La vraie peinture nouvelle commencera quand on comprendra que la couleur a une vie propre, que les infinies combinaisons de la couleur ont leur poésie (...) C'est un langage mystérieux en rapport avec des vibrations, la vie même de la couleur.* »

Observons ce que cette œuvre soumet à nos yeux : une des infinies possibilités qu'offre le rapport savant des couleurs et des formes ; un poème tout entier et unique, né d'arcs et de rayures, de vert, de bleu, de rouge et de noir ; un rythme sans fin, un parler nouveau pour un art nouveau, l'œuvre aboutie d'une figure majeure de l'Art du XX^{ème} siècle.

(1) Jacques Damase, Sonia Delaunay, mode et tissus imprimés, Paris, 1991, p.5.





WICKINGHAM PALACE

Dec. 22nd
1956.



WICKINGHAM PALACE

before C
e let B

now,
do apologise for - you a
answered you - we
again
and letter.
got lost in my despatch left
and I have only just
while packing. 2
if again
another move.
good of you to write,
death was

having answered
kind letter.
It got lost in my de
and I have not
again yet.

- XVI -

ELIZABETH II (1926-)

Lettre autographe signée à sa sage-femme, Sœur Helen Rowe.
Quatre pages in-8° sur papier à en-tête de Buckingham Palace.
Enveloppe autographe timbrée et oblitérée.
(Londres) 20 décembre 1956.

Très belle et intime lettre de la Reine évoquant la mort soudaine de Sir William Gilliatt,
puis ses deux premiers enfants, le Prince Charles et la Princesse Anne.



Dec. 20th

1956.

BUCKINGHAM PALACE

Dear Ronnie,

I do apologise for never having answered your very kind letter.

It got lost in my despatch box and I have only just found it again while packing for another move.

It was good of you to write, and Sir William's death was a terrible shock to us all.

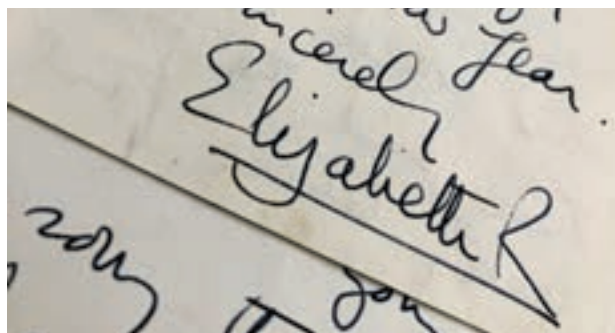
Though you knew him for

"Dear Rowie, I do apologise for never having answered your very kind letter. It got lost in my dispatch box and I have only just found it again while packing for another move. It was good of you to write, and **Sir William's death was a terrible shock to us all.** Though you knew him far better than I did, he gave one such tremendous confidence in him and such understanding and I suppose I knew him in a different way from you, too. So many people will miss him terribly and he was a wonderful man. I like to think that he died after spending an afternoon doing what he loved so much - going racing. **I am sorry there has not been a chance to see you in London** before Christmas but do please let Bobo or me know when you are next in our vicinity - we should love to see you again. **Nana has now left the children which was bad and rather difficult, but they are growing up so fast** that she could not manage them and the schoolroom has really taken first place instead of the nursery. However we have still got Mabel, thank goodness, who is excellent. I hope you are well and I've no doubt very busy with more and more new babies. With every good wishes for Christmas and the new year. Yours, very sincerely. Elizabeth."

Traduction : « Cher Rowie, Excusez-moi de n'avoir jamais répondu à votre très aimable lettre. Celle-ci s'était perdu dans ma valise et je viens de la retrouver en faisant mes valises pour un nouveau déplacement. C'était gentil de votre part d'écrire et la mort de Sir William a été un choc terrible pour nous tous. Bien que vous le connaissiez beaucoup mieux que moi, il inspirait une si grande confiance et une telle compréhension ; je suppose que je l'ai connu d'une manière différente de vous. Il manquera terriblement à tant de gens et c'était un homme merveilleux. J'aime penser qu'il est mort après avoir passé un après-midi à faire ce qu'il aimait tant : de la course automobile. Je suis désolé de ne pas avoir eu la chance de vous voir à Londres avant Noël, mais faites-le savoir à Bobo ou à moi quand vous serez dans notre voisinage - nous adorerions vous revoir. Nana a maintenant quitté les enfants, ce qui fût difficile, mais ils grandissent si vite qu'elle n'a pas pu les gérer et l'école a vraiment pris la place de la crèche. Cependant, nous avons toujours Mabel, Dieu merci, qui est excellente. J'espère que vous allez bien et, je n'en doute pas, très occupé avec de plus en plus de nouveaux bébés. Avec tous mes bons vœux pour Noël et la nouvelle année. Bien à vous, très sincèrement. Elizabeth. »

Sir William Gilliatt (1884-1956), dont la mort est ici évoquée par la Reine fut un gynécologue ayant exercé à l'hôpital Middlesex College Hospital de Londres. Gynécologue à la maison royale durant de longues années, il assista Elizabeth II lors des naissances du Prince Charles en 1948 et de la Princesse Anne en 1950. Anobli en 1948, il fut également élu président de la Société Royale de Médecine en 1954. Il décède subitement d'un accident automobile le 27 septembre 1956.

Nous joignons une photographie argentique en noir et blanc figurant Helen Rowe de plain-pied (format 18,80 x 24 cm).





BUCKINGHAM PALACE

in London before Christmas
but do please let Bobo or
me know when you are next
in our vicinity - we should
love to see you again.

Nana has now left the
children which was sad
and rather difficult, but they
are growing up so fast that
she could not manage
them and the schoolroom has
really taken first place

de votre avenir, sur
pas encore officiellement acceptés.
auprès duquel le Pérou

de plus à vous dire ce
pas vous ne pourriez pas me
loin de tous lieux habités,
de à marier ?

Henri. Alain Tournier

18. vis de Paris. Journal
— . On m'a payé 26.50 et en
sur Paris de charmes ! Et j'ai de
grand Chien à qui je me d'ailleurs les deux
me appelle mon petit.
Vous savez que je fais un coursier littéraire qui ne
son la ligne et me vaut la capitainerie de tout
land de littérature et la base de l'intéressant
Je ne sais pas si j'aurai le courage de continuer
refugierai en Angleterre pour faire en paix ce
livre.
est ma Providence dans la boîte; mais
à l'heure, j'agis dans

- XVII -

Alain FOURNIER (1886.1914) - Jacques RIVIÈRE (1886.1925)

Lettre autographe signée à Jean Gustave Tronche.

Quatre pages in-12°. (La Chapelle d'Angillon. Août 1910.)

*« Vous savez que je fais un courrier littéraire qui me vaut la considération de tous
les marchands de littérature. »*

Très belle lettre co-écrite par les deux hommes (deux pages oblongues de la main de Fournier, signées *Henri*, et deux pages verticales de la main de Rivière) informant leur correspondant de leurs travaux littéraires en cours.

Mon cher ami, Bien que je sois aux cent fois d'avis d'faire cet
article Lourdelle, je regrette pour vous que vous n'ayez pas trouvé le
temps de l'écrire.

Je suis vis-à-vis de Paris Journal en grande hâte, et
répugnance. On m'a payé 26 fr. et même reçu
d'intéressants sur Paris de Chavannes! Et j'ai de même fait de
casser le grand Châtel à qui je suis d'ailleurs très sympathique
et qui m'appelle mon petit.

Vous savez que j'ai fait un cours de littérature qui ne rapporte
rien sur la ligne et ne vaut la contribution de tous les
marchands de littérature et la base de l'Intelligence.

Je ne sais pas si j'aurai le courage de continuer ou si
je ne renoncerais en Angleterre pour faire en France ce que j'ai
fait à Paris.

Mourir est ma Providence dans la tête; mais il y a pas le
maître.

Non seulement on a vu Lourdelle dans la tête de Chavannes
mais on a vu plusieurs copies de sa lettre maladroite et voluptueuse, dans
quelques semaines venant.

Mon cher ami, Bien que je sois aux cent fois d'avis d'faire cet
article Lourdelle, je regrette pour vous que vous n'ayez pas trouvé le
temps de l'écrire.

Je suis vis-à-vis de Paris Journal en grande hâte, et
répugnance. On m'a payé 26 fr. et même reçu
d'intéressants sur Paris de Chavannes! Et j'ai de même fait de
casser le grand Châtel à qui je suis d'ailleurs très sympathique
et qui m'appelle mon petit.

Vous savez que j'ai fait un cours de littérature qui ne rapporte
rien sur la ligne et ne vaut la contribution de tous les
marchands de littérature et la base de l'Intelligence.

Je ne sais pas si j'aurai le courage de continuer ou si
je ne renoncerais en Angleterre pour faire en France ce que j'ai
fait à Paris.

Mourir est ma Providence dans la tête; mais il y a pas le
maître.

Non seulement on a vu Lourdelle dans la tête de Chavannes
mais on a vu plusieurs copies de sa lettre maladroite et voluptueuse, dans
quelques semaines venant.

Jacques Rivière :

« Mon cher ami, j'avais gardé une NRF pour vous et je pensais vous la donner à votre retour. C'est celle que je vous ai envoyée hier. Aussi faudra-t-il que vous utilisiez vos timbres à nous écrire. Je vous ai envoyé aussi un Art et Décoration pour vous distraire un peu. **On a pas tous les jours l'occasion de rire.** Je n'ai que celui-là pour vous et pour André. Vous vous arrangerez avec lui. D'ailleurs, ce n'est intéressant que pour quelqu'un qui a besoin de divertissement. **Je suis dans un état d'abominable fatigue cérébrale.** Je suis incapable de rien faire. Je passe des journées entières à me désoler sur mes papiers avec une grande courbature en travers du front. J'ai plusieurs choses en train, et je ne peux pas écrire une ligne. **J'ai reçu il y a quelques temps une lettre tordante de Bourdelle**, où il parle de mes écrits comme étant de la « besogne bien foutue », et de moi comme un « bougre » à qui il voudrait montrer ce qu'il fait. **Il me demande d'écrire sur lui à propos de son exposition l'an prochain.** J'ai accepté. Ce sera sans doute dans Art et Décoration. Besnard aussi m'a écrit pour me remercier. Il était très enthousiasmé et me demandait d'aller le voir. Enfin **Willy dans la lettre de l'Ouvreuse a parlé de mon Debussy.** Je vous quitte mon cher ami, en vous priant de nous rappeler au souvenir de Madame Tronche et de votre sœur, et de croire à notre bonne amitié. »

Alain Fournier :

« Mon cher ami, Bien que je sois assez content d'avoir à faire cet article Bourdelle, je regrette pour vous que vous n'ayez pas trouvé le temps de l'achever. Je suis vis-à-vis de Paris-Journal en grande hésitation et répugnance. On m'a payé 26 f. 50 cet immense recueil d'interviews sur Puvion de Chavannes ! **Et j'ai des envies folles de crever le grand Chichet** à qui je suis d'ailleurs très sympathique et qui m'appelle mon petit. Vous savez que je fais un courrier littéraire qui me rapporte deux sous la ligne et me vaut la considération de tous les marchands de littérature et la haine de l'Intransigeant. Je ne sais pas si j'aurai le courage de continuer ou si je me réfugierai en Angleterre pour faire en paix ce que je crois avoir à faire. Non seulement on a nommé Jacques dans la lettre de l'Ouvreuse mais on cité plusieurs lignes de son articles « intelligent et voluptueux, deux qualités rarement réunies ». J'ai donné à Rouché Les Dames du village en remplacement de la trop cléricale Madeleine. A la Nouvelle Revue Française, des notes curieuses sur Roosevelt à la Sorbonne, mais pas encore officiellement acceptées. Jacques donne un Gauguin, auprès duquel le Cézanne paraîtra morne. Je suis bien dégoûté de n'avoir rien de plus à vous dire ce matin. Vous ne pourriez pas me chercher, au cours de vos tournées, loin de tous les lieux habités, un cultivateur qui aurait une fille à marier ? Henri. »

Jean-Gustave Tronche (1884-1974), administrateur de la NRF de 1912 à 1922, puis éditeur indépendant, s'est trouvé au centre de la vie littéraire de la première moitié du XX^{ème} siècle. Il a entretenu des relations professionnelles et amicales avec Aragon, Fournier, Gide, Martin-du-Gard, Paulhan, Rivière, entre autres.

gleaner thinks he

a
deadend street in sleazy Notting Hill
—a neighbourhood of mixed races,
poverty, vice and petty crime.

D
white mother of
sends me anxious
nothing. There
waterspout yes
you would have
gets daily more
~~clouds~~ clouds
when I need the
Noel's deathmask

... my head
hold up their new
ere was a moment of st
nsion when Violet was h
ound the vegetables in a
sh, and, mistaking her fir
sausages I tried to h
to them but luckil
they were on the

- XVIII -

Lucian FREUD (1922-2011)

Lettre autographe signée à Ann Fleming.

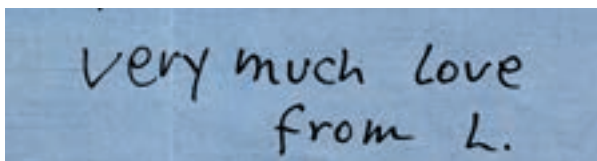
Deux pages in-4° comprenant un collage humoristique de presse.
Sur papier bleu à en-tête de la demeure jamaïcaine de Ian Fleming, *Goldeneye*.
Oracabessa. Jamaïque. (Circa 1952/ 1953.)

*"Clouds only appear when I need them for my picture...
I now start work at sunrise."*

Magnifique et rare lettre du peintre britannique décrivant avec surréalisme une scène dans une bananeraie, puis évoquant ses travaux de peinture.

"Dearest Anne, all is well. They have got me a ticket for the 8th via Miami, New York and Holland which is rather exciting. I am still sitting in the banana wood in almost the same place and am now such a fixture there that birds sit on me and spiders use my head to help hold up their new webs. There was a moment of slight tension when Violet [Cummings, la gouvernante des Fleming], was handing round the vegetables in a glass dish, and, mistaking her fingers for sausages I tried to help myself to the but luckily for Violet they were on the other side of the glass ! whatever you do don't tell James that the daily gleaner thinks he lives in (collage de presse mentionnant une impasse à Nothinghill). Disher, the little white mother of the Caribbean sends me anxious letters about nothing. There was a very sinister waterspout yesterday which you would have loved. The food gets daily more delicious (sic) and clouds only appear when I need them for my picture. Noels death mask [Noel Coward] is better than an alarm clock and I now start work at sunrise. I cannot start to thank you - I long to give you something you really want or need but you really have everything perhaps I can save your life or see that Casper (le fils des époux Fleming) is canonized. Love to Ian. Very much love from L."

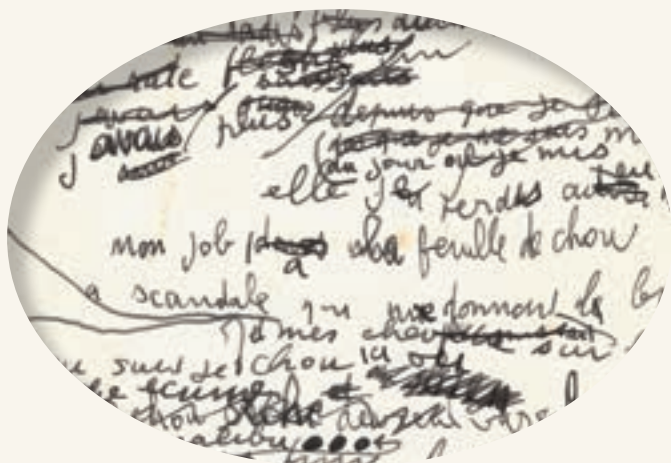
Traduction : « Très chère Anne, tout va bien. Ils m'ont trouvé un billet pour le 8 via Miami, New-York et la Hollande, ce qui est plutôt excitant. Je suis toujours assis dans la bananeraie, à peu près au même endroit et si fixement présent que les oiseaux s'assoient sur moi et les araignées utilisent ma tête pour tisser et maintenir leurs nouvelles toiles. Il y a eu un moment de légère tension lorsque Violet (Cummings, la gouvernante des Fleming) distribua des légumes (...) Il y a eu hier un orage assez sinistre que vous auriez adoré. La nourriture est chaque jour plus délicieuse, et les nuages n'apparaissent que lorsque j'en ai besoin pour mes photos (...) Je commence maintenant à travailler à l'aube... »



Very much love
from L.

GOLDENEYE
ORACABESSA
JAMAICA
B.W.I.

Dearest Anne, all is well. they
have got me a ticket for the
8th via miami, new york and
holland which is rather exiting.
I am still sitting in the banana
wood in almost the same place
And am ^{now} such a fixture there
that birds sit on me and
spiders use my head ~~as a~~ to
help hold up their new webs.
There was a moment of slight
tension when Violet was handing
round the vegetables in a glass
dish, and, mistaking her fingers
for sausages I tried to help my-
self to them but luckily for
violet they were on the other side
of the glass! What ever you do
dont tell James that the daily



- XIX -

Serge GAINSBURG (1928.1991)

Manuscrit autographe - « *L'homme à tête de chou* ».

Une page in-4° (28 x 22 cm) à l'encre noire. 1976.

Exceptionnel manuscrit en premier jet, témoin du travail de création du poète,
et représentant les deux tiers de la chanson.

Nombreuses corrections, variantes, et ratures laissant apparaître les premières ébauches
de cette chanson culte et plusieurs variantes quant au texte final.

*Je suis l'homme à tête de chou
un quart légume et trois quart mec
Pour les beaux yeux de Marilou*

*Je suis allé porter au clou ma Remington et puis mon break
Et ainsi j'étais à fond de cale à bout de nerfs
Depuis que je suis avec elle j'ai perdu à peu près tout
Mon job à la feuille de chou et mes cheveux sur le caillou*

Témoignage de l'œuvre créatrice et poétique de Gainsbourg, ici directement influencé par
la sculpture de Claude Lalanne, qu'il acquit dans une galerie de la rue de Lille à Paris.

Provenance : Andrew Birkin.

Feuillet numéroté 1) en coin supérieur ; le deuxième feuillet (devant contenir les derniers vers de la
chanson) est absent des archives de Serge Gainsbourg et n'a jamais été retrouvé.

*« Je suis l'homme à tête de chou
Moitié légume et moitié mec »*



Qui n'a pas en tête ces deux octosyllabes qui ouvrent l'album mythique écrit et composé par Serge Gainsbourg en 1976 ? L'extraordinaire manuscrit autographe que nous présentons ici est le premier brouillon de la première piste de cet opus magnifique, ayant eu peu d'écho à sa sortie et aujourd'hui considéré comme culte. Ratures et variantes, rejets, ajouts, et vers par la suite écartés nous plongent dans la genèse du premier et éponyme poème de *L'Homme à tête de chou*.

Cette page permet de suivre mot à mot et trait à trait l'élaboration d'une des chansons majeures de l'artiste français. La vigueur de l'écriture, les annotations et les renvois témoignent de la spontanéité de l'écriture. On y voit les vers littéralement jetés sur le papier, et repris ensuite ; la musique de chaque mot, essayée, modifiée si nécessaire, et l'ordre des vers revu pour ménager la chute idéale et la transition vers le poème suivant.

Dans cet album, l'instrumentalisation ne cesse de varier. La musique de toute beauté, symphonique par moment, aux accents reggae à d'autres, rythme la narration, énoncée plutôt que réellement chantée, suivant la technique du « talk over » développée par Gainsbourg. Dans un jeu d'écho mutuel, textes aux traits érotiques et musiques se répondent et se confondent, chacun donnant à l'autre son sens.

La comparaison du texte final à ce manuscrit de premier jet permet de découvrir quelles furent les hésitations du poète. A titre d'exemple, voyons au vers 2 Gainsbourg hésiter entre *un quart de chou* et *moitié chou* ; à la fin du texte entre *sable* et *plage*. D'autres ratures traduisent la recherche stylistique et le perfectionnement de la forme et du ton. Ainsi : « *Du jour où je me mis avec* » est préféré à « *Dès que je me suis mis* » et à « *Depuis que je suis avec* ». Surtout, nous comprenons que Gainsbourg à déjà en tête la conception globale de l'album. Il est frappant de le voir renoncer, ou plus exactement retarder le recours à un champ lexical érotique, pour donner un ton décidément tragique à ce poème introductif.

*J'étais fini foutu échec
Agaçant les doudounes de ma Marilou
Les doigts de pied de
Et mat aux yeux de Marilou*

Chacun prendra plaisir à déceler ces changements, ces imperceptibles variations du poète perfectionniste sans cesse en quête d'absolu esthétique. Certaines modifications sont éloquentes, d'autres surprennent. Pourquoi supprimer par exemple le vers « *Et mes cheveux sur le caillou* » ? Pour préserver sans doute l'équilibre de ce qui naît sous sa plume : un chef d'œuvre absolu.

Le texte que nous avons sous les yeux est en réalité l'incipit d'une folle histoire - *Concept Album* - inventée par Gainsbourg. La cavalcadante histoire d'un journaliste à scandale devenu fou, d'amour tout d'abord pour Marilou, shampouineuse à la beauté païenne et aux mains savonneuses ; de rage ensuite découvrant l'adultère entre deux macaques du genre festival à Woodstock ; de désespoir enfin, de lui avoir fendu le crâne à coups d'extincteur d'incendie : *de son crâne fendu s'échappe un sang vermeil identique au rouge sanglant de l'appareil. Elle a sur le lino un dernier soubresaut, une ultime secousse. J'appuie sur la manette, le corps de Marilou disparaît sous la mousse.*

Gainsbourg raconta lui-même comment l'idée de cette histoire vint en son esprit. Pudiquement, élégamment, il attribue à une sculpture de sa collection le mérite de sa si fertile imagination :

« J'ai croisé l'Homme à tête de chou à la vitrine d'une galerie d'art contemporain. Quinze fois je suis revenu sur mes pas puis sous hypnose j'ai poussé la porte, payé cash et je l'ai fait livrer à mon domicile. Au début il m'a fait la gueule ensuite il s'est dégelé et m'a raconté son histoire. Journaliste à scandales tombé amoureux d'une shampooineuse assez chou pour le tromper avec des rockers, il la tue à coups d'extincteur, sombre peu à peu dans la folie et la tête devient chou. »

L'histoire est authentique : Serge Gainsbourg arpente comme à son habitude les trottoirs du quartier latin, lorsqu'un jour il tombe nez à nez, au numéro 17 de la rue de Lille, avec *L'Homme à Tête de Chou*. C'est auprès de Paul Facchetti, brillant photographe converti en galeriste que Gainsbourg acquiert cette œuvre signée Claude Lalanne. Sensible à la poésie de ses êtres hybrides, Gainsbourg s'éprit du grand homme assis, qui semble, comme lui, tenir éternellement une gitane à la main. La sculpture est livrée au 5 bis rue de Verneuil.

Si le grand bronze de Claude Lalanne l'a sans nul doute inspiré, Gainsbourg ne doit qu'à lui cette œuvre virtuose. Et s'il a tant confié que *l'Homme à Tête de chou* lui avait soufflé les mots que nous lisons sur ce feuillet, c'est sans doute qu'en cette grande figure de bronze il croyait voir son ombre.

GINZBURG

~~Lucien Gainsbourg... maintenant~~
~~trente ans c'était un prénom d~~
Je voulais m'appeler Julien à
~~le héros de Stendhal.~~
Leuwen, autre héros de ~~Stendhal~~ *de Stendhal*
mon vrai prénom, mais fina
— Mais pourquoi Serge?
Par nostalgie ~~de~~

Serge GAINSBURG (1928.1991)

Tapuscrit en partie autographe. Signé Ginzburg dans le texte. *ECCE HOMO*.

Plaquette brochée de quatre pages in-4°. (Paris. 1980).

« La laideur a ceci de supérieur à la beauté c'est qu'elle dure. »

Précieuse plaquette dactylographiée - très abondamment annotée et corrigée par Serge Gainsbourg - préparatoire à l'édition de l'ouvrage *Gainsbourg, Au pays des Malices* publié aux éditions *Le Temps singulier* en octobre 1980.

Passionnante plongée dans l'univers de l'artiste, déclinant sa personnalité par le prisme d'une vingtaine d'aphorismes et de fragments de dialogues. La sentence de Ponce Pilate, *ECCE HOMO*, fut régulièrement reprise par l'artiste qui, ici, l'utilise en titre de son propos mêlant récit autobiographique et provocations diverses.

En épigraphe, l'aphorisme d'Oscar Wilde sur le cynisme est biffé et remplacé par la célèbre citation de Lichtenberg, rédigée par Gainsbourg à l'encre noire :

« La laideur a ceci de supérieur à a beauté c'est qu'elle dure ».

Suivent donc une vingtaine d'entrées dactylographiées, manuscrites et de nombreuses biffures ; en voici quelques-unes :

Lucien GINZBURG maintenant ça passe. Je voulais m'appeler Julien à cause de Julien Sorel, le héros de Stendhal. Après je suis tombé sur Lucien Leuwen, autre héros de Stendhal. Ça m'a réconcilié avec mon prénom, finalement j'ai choisi Serge.

Pourquoi Serge ? - Par nostalgie d'une Russie que je n'ai jamais connue...

J'ai retourné ma veste quand je me suis aperçu qu'elle était doublée de vison.

Je ne suis pas de ce monde. Je ne suis d'aucun monde.

Moi je suis juif. En 42, j'avais une étoile de Shériff comme ça ! Mais juif ce n'est pas une religion.

Aucune religion ne fait pousser un nez comme ça. Je n'ai pas de religion.

Chut ! L'amour est un cristal qui se brise en silence.

Ma Rolls a ceci de particulier que les deux R sur la calandre sont rouges. C'est très rare. Quand Monsieur Rolls est mort, un R est devenu noir Et après Royce, les deux. (SG note en marge :

Prénoms et savoir lequel a cassé sa pipe le premier).

Tu as déjà eu une crise cardiaque ? - Oui, j'ai déjà crevé deux cardiologues.

Réf : Gainsbourg, *Au pays des Malices* - pages 317 à 324 (Éd. *Le Temps singulier*).

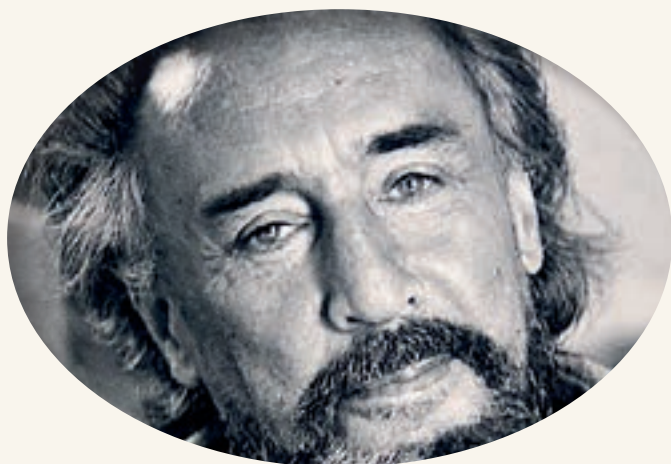
Légères mouillures en marge inférieure droite.

ECCE HOMO

"Le cynique, c'est celui qui se
de tout et la valeur de rien."
Oscar Wilde

la dureté a ceci de
supérieur à la beauté
c'est qu'elle dure.

Hechtlenberg



- XXI -

- XXI -

Romain GARY (1914.1980)

Photographie originale.

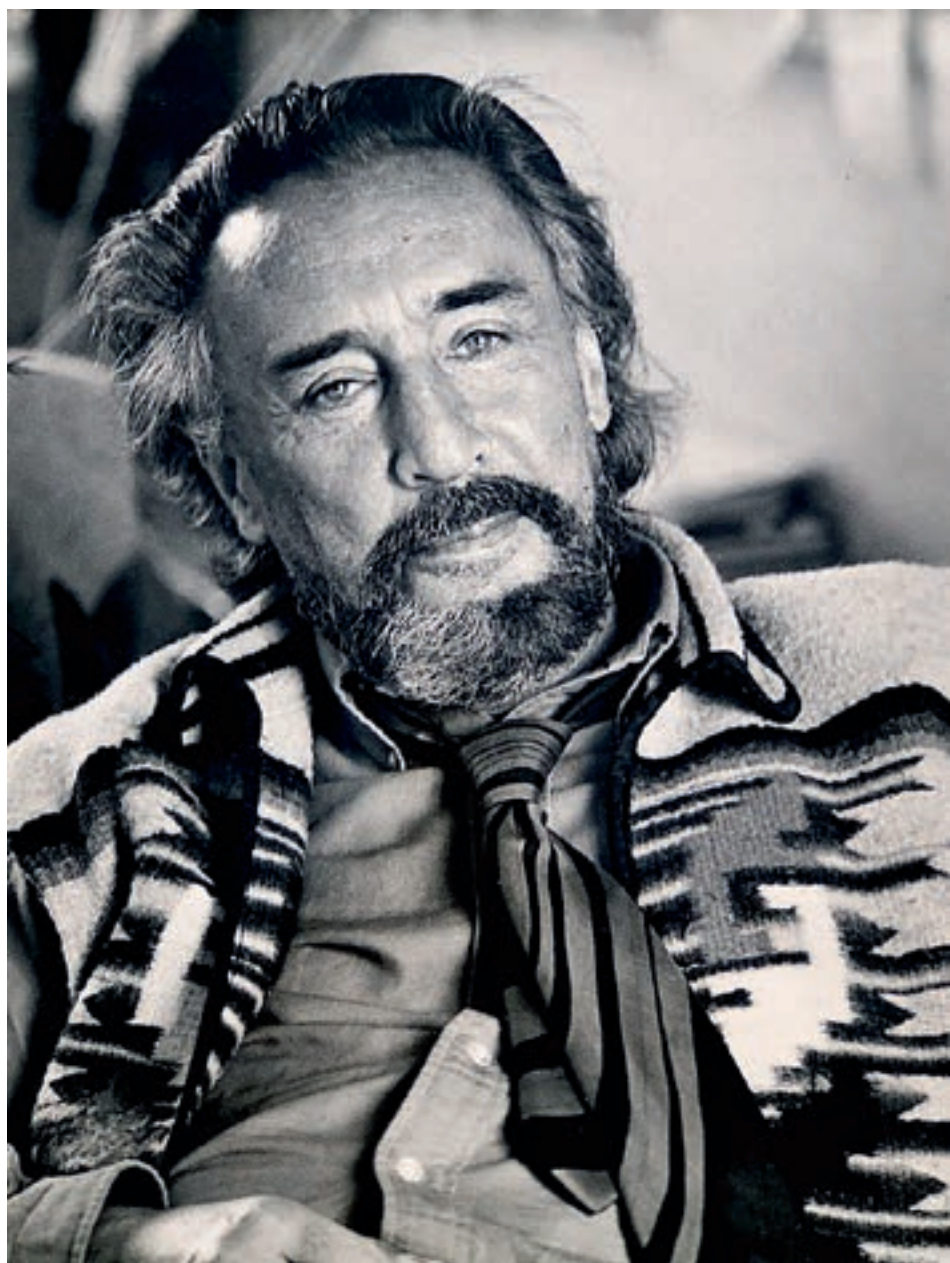
Tirage argentique numéroté, figurant l'écrivain en buste, chez lui rue du Bac, en 1971.

Tirage numéroté au dos (4/30) par le photographe.

Extraordinaire et émouvant cliché où l'on devine, à travers ce regard fascinant, la malice, le désespoir, le dandysme, la mélancolie, la force et la profondeur d'âme qui firent de Romain Gary un écrivain et un homme hors du commun.

Cachet, signature, et annotations manuscrites du photographe Tony Grylla, au verso.

Rare tirage de grand format : 40 x 50 cm.



de bronze. Quel beau
Je suis sûr que vous
à 100 + ce qui ferait
2000 + plus la suite
cela.

En attendant le plus
envoie mes meilleurs
P. Sanguin

sur bois; Mais
je n'ai pas de bon

... c'est ce qu'il y a de plus,
à Paris. Quant à la retouche, un peu
ferait très bien d'autant plus qu'au cote en
comme toute autre je ne cherche et ne trouve
perfection de facture (il ne manque pas de faire
lithographie propre). Si donc le cours vous
et envoyer papier et argent : ce sont des
marchés, je sais. Mais je ne puis toujours
d'autant plus qu'à mon séjour

Paul GAUGUIN (1848-1903)

Lettre autographe signée à Ambroise Vollard.

Deux pages in-4°. Légères traces de pliures.

Tahiti. Avril 1897.

« Il me semble que ma grande statue céramique la Tueuse est un morceau exceptionnel qu'aucun céramiste n'a fait jusqu'à ce jour. »

Importante lettre de Gauguin à son marchand Ambroise Vollard – la première envoyée depuis Tahiti – détaillant l'étendue de ses travaux artistiques et vantant la beauté exceptionnelle de sa *Tueuse*, l'une de ses plus célèbres œuvres, la sculpture *Oviri*.

« Cher Monsieur Vollard, Je reçois votre lettre avec beaucoup de demandes, beaucoup d'offres, mais je ne parviens pas à en démêler le fond véritable. Je n'ai pas ici de dessins anciens, j'ai tout laissé à Chaudet qui est chargé de mes affaires, et des nouveaux ... Je n'ai pas encore trouvé comme Mauffra le truc des dessins de vente. Si je suis en veine, je vous les ferai parvenir. Pourquoi impossible de faire des estampes sur papier report, je crois au contraire que c'est ce qu'il y a de plus pratique de Tahiti à Paris. Quant à la retouche sur pierre, Séguin le ferait très bien d'autant plus qu'en cette matière comme toute autre je ne cherche et ne trouve la perfection de facture (il ne manque pas de faiseurs de lithographie propre).

Si donc le cœur vous en dit envoyez papier et argent : ce sont des risques et des avances, je sais. Mais je ne puis toujours travailler d'avance, d'autant plus qu'à mon séjour à Paris j'ai fait des travaux d'essai, estampes, gravures et cela sans résultat d'argent. J'ai donc raison d'être sceptique à ce sujet. Vous désirez aussi des bois sculptés, modèles à bronze etc... Voilà quatre ans que tous ces objets sont à Paris sans aucune vente ; ou ils sont mauvais et alors ceux que je ferai de nouveau le seront aussi par suite invendables, ou ils sont objets d'art – pourquoi ne les vendez-vous pas ?

Il me semble pourtant que ma grande statue céramique la Tueuse est un morceau exceptionnel qu'aucun céramiste n'a fait jusqu'à ce jour et qu'en outre, en bronze (non retouché et non patiné) ce serait très bien. Ce qui fait que l'acheteur aurait en outre de la pièce céramique une édition de bronze de rapport. Et le masque tête de sauvage, quel beau bronze cela ferait et peu coûteux. Je suis sûr que vous trouveriez facilement 30 amateurs à 100 f. ce qui ferait 3000 f. déduction faite des frais 2000 f. plus la suite. Examinez donc cela. En attendant le plaisir d'avoir de vos nouvelles, je vous envoie mes meilleures salutations. P. Gauguin. Quelques mauvais essais de gravure sur bois ; mais mes yeux deviennent très mauvais pour ce genre de travail. Je n'ai pas de bon bois et comme tirage !!! pas de presse. »

Tahiti Avril 97

cher monsieur Vollard

Je reçois votre lettre avec beaucoup de demandes, beaucoup d'offres, mais je ne parviens pas à en dénicher le fond véritable.

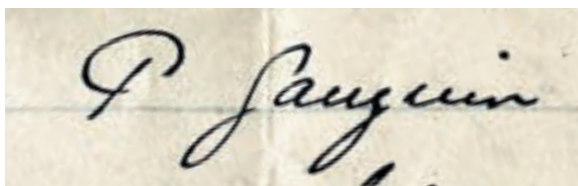
Je n'ai pas ici de dessins anciens, j'ai tout laissé à Chaudet qui est chargé de mes affaires, et des nouveaux : je n'ai pas encore trouvé comme mauffea le true des dessins de vente. Si je suis en irine je vous les ferai parvenir. Pourquoi impossible de faire des estampes sur papier report : je crois au contraire que c'est ce qu'il y a de plus pratique de Tahiti à Paris. Quant à la retouche sur pierre, Séguin le faisait très bien d'autant plus qu'en cette matière comme toute autre je ne cherche et ne trouve la perfection de facture (il ne manque pas de faiseurs de lithographie propre). Si donc le cœur vous en dit envoyer papier et argent : ce sont des risques et des avances, je sais. Mais je ne puis toujours travailler d'avance, d'autant plus qu'à mon séjour à Paris j'ai fait des travaux d'essai, estampes gravées et cela sans résultat d'argent. J'ai donc raison d'être

Oviri. La Tueuse.

À l'hiver 1894, Gauguin donne vie à *Oviri* (« Sauvage »), une grande céramique en forme de vase, figurant une femme hallucinée terrassant un loup gisant à ses pieds. *La Tueuse*, ainsi qu'il la nommait fut l'une de ses grandes fiertés de créateur. « J'ai été le premier à lancer la céramique sculpture », écrivit-il. L'épreuve en argile reste la plus chère à ses yeux, jusqu'à souhaiter que celle-ci veille sur son dernier sommeil. C'est finalement une version en bronze de l'œuvre qui orne sa tombe aux Marquises.

Oviri fut exposée à Paris lors de la grande rétrospective Gauguin de 1906, et aurait fortement marqué Picasso qui s'en serait inspiré pour *Les Femmes d'Alger*.

Malgré le ton acide de cette lettre, Vollard fut pour Gauguin une source de revenus dont il ne pouvait se passer. L'année suivant cette lettre, le galeriste organise une Exposition des œuvres de Gauguin dans sa galerie parisienne où il montre pour la première fois la peinture la plus célèbre de l'artiste : *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?*

A close-up photograph of a handwritten signature in dark ink on aged, slightly textured paper. The signature is written in a fluid, cursive script and reads 'P. Gauguin'. The ink is dark and the paper has a warm, yellowish-brown tone.

ne le pour-
vous n'êtes pas content
est difficile de faire mieux.
qui êtes difficile; au point
difficile de faire mieux, surtout
tre. Malgré cela je vous assure
ne faire pas d'une parfaite
cherché; en saur

Paul GAUGUIN (1848-1903)

Lettre autographe signée à Camille Pissarro.

Deux pages in-8°. Légères traces de pliures. (Juin 1882.)

*« C'est égal cela m'a jeté de plus en plus dans la peinture mon seul but ;
j'ai envie de vaincre par le talent. »*

Importante lettre de Gauguin exprimant son désir de tout abandonner pour la peinture et ne cachant point son aversion quant aux œuvres d'Auguste Renoir.

« Mon cher Pissarro, Vous m'envoyez des traités non signés pour les renvoyer à M. [Henri] Rouart, je change leur destination en les renvoyant à Pontoise afin que vous remettiez votre signature sur l'acte le plus nécessaire celui qui n'est pas signé par Blache. Vous renverrez le tout à M. Rouart.

Vous dites que vous n'êtes pas content en ce moment et qu'il est difficile de faire mieux. Je crois que c'est vous qui êtes difficile ; au point où vous en êtes il est difficile de faire mieux surtout d'une année à une autre. Malgré cela je vous approuve de toujours chercher mais on ne passe pas d'une perfection à une autre sans avoir beaucoup cherché, en somme je ne suis pas inquiet pour vous.

Quant à moi il en est autrement je n'ai pas le temps voulu pour accomplir une œuvre suivie, cela me désole, mais enfin il faut bien que j'attende l'époque où je pourrais travailler d'une façon suivie. Je ne perds pas courage et j'espère que les longues réflexions, les observations casées petit à petit dans ma mémoire me permettront plus tard de rattraper le temps perdu.

J'avoue que depuis la dernière exposition je suis dégouté de tout, des hommes en particulier. Je sens de plus en plus combien notre époque est une époque féroce d'argent, de jalousies de toutes sortes. C'est égal cela m'a jeté de plus en plus dans la peinture mon seul but ; j'ai envie de vaincre par le talent malgré toutes les difficultés que n'ont pas ceux qui ont toute l'année pour étudier.

Depuis notre exposition je n'ai plus perdu une minute, malgré cela je n'ai rien que des choses en train. Je regrette que vous ne soyez pas venu il y a 15 jours, j'avais terminé quelque chose d'assez complet et dont [Armand] Guillaumin et moi nous étions absolument contents, malheureusement un Danois de nos amis digne négociant me l'a enlevé pour le mettre dans son salon au Danemark.

Entre parenthèse l'étranger fait aujourd'hui beaucoup de concessions à notre peinture et ce Danois qui était tout à fait notre ennemi est parti enchanté de son tableau prêt à défendre les impressionnistes dans son pays.

Mon cher Tiphano -

Jour m'envoyer des traités pour signer
pour les renvoyer à M. Rouart, je change leur destination
en les renvoyant à Ponthieu afin que vous remettiez votre
signature sur l'acte le plus nécessaire celui qui n'est
pas signé par Blache vous renvoye le tout à M. Rouart.

Vous dites que vous n'êtes pas content
en ce moment et que c'est difficile de faire mieux.
Je sais que c'est vous qui êtes difficile; au point
où vous en êtes il est difficile de faire mieux, surtout
d'une année à une autre. Malgré cela je vous encourage
de toujours chercher mais on ne peut pas d'une perfection
à une autre sans avoir beaucoup cherché; en somme
je ne suis pas inquiet de vous.

Quant à moi il en est autrement je n'ai
pas le temps voulu pour accomplir une œuvre sérieuse
cela me distrait mais enfin il faut bien que j'attende
l'époque où je pourrai travailler d'une façon sérieuse.
J'ai peu de courage et j'espère que les longues réflexions
les observations que je fais et j'ai dans une mesure
une perspective plus tard de développer la tâche.

J'avoue que depuis la dernière exposition
j'ai été très dégoûté de tout. Des hommes en particulier
à son déplus et plus certain notre époque est une
époque froide d'argent, de salaires de toutes sortes.
C'est égal cela m'a été de plus en plus dans la pensée
mon seul but. J'ai voulu dire de vaincre par
la science malgré toutes les difficultés que nous avons
lors que nous avons toute l'année pour étudier.

Depuis notre exposition je n'ai pas fait
une minute malgré cela j'en ai vu que des
choses en train. Je regrette que vous ne soyez

Je suis cette année tout à fait dans le pétrin au point de vue pécuniaire : les affaires étant tout à fait nulles je ne gagne rien et suis cependant obligé de dépenser. Mon dieu quand donc tous mes efforts aboutiront-ils à me créer une vie indépendante. MM. Renoir et Cie ont fait du joli ouvrage en nous débînant chez Durand Ruel ! Vous me demandez ce que je pense des tableaux d'Italie de Renoir ; vous savez que je ne juge jamais les tableaux que d'après ma conscience sans jamais tenir compte de l'homme. Je trouve que c'est au-dessous de tout. Dans quelques-uns il n'y a plus que l'enseigne du marchand de tableaux. Si c'est cela que je dois faire pour charmer j'aime autant ne plus jamais faire voir ma peinture. Du reste nous en causerons plus longuement.

Quand reviendrez-vous à Paris tâchez donc de m'apporter le panneau de salle à manger si toutefois vous avez toujours l'intention de le mettre chez moi. Bien des choses à madame Pissarro. Tout à vous. P. Gauguin. »

L'année 1882 marque une période charnière pour Paul Gauguin, qui décide, comme en témoigne cette lettre, de se consacrer pleinement à la peinture, son « *seul but* ».

Le 25 janvier 1882, suite au krach de l'Union Générale et la crise en Bourse, Gauguin, alors en poste chez un agent de change, subit une sévère déconvenue financière. C'est dans ce contexte qu'il décide de se consacrer pleinement à son art. Ainsi, parallèlement à son activité boursière, il se lie avec Camille Pissarro, dont il collectionne les toiles et avec qui il va peindre durant les vacances, à Pontoise.

Il adjure alors Pissarro de le faire participer à la 7ème exposition des impressionnistes qui doit se tenir le 1er mars 1882 au 251 rue Saint-Honoré dans les salons du Panorama de Reichshoffen, loués par Durand-Ruel sous le nom de Portier, avec la participation financière des peintres. Gauguin y exposera douze œuvres parmi lesquelles *La Petite rêve* qui annonce l'immense artiste qu'il deviendra en dépit des critiques – pour certaines assassines.

L'entrée de Gauguin dans le groupe impressionniste sera néanmoins fracassante. Par son tempérament orageux, il s'aliènera durablement Monet, Renoir (pour le travail duquel il ne dissimule pas ici son aversion) et Sisley, en raison de sa participation active à l'éviction de Degas.

Note : *Correspondance de Paul Gauguin, 1873-1888*, éd. V. Merlhès, Fondation Singer-Polignac, 1984, n° 24, p. 30-31.

pas une d'y a 4 jours, j'avais terminé quelques-unes
d'aux complis et fait Guillaume et moi deux choses
absolument certifiées malheureusement au Danois de
nos amis n'ont négocié me l'accepter pour l'enquête
dans son salon en Danemark. Entre parenthèses
l'étranger fait aujourd'hui beaucoup de concessions
à notre peinture et au Danois qui était tout à fait
notre ennemi est parti enchanté de son tableau prêt à
répondre l'émotionnisme dans son pays.
Je suis cette année tout à fait dans le
pétain au point de vue de ma peinture, les affaires sont
tout à fait nulles. Je ne gagne rien et suis cependant
obligé de dépenser. Mais bien grand l'âme lors
mes efforts aboutissent ils à me créer une vie indépendante.
M. Buisson & Cie ont fait un joli ouvrage
en vers débarrassé chez Decand, quel ?

Sur une demande ce que je pense
des tableaux d'Italie de Buisson, oh! sans
que je ne sois jamais les tableaux que d'après ma
conscience sans tenir aucun compte de l'homme.

Je trouve que c'est au-dessus de tout
dans quelques uns il n'y a plus que l'empire du
marchand de tableaux.

Si c'est cela que je dois faire pour
chasser j'aime autant ne plus jamais faire
une peinture. Mais une en cas on ne
plus longtemps.

Grand vous vendre à Paris bachelier donc
de lui apporter le pain de la table à manger si
toutefois on ne tenez l'instruction de le mettre
chez moi.

Bien de choses à madame Dureau

Est-ce vous

[Signature]



- XXIV -

- XXIV -

Charles de GAULLE (1890.1970)

Photographie originale dédiéee.

Tirage argentique d'époque ++contrecollé sur carton fort.

Extraordinaire portrait en buste du Général de Gaulle, en uniforme militaire, réalisé à Londres par Fayer.

Document enrichi d'une belle dédicace du Général à Louis Joxe :

« À Louis Joxe, amicalement. 2/2/45. C. de Gaulle. »

La photographie est également signée par le photographe Fayer en marge inférieure gauche du cliché.

Tampon du photographe au dos du cliché :

Fayer. Camera portraits. 66 Grosvenor St. London, W1. Mayfair 6253.

Format de la photographie : 16,50 x 21 cm / Format du cartonnage : 23 x 30,50 cm

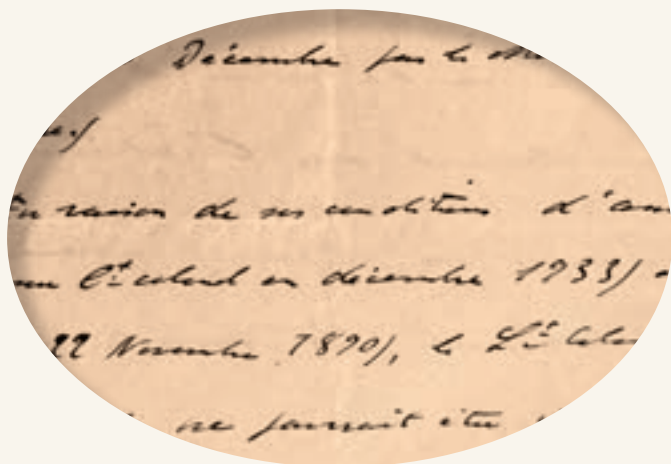
Révoqué du gouvernement de Vichy en 1940, **Louis Joxe** (1901.1991) œuvre au sein de la Résistance. Le Général de Gaulle le nomme, en 1943, Secrétaire Général du Comité Français de Libération Nationale, puis en 1946, Secrétaire Général du Gouvernement Provisoire de la République Française. Ministre durant près de dix années sous la présidence du Général de Gaulle, il fut le principal négociateur des Accords d'Évian en tant que Ministre d'État des Affaires Algériennes.

Magnifique document, en parfait état de conservation.



M. Louis Jodel
Commissaire

6/6 11/11 1944



- XXV -

Charles de GAULLE (1890.1970)

Manuscrit autographe signé à la 3^e personne dans le texte.

Deux pages in-4^o.

Slnd (décembre 1937).

Mémoire sur son éventuelle promotion au grade de colonel,
à l'intention du sénateur Paul-Boncour.

« Le Lt Colonel de Gaulle, du Secrétariat du Conseil Supérieur de la Défense Nationale, est proposé pour le grade de Colonel (le Tableau d'avancement sera signé vers le 20 décembre par le Ministre de la Guerre). En raison de ses conditions d'ancienneté (promu Lt colonel en décembre 1933) et d'âge (né le 22 novembre 1890), le Lt Colonel de Gaulle ne pourrait être inscrit cette année sans une décision particulière du Ministre de la Guerre. Des décisions de cet ordre ont été prises les années précédentes en faveur d'officiers placés dans des conditions identiques. M. Paul-Boncour, à des titres multiples et évidents, notamment comme Président de la Commission d'Études de la Défense Nationale, pourrait, - s'il le jugeait à propos, - attirer l'attention de M. Fabry, personnellement, sur l'intéressé. Dans ce cas, il serait nécessaire que la démarche fût pressante et très urgente. »

Le L^e Colonel de Gaulle,
du Secrétariat du Comité Supérieur de la
Défense Nationale
est promu' pour le grade de Colonel
(le Colonne d'armement sera signé
vers le 20 Décembre par le Ministre de la
Guerre.)

En raison de ses conditions d'ancienneté
(promu L^e Colonel en décembre 1933) et d'âge
(né le 22 Novembre 1890), le L^e Colonel
de Gaulle ne pourrait être promu Colonel
sauf une décision particulière
du Ministre de la Guerre.

Des décisions de cet ordre ont été prises
les années précédentes en faveur d'officiers
passés dans des conditions identiques.

and please
members entire
lection
service infinitely
que vous
non travail
the becoming
ainde fois

mais il sont fait
près à la même époque.
et ce sont des marbres
originaux, celui de Maa
Doesburg était en la sa
ire il ne me rap
tout à s

Alberto GIACOMETTI (1901.1966)

Lettre autographe signée à David Thompson.

Deux pages 1/2 in-8°. Paris. 16 octobre 1956.

« Je travaille beaucoup et j'espère d'arriver à avoir quelque chose de nouveau. »

Superbe lettre de Giacometti écrite au commencement de sa « Crise Yanaihara ».

“Cher Monsieur Thompson, Je vous remercie pour vos lettres et pour les photographies du marbre de Beyeler à Bâle que je vais vous renvoyer signé. Ces deux marbres sont très différents l'un de l'autre mais ils sont faits à peu près à la même époque, et ce sont des marbres originaux. Celui de Madame Doesburg était à la Galerie Pierre ; je ne me rappelle plus du tout à qui j'ai vendu celui de Beyeler. Celui de Beyeler est le même sujet que le marbre du musée d'Amsterdam mais il est très différent. Ça me fait grand plaisir que ces deux marbres entrent dans votre collection. Et je vous remercie infiniment pour tout ce que vous faites pour mon travail et qui me touche beaucoup. C'est une très grande joie pour moi. Je travaille beaucoup et j'espère d'arriver à avoir quelque chose de nouveau. Très cordiales salutations à Madame Thompson et à vous-même. Alberto Giacometti. Marbre Madame Doesburg. Fait je crois en 1929 ou 30 d'après une sculpture de 1927. Marbre Galerie Beyeler. Fait je crois en 1930 ou peut-être même 31 d'après une sculpture de 1927.”

Giacometti se réjouit ici de l'acquisition de deux de ses marbres par l'un de ses plus fervents collectionneurs privés, David Thompson (1899-1965). Cet ingénieur américain fit fortune dans la finance à l'époque de la Grande dépression. Son importante collection d'art moderne comprenait, en plus des œuvres de Giacometti, celles de Paul Klee, Jean Dubuffet, Joan Miró, Henry Moore... L'année 1956 fut riche de travaux pour Alberto Giacometti. Il avait, quinze jours plus tôt, terminé de représenter la France à la biennale de Venise (1er juin – 1er octobre 1956). Comme en témoigne cette lettre, il cherche à « arriver à quelque chose de nouveau ». Giacometti est ainsi en train de plonger dans ce que l'on appellera plus tard la « Crise Yanaihara », très importante phase artistique de sa vie.

Isaku Yanaihara est professeur de philosophie française à l'Université d'Osaka et rencontre Giacometti en 1956. Ce dernier est fasciné par son visage ; il commence alors une longue série de toiles et de sculptures à son effigie. Il réalise tout d'abord une peinture à l'huile en octobre 1956. S'en suivront nombre d'autres dessins, peintures et sculptures. Il fera poser Yanaihara chaque été en 1957, 1959, 1960 et 1961.

Note :

Les marbres de Madame Doesburg *Femme* et de la Galerie Beyeler *Tête qui regarde* se trouvent aujourd'hui tous les deux dans la Alberto Giacometti Stiftung en Suisse.

Le marbre du musée d'Amsterdam, cité dans la lettre, est également appelé *Tête qui regarde* se trouve aujourd'hui toujours dans ce même musée.

Paris, 16 octobre
1956.

Cher Monsieur Thompson

Je vous remercie pour vos
lettres et pour les photographia-
phes du marbre de Bègles^{Belle}
que je vais vous renvoyer
si que.

Ces deux marbres sont très
différents un de l'autre
mais ils sont fait à peu
près à la même époque.
et ce sont des marbres
originaux, celui de Madame
Doesburg était de la Salenit-
Tierre; je ne me rappelle
plus du tout à qui, on
vendu celui de Beyeler.





- XXVII -

- XXVII -

François-Marius GRANET (1775.1849)

Dessin original signé. *Oratoire à la vierge.*

Encre, aquarelle et lavis sur papier.

Signé en marge inférieure droite.

Approximativement 12 x 17 cm, sur un papier de forme ogivale.

Extraordinaire dessin du Maître des cloîtres, figurant un personnage (ici collé sur l'œuvre) au pied d'un oratoire. La finesse du trait, les lignes de fuite, et les jeux de lumières et d'ombres témoignent ici encore de ce que Granet fut un grand Maître.

Œuvre présentée dans un magnifique cadre en bois XIX^e à décors byzantins.

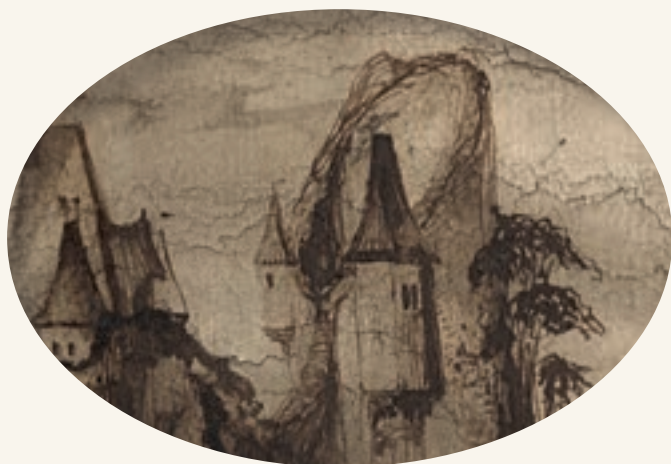
Membre de l'Académie des Beaux-Arts, François-Marius Granet fut également Conservateur au Musée du Louvre, et au Château de Versailles.

Élève de Jacques-Louis David, Granet n'hésite pas à se présenter comme un peintre « chrétien ». La réalisation picturale de cloîtres reste sa spécialité et cette attirance lui vaut le surnom de « Moine ».

À Aix-en-Provence, le remarquable musée des Beaux-Arts porte son nom.







- XXVIII -

- XXVIII -

Victor HUGO (1802.1885)

Dessin original signé. – Le Château médiéval.

Encre brune, lavis et estompe sur papier fort.

Signé, en lettres capitales, en marge inférieure droite.

Format : 7 x 9,7 cm.

Circa 1859.

Extraordinaire dessin figurant un castel médiéval avec donjon, tourelles et créneaux, toits en bâtière, échauguettes perchées et possédant cette poésie étrange, mêlée de solitude, d'abandon et de mystère, si emblématique de l'œuvre graphique de Hugo.

L'œuvre graphique de Victor Hugo témoigne du génie protéiforme de ce géant de la littérature du XIX^e siècle. Hugo varie les techniques, mêlant le trait, les taches, les empreintes de dentelles ou de feuillages, aboutissant à des effets fantomatiques. Ses dessins ont fasciné les surréalistes en raison d'une certaine parenté avec l'automatisme (intervention du hasard, de l'aléatoire).

Hugo débuta par des caricatures puis, à l'occasion de divers voyages, remplit des carnets de dessins pour conserver le souvenir de sites ou d'architectures. Son imagination fut particulièrement stimulée par un voyage dans la vallée du Rhin et ses burgs médiévaux (1838). Notre dessin en est sans doute inspiré.

Provenance : Gustave Fagniez (1842.1927), puis descendance.

Gustave Fagniez, historien, membre de l'Institut et de l'Académie des sciences morales et politiques fut un ami de Victor Hugo.

Nous remercions Monsieur Pierre Georgel qui a authentifié cette œuvre et qui l'insérera dans son catalogue raisonné actuellement en préparation.





Tu as

Tu L

eh

bong

En

eh

ou



- XXIX -

Max JACOB (1876.1944)

Manuscrit autographe signé – « *Climat d'Alger* »

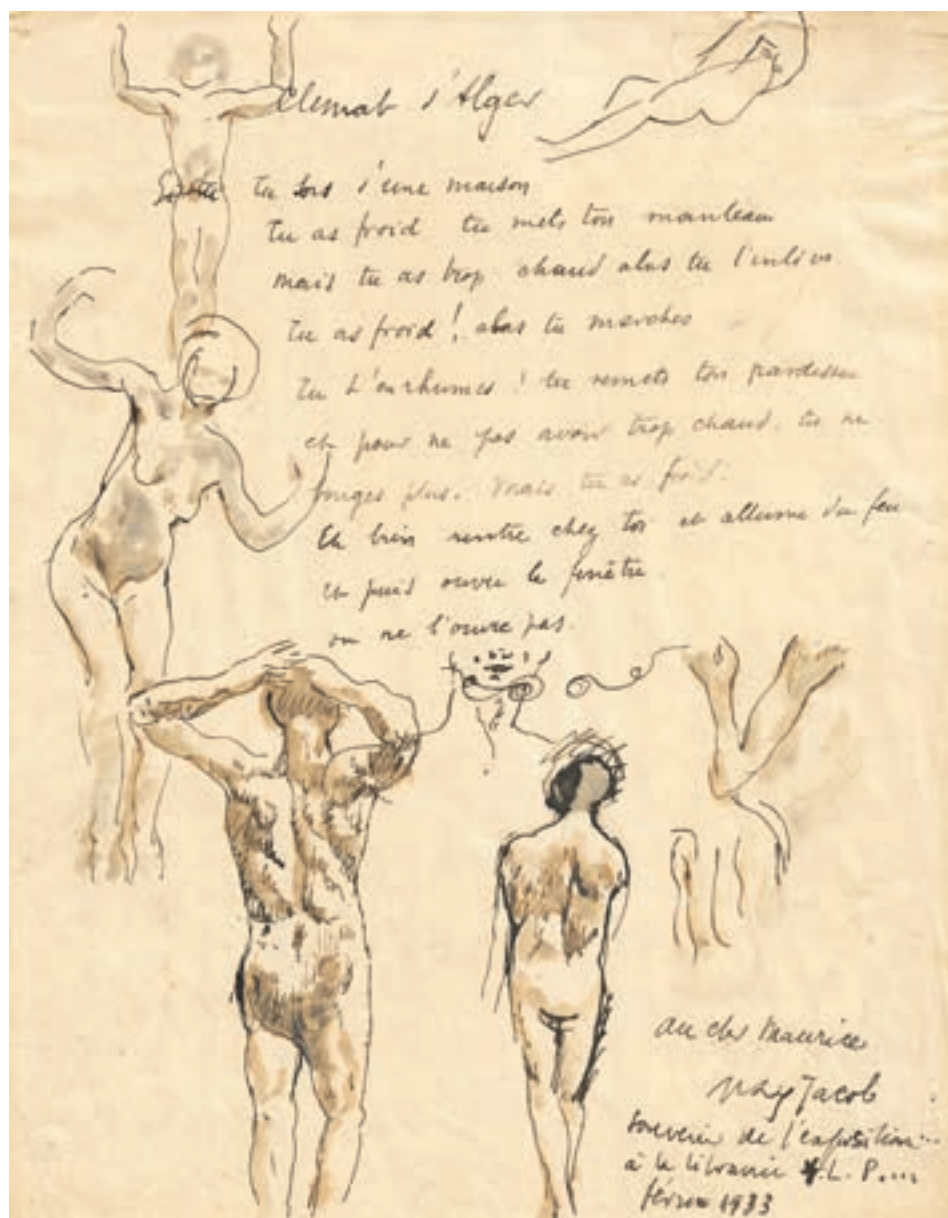
Une page in-4°. Février 1933.

Magnifique manuscrit, enrichi de plusieurs dessins originaux à l'encre de Chine rehaussés d'aquarelle, figurant des corps de femmes et d'hommes.

Climat d'Alger

*Tu sors d'une maison
Tu as froid tu mets ton manteau
Mais tu as trop chaud alors tu l'enlèves
Tu as froid ! alors tu marches.
Tu t'enrhumes ! tu remets ton pardessus
Et pour ne pas avoir trop chaud, tu ne
Bouges plus. Mais tu as froid.
Et bien rentre chez toi et allume du feu
Et puis ouvre la fenêtre
Ou ne l'ouvre pas.*

*Max Jacob
Souvenir de l'exposition
Février 1933*



il cessent donc de courir d
au nom de patriotisme des intérêts
lasse. Que la bourgeoisie
de se revêti de l'armure
d'Arc : Au sortir des opéra
Nous à elle fassent les emprun
Triple alliance on la meurt
ilement par une figuration
de la Vierge de Dourenig
Bien à vous et à nos am

Jean Jaurès

...ment que comme voit,
... et se méprise tout qui veut
... notre conception internationale
... avec le régime capitaliste au
... nous n'abolissons pas

- XXX -

Jean JAURÈS (1859.1914)

Manuscrit autographe signé.

Six pages in-4° sur papier à en-tête de la Chambre des Députés.

Paris, le 17 juin (Circa 1895).

Remarquable plaidoyer de Jaurès, affirmant ici, toute la force de ses idées patriotiques, républicaines, et humanistes tout en insistant sur la nécessité du socialisme comme valeur universelle.

CHAMBRE
DES DÉPUTÉS

Paris, le

189

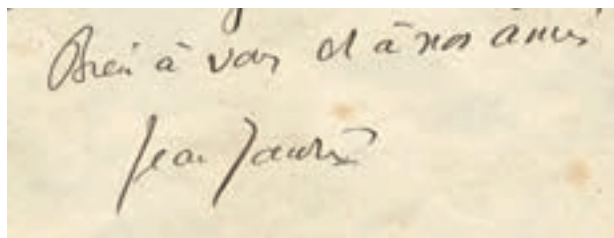
17 juin -

Cher citoyen,

Je ne m'excuse point de ne pas être ce soir
avec vous : Car je suis, à la même heure, avec
le Parti ouvrier de Calais : Et de tout cœur
que notre effort de propagande puisse porter
son plein fruit à la fois je tiens
à dire seulement que comme vous, je
condamne et je méprise ceux qui veulent
dénaturer notre conception internationaliste.
Ils ne sauvent le régime capitaliste aux
aboies. Non, nous n'abolissons pas
la patrie française : mais nous entendons
qu'elle soit mise au service de l'humanité.

« Cher Concitoyen, Je ne m'excuse point de ne pas être ce soir avec vous : car je suis à la même heure avec le Parti ouvrier de Calais. Et il vaut mieux que notre effort de propagande puisse porter sur plusieurs points à la fois. Je tiens à dire seulement que comme vous, je condamne et je méprise ceux qui veulent dénaturer notre conception internationaliste pour sauver le régime capitaliste aux abois. Non, nous n'abolissons pas la patrie française : mais nous entendons qu'elle soit mise au service de l'universelle justice humaine, et qu'elle concourt avec les travailleurs de tous les peuples à l'affranchissement du prolétariat. L'idée de patrie et l'idée même de la France a plusieurs fois changé de sens dans l'histoire. La France n'était d'abord que le domaine rural du roi Capétien, une sorte de grande ferme que ses maîtres défendaient contre les envahisseurs et les pillards, comme le propriétaire défend aujourd'hui sa terre contre les braconniers ou les maraudeurs. Puis, à mesure que la monarchie se fortifiait et agrandissait son pouvoir et son domaine, elle était comme une vaste dépendance administrative, militaire et fiscale du pouvoir royal. L'honneur chevaleresque, la courtoisie monarchique et l'arbitraire des intendants donnaient, de François Ier à Louis XIV, l'unité à la nation et un sens défini au mot de patrie. Puis, avec le XVIII^e siècle la signification, la définition de la France change encore : elle est tout à la fois un boudoir où l'absolutisme finissant s'amuse avec ses maîtresses et un salon philosophique ouvrant sur l'Europe entière, emplissant le monde du bruit de ses causeries. Puis, brusquement, avec la Révolution commençante et la Révolution menacée, la patrie prend un autre sens, à la fois plus tragique et plus grandiose : elle est l'avènement de la Démocratie française ; elle signifie liberté et unité fraternelle. Elle signifie aussi humanité car c'est pour le monde que la Révolution veut lutter et souffrir. Elle est bien le géant dont parle Hugo dans ces vers publiés il y a quelques jours : « il en sortait du sang avec de la lumière ». Elle a été à la fois patriote et internationaliste. Comme elle, nous sommes à la fois patriotes et internationalistes. Nous ne la copions pas : nous ne la singeons pas. Elle a fait son œuvre et nous devons faire le nôtre. La patrie française n'est pas pour nous une pure affirmation philosophique de la liberté et de la fraternité : elle est un centre de liberté républicaine inviolable, intangible, où s'élaborera désormais l'idée socialiste. Ce n'est plus par un mystique appel à l'universelle fraternité qu'elle jouera un grand rôle dans le monde : c'est en concourant à l'organisation internationale du prolétariat qui emportera partout et la monarchie et le militarisme et le capitalisme. Est-il quelqu'un parmi ceux qui nous outragent, qui donnent à l'idée de la patrie française un sens aussi noble et aussi beau ? Qu'ils cessent donc de couvrir du beau nom de patriotisme des intérêts de classe. Que la bourgeoisie capitaliste cesse de se revêtir de l'armure de Jeanne d'Arc : au sortir des opérations de Bourse où elle souscrit les emprunts de la triple alliance, on la prendra difficilement pour une figuration nouvelle de la vierge de Domrémy. Bien à vous et à nos amis. Jean Jaurès.

Elu député à la Chambre en janvier 1893 comme socialiste indépendant, Jaurès se fit le défenseur de la classe ouvrière en lutte. En historien de la Révolution française, Jaurès faisait aisément référence aux valeurs révolutionnaires en tant que valeurs universelles gravées dans le marbre de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. On retrouve ici à travers ce manuscrit l'idée du danger que ferait courir au peuple une trop grande concentration capitaliste, ainsi que l'appel à l'union du prolétariat.



justice-humaine, et qu'elle leur ouvre
une brèche de nos peuples
à l'affranchissement du prolétariat.
L'idée de patrie et l'idée même de
la France a plusieurs fois changé de
sens dans l'histoire. La France n'est
d'abord que le domaine royal du
roi capétien, une sorte de grande ferme
que ses vassaux défendent contre
les envahisseurs et les pillards, comme
la propriété défend aujourd'hui son
bien contre les briconniers ou les
maraudiers. Puis, à mesure que la
monarchie se fortifie et aggrandit son
pouvoir, elle domine, elle étend comme
une vaste dépendance administrative, et
politique et fiscale du pouvoir royal.

L'homme chevaleresque la considère
comme le domaine des intérêts
deuxièmes, sous le roi. Puis, sous Louis XIV,
l'unité à la nation et son sens défini en
mot de patrie. Puis, sous le XVIII^e siècle,
la signification la définition de la
France change encore : elle est tout
à la fois un bouclier et l'abolition
présente et l'avenir avec ses maîtres
et son salut philosophique courait sur
l'Europe entière, enveloppant le monde du
dehors de ses crises. Puis, brusquement,
avec la révolution comme une sorte et
la révolution menaçait la patrie
prend un autre sens, et la fois plus
populaire et plus grande : elle
est l'avenir de la démocratie.

francoise; elle signifie libérale et universelle.
Elle signifie aussi humanité.
Car c'est pour le monde que la révolution
vient lutter et souffrir. Elle est bien
le géant dans la lutte Hugo dans ces
vers publiés il y a quelques jours.
(Il en sortait du sang avec de
la lumière).

Elle a été à la fois patriote et
internationaliste. Comme elle nous
bouleverse à la fois patriotes et internatio-
nalistes. Nous ne la capions pas : nous
ne la lisions pas. Elle a fait son
œuvre et nous-mêmes fûmes le nôtre.
La patrie n'est pas pour nous une
fin.

pure affirmation philosophique de
la liberté et de la fraternité : elle
est un acte de liberté républicain,
indivisible, irréfragable, en l'absence
d'ordonnance, l'idée socialiste. Mais le
n'est plus par un mystère appelé
à l'extrême fraternité qu'elle fera
un grand acte dans le monde : c'est
en concourant à l'organisation internationale
du prolétariat qui empêche le pacte et
le monarchisme et le militarisme et le
capitalisme. Est-ce qu'il y a quelque chose
qui nous entraîne, qui domine
à l'idée de la patrie française n'a
sens aussi noble et aussi bon.





- XXXI -

- XXXI -

Johan Barthold JONGKIND (1819.1891)

Dessin original signé.

Aquarelle et gouache sur papier brun figurant un homme se promenant
sur un chemin à flan de colline.

Signé au pinceau *Jongkind* en bas à gauche, et daté *16 sept 1885* en bas à droite.

Dimensions : 16 x 24 cm.

Au verso du document, le cachet de l'expert Paul Detrimont ainsi qu'une annotation manuscrite, à l'encre, de Jongkind situant son œuvre : *Le Prée* (sic) *de Clomble à la Côte Saint André. (Isère).* Il faut lire « *Le Père Descomble* (Descombes ?) »

Nous joignons un certificat d'authenticité émis par le Comité J.B Jongkind, Paris-La Haye, et référencé sous le numéro G02207 et sous le titre : *Route de Lyon à la Côte-Saint-André.*

En août 1873, Jongkind découvre les terres du Dauphiné, puis vient s'installer à La Côte-Saint-André en 1878. Miné par l'alcool et le désespoir il est interné à l'asile de Saint-Égrève où il décède le 9 février 1891. Il est enterré au cimetière de La Côte-Saint-André dans les terres qui ont bercé ses dernières années de création.

Magnifique œuvre de l'artiste néerlandais, précurseur de l'Impressionnisme, présentée dans un encadrement de bois doré à bordures sculptées.

Provenance : 1^{re} vente *Jongkind*, Lundi 7 et mardi 8 décembre 1891, Commissaire-Preneur : Léon Tual. Expert : Paul Detrimont. Lot 175.





enroulé par le mou
de la 7e sou-mme d'ou
vra B d d d d d d d d
analogie d'p se j'annar
is d'ry B d d d d d d d
for d'p d'p d'p d'p d'p
p d'p d'p d'p d'p d'p

De la fontaine de

Gay d'atue





- XXXII -

Jean de LA FONTAINE (1621.1695)

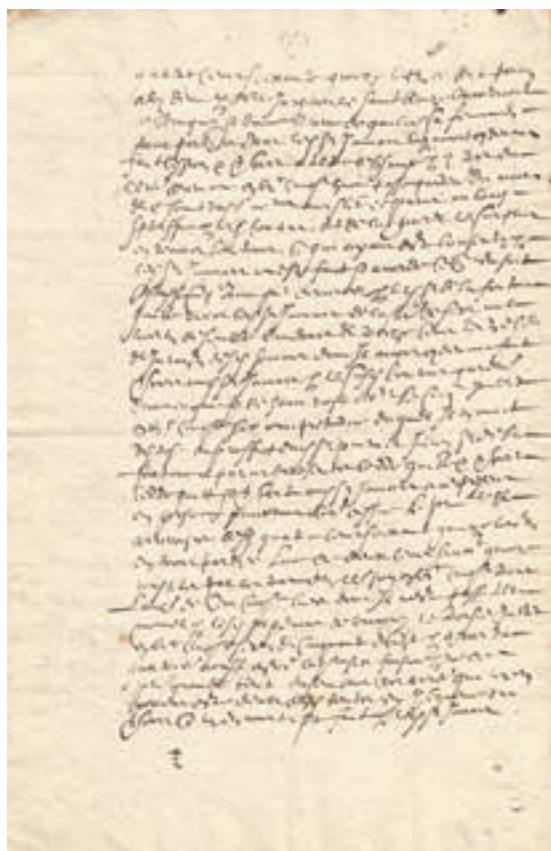
Document signé « *de La Fontaine* »

Trois pages in-folio sur papier vergé.

Château-Thierry, 17 avril 1659.

Pléiade. Œuvres complètes. Tome II. Pages 480 et 872.

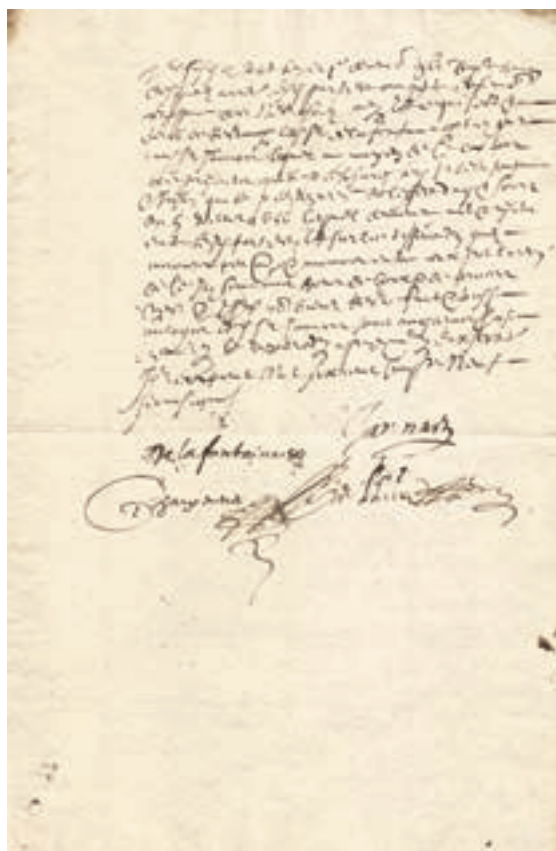
Très rare document signé par Jean de La Fontaine relatif à un acte passé entre Jacques Jannart (oncle de Marie Héricart, épouse de La Fontaine) conseiller du roi, substitut du Procureur général au Parlement de Paris et le fabuliste en vue du transfert d'une somme de 6.000 livres encore due à lui par Louis Héricart, son beau-frère.



Le 5 février 1656, La Fontaine vendit sa ferme de Damar (ou Dammart) à Louis Héricart moyennant une soulte de 7000 livres en échange de son bien de Châtillon, ainsi qu'en témoigne sa lettre à Jannart du 14 février 1656, dans laquelle La Fontaine annonce la vente de sa ferme : *« Monsieur mon oncle, J'ai enfin vendu ma ferme de Damar, moyennant 19.114 liv. à mon beau-frère : c'est-à-dire qu'il a fait échange avec moi de son bien de Châtillon, qu'il a promis par un acte séparé de me faire valoir dix-mille-six-cents livres, m'a baillé 214 liv., m'a fait une promesse payable dans trois mois de 1300 liv. et du surplus montant à 7000 liv. il m'a fait constitution.... »*

Les 6000 livres, évoquées dans le présent document, dont Héricart demeure débiteur envers La Fontaine sont liées à cette vente. Notre document évoque également le transport par La Fontaine à Jannart de ses droits sur la dite vente.

Jacques Jannart (1640-1712), oncle par alliance du poète, occupait l'office de conseiller du roi et substitut du procureur général au parlement de Paris (alors Nicolas Fouquet). C'est lui qui introduisit La Fontaine auprès de Fouquet en 1657.



« Furent présents en leurs personnes Mr Jacques Jannart conseiller du Roy substitut de Monsieur le procureur général au parlement de Paris et demeurant sur le quay des augustins... paroisse de Saint-André-des-arts et à ce présent en ceste ville d'une part et Jean de la Fontaine, maître particulier des Eaux et Forêts au duché de Château Thierry d'autre part. Disant les parties que dès le cinq juillet M Vlc cinquante six, ledit sieur de la Fontaine ayant par contrat passé par devant Dauvergne et de Saint-Vast, notaires au Chastelet de Paris, a fait transport audit sieur Jannart de la somme de sept mil livres de soult à lui deue par messire Louis Héricart conseiller du roy, lieutenant civil et criminel à la Ferté Milon, pour les causes portées au contrat passé entre euls le VII février précédent pour la vente d'une ferme sise à Damnard passé par devant Bienvenu et Bélier, notaires royaux à Chaury, d'autre part, et encore de la somme de treize cents livres de cens aussy deue audit sieur de la Fontaine par promesse payée dudit sieur Héricart du VII février oudit an avec les interets desdites sommes plus au loing mentionés audit contrat du transport moyennant le paiement que ledit sieur Jannart luy en a fait suyuant ledit transport. Mais que depuis, iceluy ledict sieur Jannart ayant négligé d'en faire faire la signeffication et ledit sieur La Fontaine ayant ce pendant trouvé occasion pour l'acomodement de ses affaires de transporter les mesmes cy-dessus par un nouveau transport par luy passé au proffict de Messire Pintrel, grenetier au grenier à sel dudit Chaury... Faict et passé au logis dudit sieur Jannart au Garats, proche Chaury, le vendredy après-midy dixseptième jour d'april mil six cents cinquante neuf et ont signé De la Fontaine, Jannart, Charpentier, Bellier. »

Le document est contresigné par Jacques Jannart ainsi que par le notaire Charpentier.
Provenance : Vente Cornuau. 25-26 mai 1934.





- XXXIII -

- XXXIII -

Karl LAGERFELD (1933-2019)

Dessin original signé.

Encre, feutres et estompes de crayons gras sur papier.

Rehauts de gouache argentée.

« Mon plus grand luxe est de n'avoir à me justifier auprès de personne. »

Extraordinaire dessin du couturier allemand, réalisé pour le lancement de sa collection H&M en 2004, figurant une jeune femme portant un trench noir et l'émblématique chemise à grand col.

A sa gauche, Lagerfeld réalise son autoportrait de profil, lunettes noires et catogan, observant son modèle aux lèvres rouge sang.

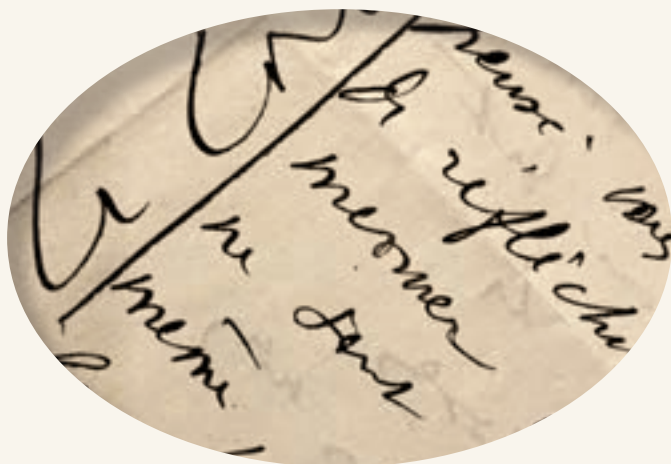
Les boutons de manchettes et nœuds de cravates sont rehaussés d'une gouache d'argent donnant relief et perspective à cette œuvre précieuse et délicate.

Tracé d'encadrement au feutre rouge laissant apparaître le tracé de la marque H&M en coin inférieur gauche.

Signé et daté en marge inférieure droite : *Karl Lagerfeld 2004.*

Format : 21 x 29 cm.





LE CORBUSIER, Charles-Édouard JEANNERET, dit (1887.1965)

Lettre autographe signée à son confrère Albert Laprade.

Quatre pages in-8°. 30 mars 1940.

Très belle lettre de Le Corbusier défendant avec une vigueur teintée de suffisance les hauts principes de l'Architecture.

« Cher Monsieur Laprade, Votre élève Gaubert est venu me soumettre le texte de **la plaquette qu'il projette d'éditer sur l'architecture**. Je me suis donné la peine de la lire entièrement et je lui ai dit que j'admettais fort bien le principe d'énoncer les choses techniques difficiles dont nous nous occupons, d'une manière juvénile, «*jeune homme*», capable peut-être de faire comprendre aux aînés, l'adhésion et l'enthousiasme de la jeunesse à la construction d'un monde nouveau. Je lui ai fait des observations très précises, solennelles même au sujet de la légèreté avec laquelle (en dehors de son exposé juvénile) il aborde la réalité des problèmes eux-mêmes : **erreur fondamentale d'urbanisme**, frivolité de ses analyses de systèmes constructifs pratiqués par des confrères de grande valeur, etc.

M. Hermant de l'Architecture d'Aujourd'hui, auquel Gaubert a proposé son manuscrit, est venu me trouver et m'a dit son inquiétude de voir exposer si légèrement devant l'opinion des questions si graves. J'ai pu constater que Gaubert s'était contenté dans son manuscrit, de retouches infimes, prouvant ainsi son manque absolu de scrupules, son inconscience en réalité. Gaubert projette de se faire un tremplin du labeur des autres. **Me concernant personnellement, je veux bien admettre les louanges** (ça change des engueulades) mais que celles-ci soient simplement la conséquence d'un exposé fait sérieusement et scrupuleusement. Gaubert me fait l'effet de manquer singulièrement de modestie et de scrupules. Son ouvrage ne sera pas utile à la cause, mais néfaste, dans l'état d'inexactitudes où il admet de le laisser. Comme il se réfère à votre grande amitié, et que mes conseils sont restés lettre morte, et qu'en fin de cause je juge ses gentilleses pour moi, dangereuses ainsi, j'ai pensé vous demander de lui conseiller de réfléchir encore et de mesurer que **ses responsabilités ne sont pas qu'envers sa personne même, mais envers l'effort loyal et acharné de tous ceux si nombreux qui ont apporté à l'architecture depuis 40 années le plus pur d'eux-mêmes**. Je suis certain que vous me comprendrez et je vous prie de croire, cher Monsieur Laprade, à mes sentiments les meilleurs. Le Corbusier. »

A mon frere, ~~le~~ Paléto fils Ferdinand
enfant d'Espagne Duc de Parme
et de Plaisance.



les plus grandes espérances, &
sans fin, n'y sans cesse du jour, m
nouvel accideus que je ne pourrais pas je
certain j'enverrais mandez, la parfaite g
le aussy au jour de l'homme avec des p
ou sera rien de tout. j'avons par
un grand de mon

- XXXV -

Louis XV (1710.1774)

Lettre autographe signée à son petit-fils, Ferdinand Ier de Parme.

Une page in-4°. Adresse sur le quatrième feuillet. Cachet de cire.

Versailles. 7 avril 1766.

Importante lettre du Roi relative à la santé de son épouse la Reine Marie Leszczyńska, puis aux conséquences parlementaires de son célèbre *discours de la Flagellation*.

« Mon cher petit-fils, nous apprîmes avant-hier une singulière nouvelle de Madrid, et qui me fait une véritable peine pour le Roi mon cousin, vous le saurez avant ma lettre ainsi je ne vous en fais point de détail ni d'autres réflexions. La Reine n'était pas hors d'affaires comme je l'espérais, ce que vous aurez vu dans mes lettres postérieures à celles dont vous me parlez, mais aujourd'hui j'ai les plus grandes espérances, quoi qu'elle ne soit pas encore sans fièvre ni sans cracher du pus, mais à moins que d'un nouvel accident que je ne prévois pas je compte qu'à la fin du mois je vous manderai sa parfaite guérison. M. le Dauphin a aussi un peu de rhume avec très peu de fièvre, mais celle-là ce ne sera rien du tout. Je vous pardonne très aisément ce que vous me mandez de mon parlement ; ce sont des enfants gâtés, qui heureusement dans cette occasion n'ont pas le public pour eux. Je vous embrasse mon cher petit fils de bien bon cœur. Louis »

Pour une lecture plus aisée, nous avons ici francisé l'orthographe du Roi.

Ferdinand Ier de Parme (1751-1802), duc de Parme et de Plaisance, était le fils de Philippe Ier de Parme et d'Elizabeth de France (fille de Louis XV).

Le Roi évoque en début de lettre « une singulière nouvelle de Madrid. » Il s'agit les émeutes d'Espagne survenues au fil du mois de mars 1766. La révolte populaire poussa le Roi Charles III à quitter Madrid pour se réfugier à Aranguez, laissant la ville aux mains des insurgés.



qu'importe) et n'en p
- quoi que ce soit : la mamelle
aple. Il n'en est pas question sérieusement.
petit discours, le tableau serait bien in
ormer le spectateur qu'il symbolise "la ma
uis" - La peinture est incapable d'exprimer
les sentiments.
- lorsque'il n'y a pas mystère
tion. Dans le c

- XXXVI -

René MAGRITTE (1898.1967)

Lettre autographe signée à Rose Capel.

Deux pages in-8° sur papier à son en-tête.

Enveloppe autographe timbrée et oblitérée.

Bruxelles. 7 février 1962.

*Dalí est trop soumis à des idées respectables pour mériter
un autre titre que « peintre pour curés ».*

Extraordinaire et précieuse lettre du peintre surréaliste livrant sa vision de son œuvre et réfutant avec vigueur toutes sortes d'interprétations pouvant être faites sur l'usage du symbolisme dans sa peinture.

Magritte termine sa lettre d'un paragraphe sanglant à l'encontre de Salvador Dalí, tout en confessant son admiration pour Ernst et Chirico.

RENÉ MAGRITTE

97. RUE DES MIMOSAS. BRUXELLES 3

TÉL. 15.97.30

2-7 Février 1962

chère Madame,

Je vous remercie de votre lettre du 2 février, mais
je dois vous dire que les interprétations
de mes tableaux doivent être non seulement
indifférentes, mais étrangères aux tableaux, ceux-ci
n'étant pas des "rébus", des "devinettes" qu'il s'agirait
de résoudre par une interprétation ou une explication.
Ces sortes de jeux ne manquent pas d'agrément, mais
la peinture que je conçois ne correspond pas à ces jeux
si honorables soient-ils.

Donc, au sujet de "La Poitrine" (et pour mes
autres tableaux également) il n'est pas question de
symboliser quoi que ce soit : la mamelle des humains,
par exemple. Il n'en est pas question sérieusement, puisque
sans un petit discours, le tableau serait bien incapable
d'informer le spectateur qu'il symbolise "la mamelle des
humains". La peinture est incapable d'exprimer
des idées et des sentiments.

La peinture - lorsqu'il n'y a pas mystification -
se borne à montrer. Dans le cas de "La Poitrine",
le tableau se borne à montrer un tas de maisons.
Une telle image nous montre de l'inconnu (nous
ne connaissions pas avant ce tableau : un tas de maisons)

« Chère Madame, Je vous remercie de votre lettre du 2 février, mais je crois devoir vous dire que les interprétations de mes tableaux doivent être non seulement indifférentes, mais étrangères aux tableaux, ceux-ci n'étant pas des « rébus », des « devinettes » qu'il s'agirait de résoudre par une interprétation ou une explication. Ces sortes de jeux ne manquent pas d'agrément, mais la peinture que je conçois ne correspond pas à ces jeux si honorables soient-ils. Donc, au sujet de « La Poitrine » (et pour mes autres tableaux également) il n'est pas question de symboliser quoi que ce soit : la mamelle des humains, par exemple. Il n'en est pas question sérieusement, puisque sans un petit discours, le tableau serait bien incapable d'informer le spectateur qu'il symbolise « la mamelle des humains ». La peinture est incapable d'exprimer des idées et des sentiments. La peinture - lorsqu'il n'y a pas de mystification – se borne à montrer. Dans le cas de « La Poitrine », le tableau se borne à montrer un tas de maisons. Une telle image nous montre de l'inconnu (nous ne connaissions pas avant ce tableau : un tas de maisons). Cela est de loin plus intéressant qu'une idée connue, celle de la mamelle des humains, par exemple ? D'autre part, vouloir « interpréter » une image de l'inconnu, c'est la méconnaître, c'est vouloir s'en débarrasser, c'est vouloir la remplacer par une idée comme quelconque : le sein maternel, la justice, le bien et le mal, etc..

« La Poitrine » montre de l'inconnu, c'est-à-dire les choses elles-mêmes (et non l'idée que nous avons des choses). Elle montre un tas de maisons. Les maisons elles-mêmes, ce qu'elles sont réellement. Et que sont-elles ? Un tas de briques et de pierres qui a changé d'apparence, mais qui est - sous l'apparence - demeuré des briques et des pierres posées sur la terre ?

Au sujet de Dali, dont vous me parlez comme si je partageais votre intérêt pour lui, je dois vous dire que l'emploi qu'il fait des symboles suffit à le classer - pour moi - parmi les artistes peintres n'ayant aucune réelle liberté de pensée. Il est trop soumis à des idées respectables pour mériter un autre titre que « peintre pour curés ». A part Chirico et Max Ernst, il n'y a au monde aucun peintre qui m'intéresse. »

Magritte évoque ici son tableau *La Poitrine*, réalisé en 1961, et figurant un amoncellement de maisons multicolores posées sur l'horizon. L'œuvre est aujourd'hui conservée au Musée des Beaux-Arts de Bruxelles.

Le couple de collectionneurs, Rose Bauwens et Joseph Capel, fut intime des artistes surréalistes. Rose Bauwens-Capel fut en outre directrice de la revue *Le Ciel bleu*, publiée en 1945, à laquelle collaborèrent Breton, Colinet, Magritte, Marien, Picasso, Scutenaire, etc.

Réf : David Sylvester (ed.), Sarah Whitfield & Michael Raeburn, *René Magritte, Catalogue Raisonné*, Anvers., 1994, vol. IV, appendice 140, p. 325.

Cela est de loin plus "intéressant", qu'une
idée connue, celle de la mamelle des humains
par exemple ?

D'autre part, vouloir "interpréter", une image
de l'inconnu, c'est la méconnaissance, c'est vouloir
s'en débarrasser, c'est vouloir la remplacer par
une idée connue quelconque : le sein maternel,
la justice, le bien et le mal, etc. . . .

"La Poitrine" montre de l'inconnu, c'est-à-dire :
les choses elles-mêmes (et non l'idée que nous avons
des choses). Elle montre un tas de maisons. Les
maisons elles-mêmes, ce qu'elles sont réellement.
Et que sont-elles ? ~~C'est~~ un tas de briques et
de pierres qui a changé d'apparence, mais qui
est, sous l'apparence - demeuré des briques et des pierres
posées sur la terre ?

Au sujet de Dali, dont vous me parlez comme si je
partageais votre intérêt pour lui, je dois vous dire que
l'emploi qu'il fait des symboles suffit à le classer -
pour moi - parmi les artistes peints n'ayant aucune
réelle liberté de pensée. Il est trop soumis à des idées
"respectables", pour mériter un autre titre que "peintre
pour eures". - A part Chirico et Max Ernst, il
n'y a au monde aucun "peintre" qui m'intéresse.

Bien cordialement à vous,

René Magritte

inexplicable
monie, faire, réu
inations trompeuses,
matin. Impossibilité
ail (pour laquelle je des
indemnité) recon
s, souvenirs, et
d.

Guy de MAUPASSANT (1850.1893)

Lettre autographe signée à la Comtesse Emmanuela Potocka.

Deux pages in-12°. Paris. Sd (mi-janvier 1884).

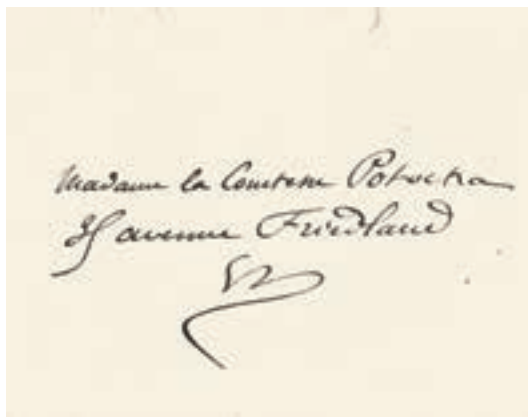
Enveloppe autographe.

« Je crois que je suis possédé. »

Extraordinaire lettre de Maupassant, augure de sa nouvelle *Le Horla*, feignant une crise de folie et d'angoisses auprès de la Comtesse.

« Me voici, Madame, plus halluciné que Mlle Olga ! L'œil de Béraud n'est pas le seul. J'ai entendu le bruit toute la nuit. Un bruit étrange vraiment, saccadé, inexplicable ! *Insomnie, fièvre, rêves décevants, hallucinations trompeuses, tout !* Ce matin, impossibilité de travail (pour laquelle je demande une indemnité), secousses nerveuses, souvenirs, obsession - danger de la solitude – *J'éprouve comme un tremblement de terre. Et le bruit ! oh ! ce bruit me poursuit !* Je le connais, maintenant, ce bruit ! *Il me ronfle dans les oreilles, me serre les tempes, me pénètre dans les os !* Comme je plains Mlle Olga ! Oh oui ! Oh oui ! Je demeure allongé sur mon divan, tantôt sur le dos pour penser à ma chronique qui ne vient pas, tantôt sur le nez pour penser au bruit. *Si je restais, même deux jours, je serai perdu. Je le sens. Je le sais.* C'est à Charenton que vous me reverriez avec une camisole de force. Oh ! ce bruit ! je pars, il le faut. *Je fuis. Je ne sais plus ce que je fais, ni où je vais. Je perds le nord.* Je vous envoie ci-joint la boussole qui me servait de tête (cela signifie que j'ai perdu toute direction). Oh ! ce bruit ! Il me reste ? Oh banque ! une image ! J'entends le bruit ! Excusez, madame, ces aberrations, *je crois que je suis possédé.* Je vous baise les mains religieusement. »

« *Le Horla* » parut dans le Gil-Blas du 26 octobre 1886. Il est décrit dans cette nouvelle, avec précision cet état nerveux qui obsède Maupassant. Les troubles oculaires, les maux de tête de plus en plus fréquents, et comme nous le constatons dans cette lettre, les hallucinations auditives, annonçant la folie qui le détruira.



Madame la Comtesse Potocka
d' Avenue Friedland
Sd

GM

Me voici, madame, plus
halluciné que M^{lle} Olga. L'œil
de Bésaud n'est pas le seul. J'ai
entendu le bruit toute la nuit.
Un bruit étrange vraiment,
raccourci, inexplicable.

Insomnie, fièvre, visions déviantes,
hallucinations trompeuses, tout.

Le matin. Impossibilité de
travail (pour laquelle je demande
une indemnité) recouées
nerveuses, souvenirs obscuris
— Dangers de la Solitude —

J'éprouve comme un tremblement
de Terre. Et le bruit ! Oh ! ce
bruit me poursuit ! Le le
connais, maintenant, ce bruit !
Il me gonfle dans les oreilles, me
serre les tempes, me pénètre dans
les os ! Comme je plains M^{lle}
Olga ! Oh oui ! oh oui !





- XXXVIII -

Amedeo MODIGLIANI (1884.1920)

Portrait de Renée Kisling - *La Frange – Renée Jean*.

Dessin original, annoté *Renée Jean* en marge supérieure.

Mine de plomb sur papier. Circa 1916.

Dimensions : 28 x 35 cm.

Numéroté 77 en coin supérieur droit.

Ce portrait représente Renée Jean, l'épouse du plus cher ami de Modigliani durant les années de Montparnasse, le peintre Moïse Kisling. Modigliani réalisa trois dessins et deux huiles sur toile mettant en scène la jeune femme, vers 1917.

Notre dessin constitue certainement l'esquisse préparatoire au tableau conservé à la National Gallery of Washington.

Certificat de l'Institut Restellini enregistré sous le n° 2018/DE/50596.

Exposition :

Paris, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, *Amedeo Modigliani: 1884-1920*, 26 mars-28 juin 1981.

Bibliographie :

. G. Guillaume, J. Modigliani, D. Marchesseau, *Amedeo Modigliani: 1884-1920*, Catalogue de l'exposition au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 26 mars-28 juin 1981, repr. p. 204, n° 179

. O. Patani, *Amedeo Modigliani: Catalogo generale?: disegni 1906-1920 con i disegni provenienti dalla collezione Paul Alexandre (1906-1914)*. Milano: Leonardo, 1994, repr. p. 132, n° 183

. C. Parisot et L. Modigliani-Nechtschein, *Modigliani, catalogue raisonné, dessins, aquarelles*. Roma, 2006, vol III, repr. p.156, n° 80/16.

Provenance :

Collection Renée Kisling.

Collection Roger Dutilleul.

Collection privée Paris.





- XXXIX -

- XXXIX -

Pierre MOLINIER (1900-1976)

Photomontage original - *Sur le Pavois*.

Épreuve argentique d'époque. Circa 1969.

Planche 26 du *Chaman et ses Créatures*.

Format : 22,20 x 16,70 cm. Double cachet au dos.

Dans son ouvrage publié en 1971, *Surréalisme et sexualité*, Xavier Gauthier, en marge de la reproduction du photomontage exprime le point de vue suivant quant au mythique cliché de Molinier : « Si le surréalisme a été quelque chose, c'est bien au niveau des perversions promues par ses peintres et quelques-uns de ses écrivains. Le point d'impact du surréalisme, sa vérité, est situé exactement en-dessous du centre du photomontage de Pierre Molinier, Sur le pavois. Il est situé entre les fesses largement écartées d'une femme dont les jambes gainées de longs bas noirs se répètent et se multiplient. »

Bibliographie :

. Pierre Molinier, *Le Chaman et ses créatures*, William Blake & Co. Éditeurs, Bordeaux, 1995, planche 26, page 41.

. Jean-Luc Mercié, *Pierre Molinier*, monographie, Les presses du réel-Kamel Mennour, Paris 2010, pp 302 et 368.





prunquella en
au mis en ton rûnd
endeftorage.
me enuurei beveedenen
t. tangente

NAPOLÉON (1769.1821)

Lettre autographe signée à André Ramolino, cousin de Letizia Bonaparte.

Deux pages in-8°.

Paris. 21 fructidor (7 septembre 1795).

Précieuse et rare lettre de la main de Bonaparte à propos de ses frères Joseph et Louis, ainsi que sur la situation politique en France après l'adoption par la Convention de la Constitution de l'an III.

« J'ai reçu dans le tems la lettre de credit que vous m'avez fait passer.

Ecrivez à Joseph que je lui écris tous les jours par Geneve et que je lui envoy les gazettes par Monaco. La place que vous aurez dans les charois est très honorable puisqu'elle est d'inspecteur avec 800ll par mois et trois rations de pain de viande et de fourage. Je vous en enverrai le brevet demain ou après. L'on est ici très tranquille l'on a très tord de voir les choses au tragique la republique puissante en dehors saura bien retablir la police au dedans. La famille et Louis se portent bien. Je suis très content de ce dernier il merite toute mon amitié et est digne de mes soins. Les assemblées primaires sont reunies elles sont très tranquilles. Il y a cependant un peu de chaleur dans les têtes mais ce ne sera rien. J'attend une occasion favorable pour pouvoir acheter la terre que desire Joseph. BP. Rien de nouveau de la Vendée ni du midi si ce n'est que la convention a fait des decrets tres severes pour les pretres et les emigrés. »

Cette lettre est adressée au cousin germain de la mère du futur empereur : André Ramolino. Homme politique corse né et mort à Ajaccio, Ramolino fut fidèlement protégé par Napoléon. Dès 1792, les deux hommes font déjà affaire, comme en témoigne une lettre du cardinal Fesch datée du 10 septembre. Cette fidélité de Napoléon se traduira par une ultime faveur : quelques heures avant de quitter son Empire déchu, en juin 1815, il fit de son correspondant le dernier comte d'Empire.

Dans cette missive, Bonaparte promet à Ramolino le brevet d'inspecteur des charrois. Le cadeau est de taille : On désignait sous ce nom oublié les transports de vivres, effets militaires, matériel d'artillerie, et autres intendances qui prenaient la forme de sociétés fort lucratives. Joseph Bonaparte occupa d'ailleurs également ce poste. La promesse de Bonaparte exprimée dans cette lettre fut respectée. Une autre lettre, adressée à son frère Joseph, du 9 octobre 1795, est formelle : *« Ramolino est nommé inspecteur des charrois »*.

Paris le 21 février

J'ai vu dans les tabac de crêpe
moyen faire passer.

seigneur apôtre que j'ai en tous les
sans prognoles en que j'ai en
longue par musee.

Le bouquiers au dans les charmes en
honnêtes piquette en disparten
est par mis en tous les de
Nantes en de fange.

Le premier en de beuve de
ou mis

L'an en ci tous les que
de ce en de ce au de ce
pour en de ce au de ce
au de ce.

La famille en de ce
Le de ce de ce
mante de ce de ce
de ce.

Écrites au lendemain de la première constitution républicaine (Constitution de l'an III), ces lignes sont un témoignage fort de l'atmosphère parisienne en ces heures capitales de l'Histoire de France.

Le caractère, l'ambition de Napoléon, son amour fraternel, sa ferveur républicaine et sa lucidité apparaissent tour à tour à la lecture de cette page.

Napoléon en effet n'aura de cesse que de subvenir aux besoins de ses frères et de les hisser avec lui au sommet de l'Etat. Cette préoccupation pour leur intérêt apparaît très clairement dans cette lettre. Et la correspondance quotidienne à cette même période avec son frère Joseph s'en fait écho. La veille de notre lettre, une autre adressée à Joseph déclame ce même amour ; *« Je suis très-content de Louis ; il répond à mon espérance et à l'attente que j'avais conçue de lui. C'est un bon sujet ; mais aussi c'est de ma façon : chaleur, esprit, santé, talent, commerce exact, bonté, il réunit tout. Tu le sais, mon ami, je ne vis que par le plaisir que je fais aux miens. Si mes espérances sont secondées par ce bonheur qui ne m'abandonne jamais dans mes entreprises, je pourrai vous rendre heureux et remplir vos désirs »*

Surtout, sa détermination et sa foi initiale en la République paraissent inébranlables. Notre lettre précède de quelques semaines à peine la répression sanglante de l'insurrection royaliste. Bonaparte en effet, le 5 octobre, tout juste nommé général en chef de l'armée d'intérieur, fera mitrailler la foule sur le parvis de Saint-Roch, tuant 300 français. Cette entièreté pour la cause révolutionnaire est très claire et prend sous sa plume la force d'une formule historique : *« la république puissante en dehors saura bien rétablir la police au-dedans »*. C'est la politique napoléonienne des vingt années à venir qui est ici, en quelques mots seulement, résumée !

Paradoxalement, les réserves de Napoléon Bonaparte sur le sort destiné à la Vendée, aux prêtres et aux émigrés sont franchement exprimées. Encore une fois, notre lettre précède de quelques jours seulement le refus de Bonaparte de rejoindre l'Armée de l'Ouest, armée chargée de noyer dans le sang l'insurrection vendéenne. Ce refus dicté par sa conscience lui vaudra l'exclusion de la part du Comité de Salut Public de la liste des généraux, jusqu'à son coup de force de Vendémiaire. Le Nota Bene de cette lettre est capital. Il dit tout le recul de Bonaparte sur les erreurs de la Convention et annonce prophétiquement sa constante volonté de rassembler plus tard, la France de Clovis et celle du Comité.

les troubles passés. Au moins elle
se sent très tranquille : et ça ça rend
un peu de chaleur dans l'air, mais
ce n'est rien.

J'ai eu une occasion favorable pour
pouvoir acheter la terre que j'ai achetée

BB

un homme de la même maison
demande savoir que la vente
à faire du Juret. On le veut pour
la mettre en les terres

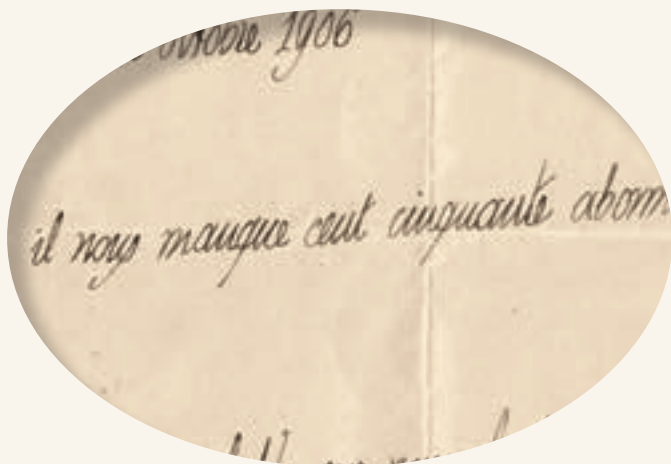
me représentés.

reçu le déabonnement de Hoarau-Dernijéaux; le

commence-tu après pour lui expliquer que les cahiers veulent

beaucoup de soins dans les questions coloniales justement

parce qu'ils ont une clientèle et une composition ^{générales}.



Charles PÉGUY (1873.1914)

Lettre autographe signée à Félicien Challaye.

Trois pages in-8° sur papier à en-tête des Cahiers de la Quinzaine.

Vassieux. Vendredi 12 octobre 1906.

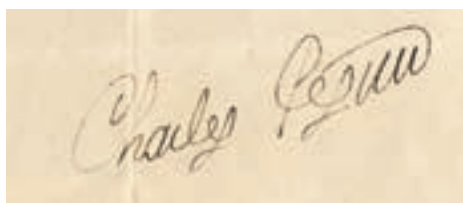
Très belle lettre de Péguy sollicitant son ami pour les abonnements à sa revue

Les Cahiers de la Quinzaine.

« Il nous manque cent cinquante abonnements pour vivre ; répercussion inévitable sur nous, et durable, de la grève des imprimeurs ; vois tout ce que tu peux nous faire en abonnements nouveaux. Travaille notamment Lyon, où nous ne sommes pas assez représentés. Reçu le désabonnement de Hoarau-Desruisseaux ; le connais-tu assez pour lui expliquer que les cahiers rendent beaucoup de services dans les questions coloniales justement parce qu'ils ont une clientèle et une composition générales. C'est le tort des gens de se cantonner toujours dans leur spécialité. Il demeure 4 rue Alboni Paris 16ème. Travaille aussi la Mission laïque ; enfin travaille de toutes parts ; il y a urgence ; ton dévoué Charles Péguy. »

Félicien Challaye (1875.1967) entra, en 1894, à l'École Normale Supérieure dans la même promotion des lettres que Charles Péguy. Il raconta, dans *Péguy socialiste*, paru en 1954, son amitié pour Péguy et comment il se rallia alors au « socialisme péguyste » lorsque Péguy ouvrit sa librairie. Très proche de Péguy, il publie, en 1906, un dossier explosif dans *Les Cahiers de la Quinzaine* : « Le Congo français ».

Les Cahiers de la Quinzaine est une revue bimensuelle fondée en 1900 et dirigée par Péguy jusqu'à sa mort en 1914. La revue comptera 238 numéros, offrant aux lecteurs des textes sur les problèmes politiques et sociologiques de l'époque, ainsi qu'une partie littéraire constituée par une œuvre d'un des auteurs que Péguy découvrit et lança, tels que André Suarès, Julien Benda, ou Romain Rolland.



Monsieur Edouard Challaix 18 chemin des Villars

Vapieux

Calvados et Cuir Rhône

Reçu le 12 octobre 1906

il nous manque cent cinquante abonnements pour

l'impression ; répercussion inévitable sur nous, et durable, de la guerre des

imprimeurs, vois tout ce que tu peux nous faire en

abonnements nouveaux.

[illegible]

en bien conyo
fin, se para, a fin que pare
a l'entour al derredor
a force de lire à maroquet, de tant
avant que antayes, par la main
à medio día, sur la terre
ante, ante, a la sombra de
en tiempo pasado. amigablemente
con atención, a la noche. al uso
de plubet. quanto ante. a tres
a tortosa travesa troche me
En sole a montones
manoderecha, - izguierda

- XLII -

Arthur RIMBAUD (1854.1891)

Manuscrit autographe. *Cocculucus indicus*.

Une page ½ in-12° sur papier réglé.

Fin 1872 – début 1873.

« *Et je fouaille la langue avec frénésie ...* » Lettre du 5 mars 1875 à Ernest Delahaye.

Liste de cent trente mots et locutions en espagnol, avec leur traduction en français.

Très émouvante relique rimbalienne, tirée d'un carnet de poche du poète, datant de sa période de bohème avec Verlaine, et conservée par ce dernier jusqu'à sa mort.

cocculus indicus
Geralama oscandalle
abantal tablier de serveur
gajo de ubas grappe de raisin
as de heno foin
de paja paille
de leña fagot
feo fea laid laide
flaquez faiblesse

.....

c'est pour rire es para reir
c'est dommage es lastima

Verlaine décrit Rimbaud tel un « *prodigieux linguiste* », un « *fureteur de bibliothèques, en pleine fièvre philomathique* » (*Les hommes d'aujourd'hui*, janvier 1888).

Nous savons la frénésie polyglotte de Rimbaud et son extraordinaire faculté d'apprentissage. Amis des mots, travailleur insatiable, ses capacités verbales hors du commun lui permirent de maîtriser plusieurs langues. Rimbaud en parlait et écrivait cinq (en sus des langues mortes) : le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Il compléta son savoir, au fil de ses voyages abyssins, par l'apprentissage de plusieurs dialectes de la corne de l'Afrique.

Le témoignage de son condisciple de Charleville et ami Louis Pierquin, premier biographe du poète, est ainsi saisissant et instructif : « *Il achète une grammaire arabe, un dictionnaire et quelques livres et s'adonne à cette langue avec la fièvre du délire. Afin que rien ne le déränge, à plusieurs reprises, il s'enferme dans une armoire, un vieux coffre du temps passé, et il y reste parfois vingt-quatre heures, sans boire ni manger, absorbé dans son travail.* »

Autre témoignage de cette quête de maîtrise linguistique dans sa lettre du 15 novembre 1885 aux siens, rédigée depuis Aden tandis qu'il prépare son départ pour le Choa : « *À présent, il faut que vous me cherchiez quelque chose dont je ne puis me passer, et que je ne puis jamais trouver ici. Écrivez à Monsieur le Directeur de la Librairie des Langues Orientales à Paris : « Monsieur le Directeur de la Librairie des Langues Orientales. Paris. Monsieur, je vous prie d'expédier contre remboursement à l'adresse ci-dessous le Dictionnaire de la langue Amhara (avec la prononciation en caractères latins) de M. d'Abbadie de l'Institut » (...). Je ne puis me passer de l'ouvrage pour apprendre la langue du pays où je vais, et où personne ne sait une langue européenne, car il n'y a presque point d'européens là jusqu'à présent. Expédiez-moi l'ouvrage dit à l'adresse suivante : Monsieur Arthur Rimbaud, Hôtel de l'Univers, Aden. Achetez-moi cela le plus tôt possible, car j'ai besoin d'étudier la langue avant d'être en route, d'Aden on me réexpédiera cela à Tadjoura ... »*

La présente relique manuscrite, dictionnaire franco-espagnol si émouvant, atteste ainsi de la démarche d'apprentissage du poète.

Relevons par ailleurs deux mentions latines biffées en tête de manuscrit : *cocculus indicus* / *geralama oscandalle*. Il n'y a pas de raison attestée à la présence de ce vocabulaire de pharmacopée (Rimbaud a pu les écrire auparavant dans une toute autre intention avant de les biffer, ainsi que l'expliqua Jean-Jacques Lefrère). *Cocculus indicus* peut-être glané par Rimbaud pour ses vertus enivrantes et *geralama oscandalle* pour la simple beauté du mot *oscandalle* ? Mystères emportés par le poète.

Le langage ; *l'alchimie du Verbe*, les mots mêmes, nous le voyons, sont pour Rimbaud ce qui forme la quintessence de la vie, son bouclier personnel, une sorte de passeport permanent lui permettant de franchir et traverser successivement les ruelles du quartier latin, les rives d'Aden, les déserts éthiopiens, et toutes les étoiles de l'Univers.

Provenance :

Ce document fut conservé par Paul Verlaine, jusqu'à sa mort, comme l'une des rares reliques lui restant encore de Rimbaud après leur ultime et orageuse entrevue de Stuttgart, fin février 1875. Trois feuillets en espagnol, de la main de Rimbaud, furent retrouvés dans les papiers du poète et dessinateur F.-A. Cazals (1865.1941) qui les tenait directement de Verlaine. L'un d'eux, conservé à la Bibliothèque Nationale de France (B.N.F – Mss, Fonds Cazals) traite de la Conjugaison ; les deux autres proviennent de la bibliothèque de Georges-Emmanuel Lang (Catalogue II, 1926, n° 1341). Par la suite : collection Henri Matarasso, puis collection André Vasseur.

Bibliographie :

- . *Arthur Rimbaud, Correspondance*. Editions Fayard, Tome I pages 128 -129.
- . *Rimbaud, Œuvres Complètes IV*. Steve Murphy – Ed. H. Champion, 2002.
- . *La Fièvre philomathique de Rimbaud*. Esa Christine Hartmann.

[Handwritten text from a letter:]

...medio día
...a la no
...cuanto a
...a tortera y a
...Enfante a montones
...a manoderecha, izgu
...arricón atrás. a mon
...en lugar de, e
...tantos que moi
...junta a mi, a el tanto
...asurremeira Quez leg
aux depens d'antre a co
Campendirovye de en los co
tator. Ira tientes barato,
bon marché mas barato, ma
arché mas barato, ma
avez, toda la vez, i
de obede a hartadellas
atre patte andar
mixto a por.
avis

... de trouver
... (Malloune), je crois que je
... partir d'Aden qui a la fe
... ci. Je crois donc, ne pou
... déjà écrit à Cadzema. Je
... à ce sujet : écrivez moi
... adresse suivante : Monsieur
... band, Hôtel de l'Univers, à
... me fera suivre en tou
... mutua, car je crois



- XLIII -

Arthur RIMBAUD (1854.1891)

Lettre autographe signée à sa famille.

Quatre pages petit in-4° (205 x 148 mm), à l'encre noire.

Aden, Hôtel de l'Univers, le 18 novembre 1885.

Enveloppe autographe timbrée et oblitérée.

Précieuse et riche lettre du poète préparant son départ pour le Choa et anticipant les bénéfices mirifiques qu'il pourrait tirer de sa livraison d'armes au Roi Ménélik.

Aden le 18 Novembre 1889

Meilleurs amis

J'ai bien reçu votre dernière lettre du
22 octobre.

Je vous ai déjà annoncé que je partais
d'Aden pour le Royaume du Choa.
Mes affaires se trouvent retardées ici d'une
façon malheureuse, je crains que je ne pourrai
rien partir d'Aden qu'à la fin de ce
mois-ci. Je crains donc, que vous ne
m'ayez déjà écrit à Badjama. Je change
donc d'avis, à ce sujet : écrivez-moi seulement
à l'adresse suivante : Monsieur Arthur
Rimbaut, Hôtel de l'Univers, à Aden.
De là, on me fera suivre en tout cas, et
cela vaudra mieux, car je crains que le service
postal d'Obok à Badjama n'est pas bien organisé.

Je suis heureux de quitter est appena trois
d'Aden où j'ai tant peine. Il est vrai aussi
que je vais faire une route terrible : d'ici au
Choa (c'est-à-dire de Badjama au Choa) il y a
une cinquantaine de jours de marche à cheval
par des déserts brûlants. Mais en Abyssinie
le climat est délicieux, il ne fait ni chaud ni
froid, la population est chrétienne et hospitalière,
ou même une vie facile, c'est un lieu de repos

Mes chers amis, J'ai bien reçu votre dernière datée du 22 octobre. **Je vous ai déjà annoncé que je partais d'Aden pour le Royaume du Choa.** Mes affaires se trouvent retardées ici d'une façon inattendue, je crois que je ne pourrai encore partir d'Aden qu'à la fin de ce mois-ci. Je crains donc que vous ne m'ayez déjà écrit à Tadjoura. Je change donc d'avis à ce sujet : **écrivez-moi seulement à l'adresse suivante : Monsieur Arthur Rimbaud, Hôtel de l'Univers, à Aden.** De là on me fera suivre en tous cas, et cela vaudra mieux, car je crois que le service postal d'Obok à Tadjoura n'est pas bien organisé.

Je suis heureux de quitter cet affreux trou d'Aden où j'ai tant peiné. Il est vrai aussi que je vais faire une route terrible : d'ici au Choa (c'est-à-dire de Tadjoura au Choa) **il y a une cinquantaine de jours de marche à cheval par des déserts brûlants.** Mais en Abyssinie le climat est délicieux, il ne fait ni chaud ni froid, la population est chrétienne et hospitalière, on mène une vie facile, **c'est un lieu de repos très agréable pour ceux qui se sont abrutis quelques années sur les rivages incandescents de la mer rouge.**

A présent que cette affaire est en train, je ne puis reculer. **Je ne me dissimule pas les dangers, je n'ignore pas les fatigues de ces expéditions,** mais du Harar je connais déjà les manières et les mœurs de ces contrées. Enfin j'espère que cette affaire réussira. Je compte à peu près que ma caravane pourra se lever de Tadjoura vers le 15 janvier 86, et j'arriverai vers le 15 mars au Choa : c'est alors la fête de Pâques chez les Abyssins. **Si le Roi me paie de suite, je redescendrai vers la côte immédiatement, avec environ 25 mille francs.** Alors je rentrerai en France pour faire des achats de marchandises moi-même, si je vois que ces sortes d'affaires sont bonnes. **De sorte que vous pourriez bien recevoir ma visite vers la fin de l'été 1886. Je souhaite fort que ça tourne comme cela, souhaitez-moi de même.**

A présent, **il faut que vous me cherchiez quelque chose dont je ne puis me passer, et que je ne puis jamais trouver ici.** Écrivez à Monsieur le Directeur de la Librairie des Langues Orientales à Paris :

Monsieur le Directeur de la Librairie des Langues Orientales. Paris.

Monsieur, je vous prie d'expédier contre remboursement à l'adresse ci-dessous le Dictionnaire de la langue Amhara (avec la prononciation en caractères latins) de M. d'Abbadie de l'Institut. Agréez, Monsieur, mes salutations empressées. Rimbaud à Roches, Canton d'Attigny, Ardenne.

Payez pour moi ce que cela pourra coûter, une vingtaine de francs plus ou moins, **je ne puis me passer de l'ouvrage pour apprendre la langue du pays où je vais,** et où personne ne sait une langue européenne, car il n'y a presque point d'européens là jusqu'à présent. Expédiez-moi l'ouvrage dit à l'adresse suivante : Monsieur Arthur Rimbaud, Hôtel de l'Univers, Aden.

Achetez-moi cela le plus tôt possible, car **j'ai besoin d'étudier la langue avant d'être en route, d'Aden on me réexpédiera cela à Tadjoura où j'aurai toujours à séjourner un mois ou deux pour trouver des chameaux, guides, etc, etc.** Je ne compte guère pouvoir me mettre en route pour l'intérieur avant le 15 janvier 1886.

Faites ce qui est nécessaire pour cette affaire de Service militaire, je voudrais être en règle pour quand je rentrerai l'an prochain. Je vous écrirai encore plusieurs fois avant d'être en route, comme je vous l'explique. **Donc au revoir, et tout à vous.** Envoyez-moi ce que je demande, je vous prie.

Arthur Rimbaud. Hôtel de l'Univers. Aden.

très agréable pour ceux qui se sont abrutis
quelques années sur les rivages incandescentes
de la mer Rouge.

A présent que cette affaire est en train
je ne puis reculer. Je ne me dissimule pas
les dangers, qu'il n'y en a pas les fatigues de ces
expéditions, mais du Harat je connais
déjà les mœurs et moeurs de ces contrées.
Enfin j'espère que cette affaire réussira.
Je compte à peu près que ma caravane
pourra se lever de Badjanah vers le 1^{er} janvier
86, et j'arriverai vers le 1^{er} mars au
Choa; c'est alors la fête de la Pâques chez
les Abyssins. Si le Roi me paie le suite,
je redescendrai vers la Côte immédiatement
et je serai de retour à Aden fin juin
avec environ 25 mille francs.

Alors je retournerai en France pour faire
des achats de marchandises, mais même
si je vois que ces sortes d'affaires sont bonnes
de sorte que vous pourriez bien recevoir
ma visite vers la fin de l'été 1886.
Je souhaite fort que ça tourne comme ça,
souhaitez moi le même.

A présent il faut que vous me cherchiez
quelque chose dont je ne puis me passer,
et que je ne puis jamais trouver ici.
C'est à

Monsieur le Directeur de la Librairie ^{Orientales} Des langues
à Paris

Au début d'octobre 1885, Rimbaud rencontra Pierre Labatut (1842-1886), trafiquant français. Ce dernier lui signala une possible et très rentable importation d'armes au Choa, leur garantissant une rapide fortune, en quelques mois seulement. Labatut, homme sérieux et loyal, établi depuis longtemps au Choa, bénéficiait de l'entière confiance du Roi Ménélik. De fait, et sans hésitation, Rimbaud engagea son avoir dans l'opération et s'en fut porter, le 14 octobre, sa démission à son employeur Alfred Bardey.

Dans une lettre du 22 octobre, il en informe sa mère et sa sœur : « *J'ai quitté mon emploi après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité.* »

Enthousiasmé par le projet Ménélik et certain de faire fortune, Rimbaud ne sait point encore qu'il ouvre ici les pages de deux années de souffrances, de rage et d'échecs. En effet, de retards en contretemps, l'entreprise rimbaudienne se complique de jour en jour et se voit de plus entravée par un décret gouvernemental interdisant l'importation d'armes, et par la mort soudaine de Labatut en octobre 1886.

Se retrouvant seul, Rimbaud part en octobre 1886, à la tête de sa caravane composée d'une cinquantaine de chameaux et d'une trentaine d'hommes armés. En France, loin des pérégrinations abyssiniennes de Rimbaud, *Illuminations* et *Une saison en Enfer* sont parus dans les numéros de mai à juin et de septembre 1886 de la revue symboliste *La Vogue*.

Après avoir traversé, les terres arides des tribus Dankalis sous une chaleur implacable, le convoi franchit la frontière du Choa sans avoir été attaqué par les pillards. Rimbaud arrive le 6 février 1887. L'exultation est de courte durée : Ménélik est absent, parti combattre l'émir Abdullaï pour s'emparer d'Harar.

Suivi de sa colonne armée, Ménélik arrive triomphalement le 5 mars 1887. Il n'a plus vraiment besoin d'armes ni de munitions, car il en ramène en grande quantité. Il accepte néanmoins de négocier le stock à un prix très inférieur à celui escompté. De surcroît, il ne se prive pas d'exploiter la disparition de Labatut à qui il avait passé commande, pour retrancher du prix la somme de quelques dettes supposées.

Le triomphe et la fortune envisagés en octobre 1885 ont laissé place à un cruel constat d'échec.

Le 23 août 1887, il écrit aux siens : « *Mon voyage en Abyssinie s'est terminé (...) J'ai eu de grandes difficultés au Choa (...) Je me retrouve avec les quinze mille francs que j'avais, après m'être fatigué d'une manière horrible pendant près de deux ans. Je n'ai pas de chance (...) Je me trouve tourmenté ces jours-ci par un rhumatisme dans les reins qui me fait damner, j'en ai un autre dans la cuisse gauche qui me paralyse, une douleur articulaire dans le genou gauche (...) j'ai les cheveux absolument gris, je me figure que mon existence périclite.* »

Correspondance Fayard, pp. 441-442 ; Rimbaud, Œuvres Complètes, par André Guyaux, pp.566-567-568.

Cette lettre de Rimbaud à sa famille est répertoriée. Mais nous ne connaissions jusqu'alors qu'un fac-similé de la première page. Ainsi, c'est la première fois que le manuscrit autographe complet de la lettre est révélé. On peut observer quelques légères différences avec la retranscription de La Pléiade réalisée selon un manuscrit d'Isabelle Rimbaud. Voici des exemples relevés :

Page 2 : Isabelle remplace 25 000 francs par 25 000 francs de bénéfice.

Page 4 : elle remplace la suite : *chameaux, guides, etc, etc.* par *chameaux, mulets, guides, etc, etc.* rajoutant le mot « *mulets* »

Elle supprime en fin de lettre : « *Envoyez-moi ce que je demande, je vous prie.* »

Enfin, la simple signature « *Rimbaud* » remplace celle du manuscrit « *Arthur Rimbaud Hôtel de L'univers Aden* ».

Expédiez moi l'ouvrage dit à l'adresse
Sûrstante : Monsieur Arthur Rimbaud
Hôtel de l'Union
Aden

Achetez moi cela le plus tôt possible, car
j'ai besoin d'étudier la langue avant d'être en route.
D'Aden on me réexpédiera cela à Badjourn
où j'aurai toujours à séjourner un mois ou deux
pour trouver des chameaux, guides, etc, etc.
Je ne compte qu'en penser me mettre en route
pour l'intérieur avant le 15 janvier 1886 —

Toutes les qui est nécessaire pour cette affaire
du service militaire, je voudrais être en
règle pour quand je rentrerai l'an prochain.

Je vous écrirai encore plusieurs fois
avant d'être en route, comme je vous
l'explique. Donc au revoir, en

joue à vous. Envoyez moi ce que je
demande, je vous prie.

Arthur Rimbaud
Hôtel de l'Union
Aden

... de conclure avec A. V.
... pour les débours faits depuis
long temps un arrangement -

J'ai dû bien à coster cœur prendre de
ce me d'avis j'ai oublié qu'il a all
moy après moi et que rien
pendant ma maladie -

Georges ROUAULT (1871.1958)

Lettre autographe signée à son ami André Suarès.

Quatre pages in-4°. (Juillet-août) 1930.

Superbe lettre enrichie d'un dessin de l'artiste figurant le visage du Christ, sujet emblématique de l'œuvre de Rouault.

Passionnant document au sein duquel Rouault évoque son retard à livrer ses peintures auprès d'Ambroise Vollard et ses illustrations des *Fleurs du Mal* de Charles Baudelaire.

« Excusez-moi mon cher Suarès, je suis après ce pénible accident, vous devez bien le comprendre, tellement en retard avec tout ce que j'ai pu entreprendre autrefois. De plus, **j'ai de plus en plus le souci de la reprise des peintures pour A.V** (Ambroise Vollard) indéfiniment remises depuis 9 ans à cause des ouvrages. Je viens donc de conclure avec A.V. lui-même, inquiet pour les débours faits depuis si longtemps un arrangement. J'ai dû bien contre cœur prendre date. **Je ne dois pas oublier qu'il a attendu 8 mois après moi** et que rien n'a été fait de bon pendant ma maladie. **Je compte vous faire passer avant « Les Fleurs du Mal »**, 30 bois à faire pour Cirque ; peut-être autant pour Passion ; plus 60 à 70 pour les Fleurs du Mal. Cela fera 130 à 150 choses qui doivent être prêtes vers février-mars, si je n'avais que cela, mais (...) Si j'avais su où tout cela m'amènerait, me conduirait, j'eusse accepté la moitié moins d'ouvrages. Plaignez-moi comme je vous plains – en autre sens- vous le savez bien – et n'en doutez jamais et si vous voulez me donner une preuve d'affection, faites appel à ma bonne volonté si vous avez besoin de moi – sous tous rapports – mais **cet affreux temps me dévore comme cet horrible feu l'a fait il y a un an**. J'ai encore des petits retours offensifs d'œdèmes mais c'est peu comparativement, et je sais comment me soigner, ce qui est quelque chose, et je me soigne ... ce qui est bien ennuyeux, mais il est encore plus pénible d'être malade. Dès que je vais voir une éclaircie, comptez sur moi, vous serez prévenu. »

Les cinq dernières lignes de la lettre sont biffées.

Rouault dessine le visage du Christ en pleine page, le signe de ses initiales, et précise sous son œuvre : « **J'ai fait un horrible pâté la lettre terminée au milieu de cette page, alors j'ai cherché à m'en tirer comme j'ai pu.** »

Nous joignons une lettre d'Isabelle Rouault, fille de l'artiste, authentifiant le document en en précisant la date et expliquant l'accident survenu à son père en janvier 1930 : « *Déguisé en Père Noël pour amuser des enfants, le feu a pris à ses vêtements et ses mains ont été atteintes – Il a fallu des mois à mon père pour se remettre.* »



En 1911, à l'occasion d'un article d'André Suarès sur Ingres, Georges Rouault écrit à celui-ci. De ce jour date une amitié qui dura plus de trente années. Leur correspondance est publiée chez Gallimard.

Excusez moi - mon cher Suarez je suis après ce terrible.
accident vous devez bien le comprendre tellement en
retard avec tout ce que j'ai pu entreprendre ailleurs

De plus j'ai de plus en plus le souci de la reprise
des peintures pour A.V. indéfiniment renouées
depuis 9 ans à cause des ouvrages —

Je viens donc de conclure avec A.V. qui même
inquiert pour les débours faits depuis si
longtemps un arrangement —

J'ai dû bien à contre cœur prendre date —
(je ne dois pas oublier qu'il a attendu
8 mois après moi et que rien n'a été
fait ^{du tout} pendant ma maladie —

Je compte vous faire passer avant "Les
Oliviers du mal

30 livres à faire pour Corque —

Peut être autant pour Darnon —

Plus 60 à 70 pour les Fleurs du Mal
cela fera 130 à 150 — choses qui doivent

l'importer et etait a la fin de l'été qui
s'est permis l'atrocité de me priver du seul
qui pouvait même le plus cher — mais patience
cet homme me rendra leur justice, il me rendra
toujours des moyens de me la faire! elle a aussi
des yeux — et j'aurai aussi de la poudre, il ne
faut que de l'argent pour trouver des coquins, elle
me le prouve, et j'en aurai

Il adame
Il adame Decade
a
Janvii



Donatien Alphonse François de Sade (1740.1814). Marquis de SADE.

Lettre autographe à son épouse, Renée-Pélagie de Montreuil.

Quatre pages in-12°. Adresse autographe.

(Donjon de Vincennes) 18 mai 1783.

« Je suis donc d'une très jolie figure et j'ai beaucoup d'esprit. »

Longue lettre du Marquis exigeant tout d'abord de son épouse les biens que sa condition de geôlier réclame, puis lui confiant les manuscrits de la comédie et du roman qu'il vient de rédiger.

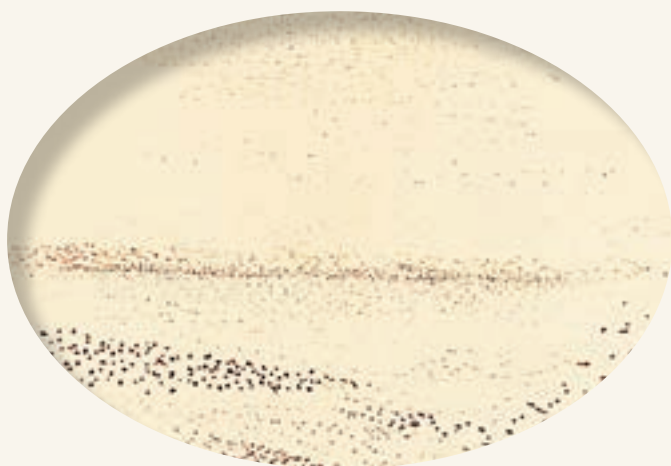
« La jatte est bien pour la couleur et l'espèce mais il la faut beaucoup plus grande et de taille à contenir une pinte et demie. Il vient d'être spécialement défendu à l'homme qui me sert de prendre davantage de biscuits, ainsi quand vous en enverrez encore, ce seront les domestiques de M. de Rougemont qui vous en remercieront car ce seront leurs profits. Je n'en veux absolument plus sous quelques formes, et de telle espèce que vous puissiez les envoyer.

Deux douzaines de meringues et deux douzaines de biscuits au citron du Palais royal. Le plan de la nouvelle salle des Italiens et leurs pièces de début. Deux éponges fines. Six livres de bougies et des grandes veilleuses (...) Ce qu'on appelle un marabou ou brô. C'est un petit pot de faïence brune luisant, très propre et dont l'usage est de chauffer et faire bouillir du lait ou du café. Il faut qu'il tienne un peu plus d'une pinte, près de la pinte et demie de chocolat. Et un petit chien tout jeune, afin que j'aie le plaisir de l'élever que les bêtes sont détenues ici ... on a trop d'esprit dans ce siècle-ci pour tenir encore à un privilège de cette balourdise là. Et si l'on s'obstine, et que l'on vous dise : non Madame, un de Sade ne doit point absolument voir de bête ; vous répondrez : et bien Monsieur, donnez moi donc sa liberté. Je suis tout aise des vastes progrès de messieurs vos enfants ; c'est quelque chose de bien beau que le talent, et ça mène bien loin. Je vous prie de m'accuser la réception de mon manuscrit le plus tôt que vous pourrez, quoique j'aie déjà aperçu beaucoup de fautes depuis qu'il est parti, telles que des répétitions trop fréquentes de mots et de rimes. Vous ayant promis de vous débarrasser de l'ennui de taille de correction, je ne vous en enverrai point, et la jeunesse peut toujours copier. Ca l'occupera et le grattoir fera l'affaire. Cependant, comme voici une distraction essentielle, je la répare afin qu'il ne fasse pas griffonner la feuille de titre à laquelle il s'appliquera sans doute. Comme je mettais à la fois au net deux ouvrages, je me suis trompé d'épigraphe et j'ai mis au roman l'épigraphe de la comédie, et à la comédie celle du roman. C'est une faute qui formerait un contre sens. Voici ce qu'il faut dans la comédie envoyée :

« ils devaient régler les mœurs publiques et ils les corrompent ; ils étaient donnés pour être les protecteurs de la vertu et ils deviennent les appuis et les modèles du vice » m.p.c pages 231 et 232. Je vous prie de faire exécuter ce léger changement. Les oculistes ont envoyé une poudre de perlimpinpin qui va faire des effets miraculeux ; il faut se souffler ça dans l'œil ; moyen en quoi cela fait de la poudre aux yeux. Vous me faites bien de l'honneur assurément ; si vous continuez comme cela, vous allez me donner de l'orgueil. Je ne m'étais cru ni assez aimable, ni assez séduisant pour avoir jamais jeté de la poudre aux yeux de personne ; apparemment que je me trompais — pas assez d'amour propre ! sur le champ j'ai pris mon miroir et j'ai fait une énigme, et j'ai dit : oh, ils ont raison, je suis donc d'une très jolie figure et j'ai beaucoup d'esprit, je ne suis plus étonné si j'ai jeté de la poudre aux yeux. Oh les pauvres yeux, oh les yeux lourds que ceux que j'ai aveuglés. Je vous salue Marie. Ce 18 mai 1783. Il y a un volume

Ne vous prie de m'écrire que si
l'aguet de votre sante vous laisse jamais
choir. Longue vie à vous. M. de la Roche.
nouvelle. Maisier d'anneau. L'inter et
quien mari j'vrai a la femme est une
des plus sublimes politiques qui ait jamais
écrite. il y a de cela un esprit. D'ange
une merveilleuse conduite. Comme des
grands choses. on reconnaît les grands
hommes. Je suis persuadé que celui qui mit
un et de mes supplices,
et la femme vertueuse. fait dix fois
plus de bien
oh. si j'étais persuadé que le Coquin
qui trouve cela de tout plus grand
apaisement, et plus profit que la curie
il en est de cela comme de la chapelle
dont on me feroit la tête tous les jours,
on écrit
et pour avoir par ajoutée foi aux
redoutables mystères de la religion de christ
on lui feroit tous les jours pendant 6 mois
la tête avec une chapelle. et vous verrez
comme ça lui fera vivre que Dieu et du pain
ont la même chose.

de la bibliothèque de campagne, mais je ne puis vous dire lequel, qui est terminé par une petite nouvelle toute courte, dont le titre est je crois aventure extraordinaire ou singulière, quelque chose comme cela. J'ai un besoin infini de ce volume-là. Faites moi chercher cela par la jeunesse et envoyez le moi tout de suite je vous prie.... »



- XLVI -

- XLVI -

Nicolas de STAËL (1914.1955)

Œuvre originale signée - *Paysage, 1952.*

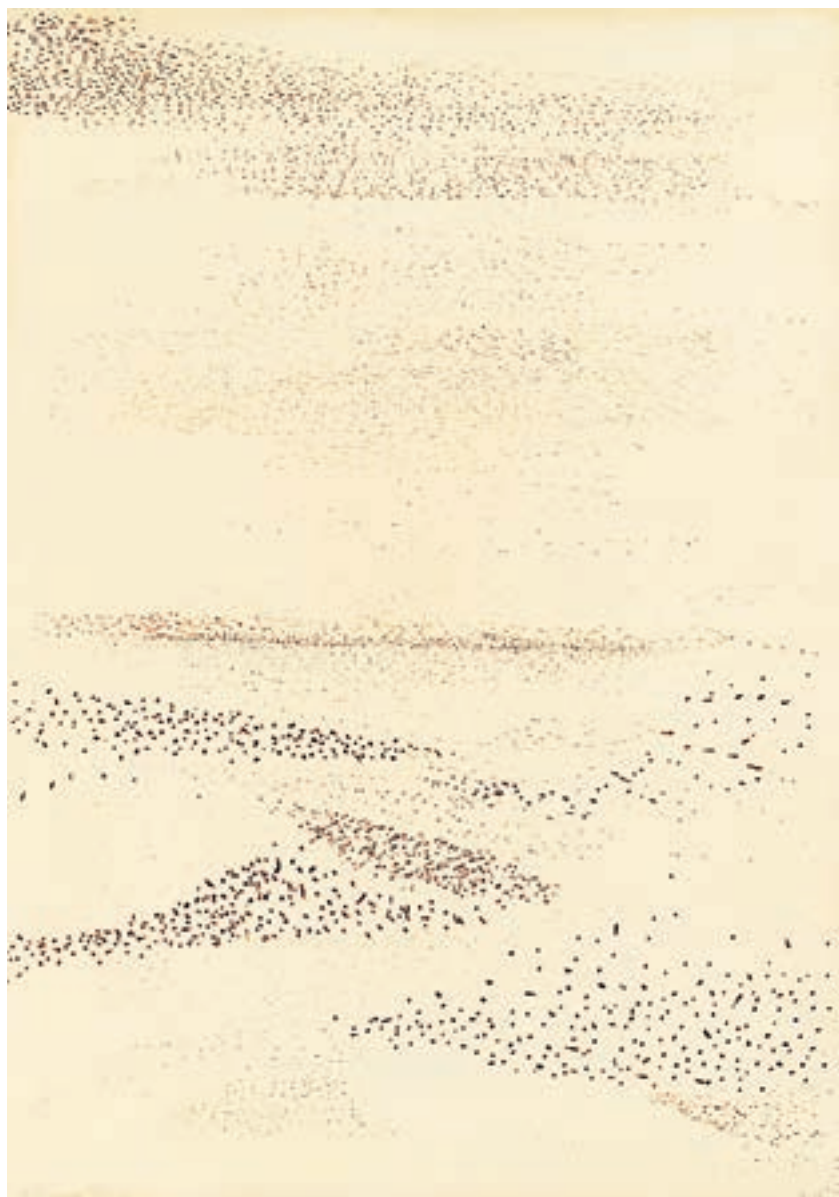
Feutre sur papier.

Dimensions : 107 x 75 cm.

« Je sais que ma vie sera un continuel voyage sur une mer incertaine »

Extraordinaire œuvre, au format spectaculaire, de l'artiste franco-russe, signée et datée en bas à droite : *Staël 52*, et dédiée en bas à gauche : *À Suzanne Tézénas*.

Précieux témoignage des paysages méditerranéens de Nicolas de Staël, en quête éternelle de l'absolu esthétique.



Bibliographie :

- . Laura Malvano, *La mostra di Nicolas de Staël a Torino*, 1960 (illustré page 12).
- . André Chastel, *Nicolas de Staël*, Archives Maeght. Paris, 1972, no. 3 (illustré page 29).
- . *Nicolas de Staël*, cat. exp., Tate Gallery, Londres, 1981 (illustré page 155).
- . Daniel Dobbels, *Staël*, 1994, Paris (illustré page 49).
- . *Nicolas de Staël*, cat. exp., Galleria Civica d'Arte Moderna, 1960 (illustré page 80).
- . Françoise de Staël, *Nicolas de Staël, Catalogue raisonné des œuvres sur papier*, 2013, n° 485 (illustré p. 234).

Expositions :

- . Berne. Kunsthalle, *Nicolas de Staël*, septembre-octobre 1957, n° 101.
- . Paris. Galerie J. Bucher, *43 dessins de Nicolas de Staël*, février-mars 1958, n° 40.
- . Arles. Musée Réattu, *Nicolas de Staël*, juin-septembre 1958, n° 89.
- . Hanovre. Kestner-Gesellschaft, décembre-janvier 1959.
- . Hambourg. Kunstverein. *Nicolas de Staël*, février-mars 1960.
- . Turin. Galleria Civica d'Arte Moderna, *Nicolas de Staël*, 1960, n° 50 (illustré p. 80).
- . Saint-Paul-de-Vence. Fondation Maeght. *Nicolas de Staël*, 1972, n° 117 (illustré p. 29).
- . Paris. Galerie Jeanne Bucher, *123 dessins de Nicolas de Staël*, avril-mai 1979, n° 13
- . Paris. Grand Palais, *Nicolas de Staël*, mai-août 1981, n° 132 (illustré p. 155).

Provenance :

- . Collection Suzanne Tézenas, Paris (acquis directement auprès de l'artiste en 1952).
- . Vente anonyme, Camards & Associés, 14 juin 2005, lot 107.
- . Galerie Schmit, Paris.

Personnalité fascinante au destin tragique, Nicolas de Staël fait figure de météore dans la constellation des artistes français d'après-guerre. Son suicide, sa quête absolue de vérité artistique, son refus d'opposer art figuratif et art abstrait, le dialogue permanent de ses œuvres avec la poésie de René Char ou la musique de Pierre Boulez, sa volonté enfin de s'inscrire dans la lignée des grands maîtres, ont fait de lui l'un des artistes Français les plus authentiques, les plus singuliers et les plus attachants de la seconde moitié du XX^e siècle.

Nicolas de Staël releva le défi colossal de répondre à une des grandes questions artistiques du XX^e siècle : en enrichissant le grand débat abstraction / figuration de ses œuvres et de sa pensée, il attira l'attention de la critique qui lui reconnut l'immensité de son talent. « *Je n'oppose pas la peinture abstraite à la peinture figurative. Une peinture devrait être à la fois abstraite et figurative. Abstraite en tant que mur, figurative en tant que représentation d'un espace* ». Nicolas de Staël, 1952.

L'œuvre présentée ici, *Paysage*, est datée 1952, année charnière dans la carrière du peintre. C'est en effet en cette année précise que Staël renonce à la pure abstraction pour se tourner vers « l'abstraction-figuration ». Cette locution s'applique tout à fait à notre dessin, réalisé quelques semaines après la fameuse série du *Parc des Princes*.

Notre œuvre fut réalisée à l'occasion d'un séjour du peintre dans le Midi, probablement sur les plages du Lavandou, et la découverte de la violence de la lumière par l'artiste : « *La lumière est tout simplement fulgurante ici, bien plus que ce que je m'en souvenais. Je vous ferai des choses de mer, de plage, en mesurant l'éclat jusqu'au bout si tout va bien, et des choses d'ombres nocturnes.* » (Lettre à Jacques Dubourg, 31 mai 1952).

A l'œuvre que nous présentons s'appliquent mot à mot les propos de Jean-Louis Prat, grand connaisseur de Staël, qui s'exprimait ainsi à l'occasion d'une exposition consacrée au peintre en 1995 : « *Entre une abstraction qui n'a pour elle que le nom et une figuration qui n'illustre qu'imparfaitement le réel, Nicolas de Staël a exploré jusqu'à l'épuisement le vrai domaine de la peinture dans son essence et son esprit.* »

Progressivement, Staël abandonne par ailleurs l'encre de Chine pour le stylo feutre, qui lui permet plus d'immédiateté, d'instantanéité. Et c'est bien là l'objet de sa quête : la lumière d'un moment, l'immanence d'un instant à un endroit précis, l'infini d'une seconde.

Notre dessin, par ses dimensions, sa technique, et surtout son objet : cet espace éthéré à la frontière du rêve et du réel, fait écho à celui conservé au Musée des Beaux-Arts de Dijon, *La Lune* (Donation Granville) certainement réalisé le même jour.

Ce dessin a été accroché aux cimaises des musées et fondations les plus prestigieux d'Europe. On le retrouve exposé à la Kunsthalle de Berne, à la Fondation Maeght de Saint-Paul-de-Vence, à la Tate Gallery de Londres, au Grand-Palais à Paris. Aucune rétrospective consacrée au peintre ne s'est passée de cette œuvre tant elle représente l'art même de Nicolas de Staël, cette fusion entre forme et pensée, entre poésie écrite et image poétique, entre abstraction et figuration.

Quels mots, mieux que ceux de Daniel Dobbels, peuvent exprimer avec plus de poésie l'impression ineffable que provoque ce *Paysage* ? cette étendue inconnue, cette gravitation entre terre et ciel : « *Chose qui mène à Tout, passe et s'éclipse... l'éclair, invisible, a eu lieu : il en est l'étendue en tous points excessive... plus large, plus vaste, plus accueillante que tout parcours, que toute vision, que toute conscience déchirée – et que toute négation. Plus vaste est l'étendue, plus fine l'orée... plus mouïe l'écoute tendue entre deux astres* »

Cette œuvre fut propriété de Suzanne Tézenas (1898.1991), l'amie intime que Staël admirait tant. C'est lors d'un concert organisé chez son amie, qui tenait salon à Paris, que Staël fut frappé par la « *couleur des sons* ». Il se tourne alors vers la musique contemporaine : Pierre Boulez, Olivier Messiaen et le jazz, en particulier Sidney Bechet qu'il admire et à qui il rend hommage dans *Les Musiciens*, conservé au Musée national d'Art moderne à Paris. D'autres toiles s'inspirent de la musique comme *L'Orchestre* de 1953, grande toile conservée au Musée national d'Art moderne à Paris et *Les Indes galantes* de 1952-1953 inspirée de l'opéra-ballet éponyme de Jean-Philippe Rameau.

Terminons par les mots d'un autre géant du siècle dernier : Romain Gary écrivant à Nicolas de Staël en février 1954 au sortir d'une exposition chez Paul Rosenberg : « *Vous êtes le seul peintre moderne qui donne du génie au spectateur.* »





- XLVII -

- XLVII -

Nicolas de STAËL (1914.1955)

Photographie originale par Denise Colomb.

Tirage argentique figurant l'artiste debout dans son atelier de la rue Gauguier à Paris, quelques mois avant sa mort tragique.

Denise Colomb écrit à propos de cette séance :

« C'est la rencontre choc de ma carrière. Souvenirs rendus plus émouvants encore après le drame, souvenirs restés tout à fait présents. Ce fut à la fois un affrontement et une complicité. Il tira une grande toile dont je ne vis que le châssis et que je soupçonne avoir été l'un de ses célèbres tableaux aux bouteilles. L'effort l'avait fatigué. J'ai pris de Staël, les bras ballants, comme s'il était épuisé. Puis, il a croisé les bras, m'a défiée, a défié le monde. Je tenais ma photo. Je le pris en contre-plongée pour accentuer sa haute silhouette. Quelle émotion. »

Épuisé de l'extrême tension que la peinture provoque chez lui, désespéré de l'amour refusé par Jeanne Mathieu, Nicolas de Staël se donne la mort, le 16 mars 1955, en se jetant dans le vide depuis la terrasse de son habitation antiboise.

Il laissa trois lettres, l'une à son ami Jacques Dubourg : « *Je n'ai pas la force de parachever mes tableaux. Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi. De tout cœur. Nicolas.* », à Jean Baret : « *Cher Jean, si vous avez le temps, voulez-vous, au cas où l'on organise quelque exposition que ce soit de mes tableaux, dire ce qu'il faut faire pour qu'on les voie. Merci pour tout* », et une dernière lettre à sa fille, Anne de Staël, alors âgée de 13 ans.



мерь - поберь - му
мннр ел блнху че
он Тнчмен: прант

перед Тон, Тнбн у
центран" в свет и от
сонов со сторонн к
Кригунн, - то 750
Тнбн Тнбно снмн
ого 1 гнмнн нмн
Тнбн

но Телесъ - подерплъ -
и нечестно е вънзъ чехо
примененого Телеси: пратено
тогоу.
Въ началѣ Тел, въто чехомъ
и "Индроченграмъ" и чехъ "органъ"
и наклоненъ со стороны не
и "Кришна", - то Тел

Joseph STALINE (1878.1953)

Lettre autographe signée à Marietta Sergeevna Shaginyan.

Une page in-folio (210 x 298 mm), à l'encre rouge, en russe.

Sans lieu. 20 mai 1931.

« Dites-moi seulement concrètement sur qui je dois faire pression. »

Rarissime lettre du tyran russe, en tant que Secrétaire Général du Parti Communiste, venant en aide à l'activiste communiste Shaginyan.

« Chère camarade Chaguinian !

Je dois m'excuser auprès de vous de ce que je n'ai pas la possibilité, à l'heure actuelle, de lire votre œuvre, ni même de lui donner une préface. Il y a trois mois j'aurais encore pu satisfaire votre demande (je l'aurais fait avec plaisir), mais maintenant - croyez-moi - je suis privé de la possibilité de la satisfaire en raison d'une surcharge quotidienne de travail pratique qui dépasse les prévisions.

En ce qui concerne l'accélération de la sortie de « Hydrocentrale » et votre protection contre les attaques hors de mesure d'une critique « critique » - alors je le ferai sans faute. Dites-moi seulement concrètement sur qui je dois faire pression pour que l'affaire bouge de son point mort. J. Staline. 20/V/31 »

«Уваж. тов. Шагинян !

Должен извиниться перед Вами, что в настоящее время не имею возможности прочесть Ваш труд и дать предисловие. Месяца три назад я еще смог бы исполнить Вашу просьбу (исполнил бы ее с удовольствием), но теперь - поверьте – лишен возможности исполнить ее ввиду сверхсметной перегруженности текущей практической работой. Что касается того, чтобы ускорить выход « Гидроцентрали » в свет и оградить Вас от наскоков со стороны не в меру « критической » критики, - то это я сделаю обязательно. Вы только скажите конкретно, на кого я должен нажать, чтобы дело сдвинулось с мертвой точки. И. Сталин 20/V/31»

Au début de l'industrialisation massive de la Russie, Staline écrit à l'auteur de propagande Marietta Shaginyan : il lui propose d'assurer la sortie de son livre et de supprimer toute réaction hostile à celui-ci ! Cette lettre autographe signée, d'une insigne rareté, est un nouveau témoignage de la toute-puissance du tyran soviétique.

Le regard ouest occidental, sans doute biaisé par la contribution soviétique à la victoire des Alliés en 1945, a sans doute minimisé l'effroyable dictature que fit subir Staline à la Russie et au bloc soviétique. Rappelons donc le parcours de Iossif Vissarionovitch Djougachvili, plus connu sous le vocable de Joseph Staline. D'insurgé bolchevik anonyme de la Révolution d'octobre, Staline est devenu en quelques années le dirigeant despote de l'URSS. Instaurant un régime de terreur et la dictature personnelle la plus aboutie de l'ère moderne, il est considéré par les historiens comme le plus grand criminel de masses de tous les temps, responsable à des degrés divers de la déportation et de la mort de près de vingt millions d'âmes.

Убав. пол. Мамаш!

Домашнее дело мое, в
нашащее время не имеет особенной
продвижения и еще не достигнуто.
Мне бы хотелось и еще кое-что сделать
для моего дела (хочу и еще кое-что
сделать), но теперь — некуда — потому что
многие из них еще в руках чужеземцев
непрерывно работают.

В настоящее время, когда ведется
дело "Инженерии" и еще "Организации"
все из нас идет с огромной и силой
"капиталистической" энергии, — то это и является
особенно. Все будет сделано по
плану, на чем и зависит наше, чтобы
было связано с миром.

М. Г. Гамма.

20/5 31.

Pour se hisser à la tête de cet Empire, Staline fit montre d'un sens politique exceptionnel : intrigant, manœuvrant, et s'appuyant sur la bureaucratie toute puissante du Parti et de son appareil policier. Installé au sommet de l'État, il instaure un climat de terreur sans précédent, supprimant tout opposant, truquant les procès, recourant de façon incessante à la propagande et encourageant un délire de dénonciations en tout genre.

En 1931, année où cette lettre fut rédigée, Staline vient de commencer ce qu'il appela la « collectivisation » des terres, plans quinquennaux abolissant en réalité la propriété privée et affamant son peuple. Les révoltes paysannes qui suivirent seront noyées dans le sang.

C'est précisément le sujet du roman *Hydrocentral* dont il est question dans cette lettre. Marietta **Sergeevna Shaginyan** (1888-1982), la destinataire de cette missive, fut écrivain et militante soviétique d'origine arménienne. Elle fut l'un des « Compagnons de voyage » des années 1920 dirigés par les Frères Sérapion et devint l'un des écrivains communistes les plus prolifiques de l'époque, expérimentant la fiction satirico-fantastique. Le contenu d'*Hydrocentral* était justement lié aux objectifs économiques et politiques de Staline à l'époque. Marietta Shaginyan fut l'un des auteurs soviétiques les plus intéressants pour le système stalinien : elle était lue et adhérait à la ligne du parti communiste.

Derrière les mots, et au-delà de leur sens premier, plusieurs idées apparaissent, et en filigrane, la personnalité de leur auteur, le tout puissant Staline.

« Dites-moi seulement concrètement sur qui je dois faire pression ».

Ce qui apparaît très nettement en effet dans cette lettre c'est l'œuvre de propagande menée par Staline pour servir sa personne et son régime. En offrant son soutien à un message officiel, et en proposant, comme on peut le lire la suppression de toute personne opposée et de toute voix dissidente : « *En ce qui concerne l'accélération de la sortie de « Hydrocentrale » et votre protection contre les attaques hors de mesure d'une critique « critique » - alors je le ferai sans faute* ». La « critique critique » ne doit pas exister en URSS ! Cette lettre illustre parfaitement l'organisation mise en place et contrôlée par Staline pour la suppression des libertés fondamentales en Russie, et de la liberté d'expression en tout premier lieu.

Plus terrifiant encore à noter : le trait de caractère de J. Staline sous-jacent à cette lettre : son souci absolu et constant de TOUT contrôler, sa mainmise sur les moindres détails. Considérons qu'il est alors l'un des hommes les plus influents du globe. Malgré tout il pratique l'intervention directe, dans une affaire d'un degré d'importance apparemment faible, prenant la plume pour répondre personnellement à la sollicitation d'un auteur de roman, et lui proposer directement ses services. « *Je dois m'excuser auprès de vous de ce que je n'ai pas la possibilité, à l'heure actuelle, de lire votre œuvre, ni même de lui donner une préface* ».

Ses biographes, et notamment Montefiore, ont beaucoup insisté sur ce comportement et cette façon de diriger. Doté d'un cerveau prodigieux, capable d'abattre deux dizaines d'heures de travail par jour, le Petit Père des Peuples voulait instaurer une proximité avec chaque écrivain, chaque général, chaque directeur d'usine... tout ceci dans un seul but : conserver son influence, contrôler, et maintenir une infernale pression de dissuasion sur tout opposant potentiel.

C'est également de ce travail quotidien impressionnant dont il est question dans ce courrier. « *Je suis privé de la possibilité de [vous] satisfaire en raison d'une surcharge quotidienne de travail pratique qui dépasse les prévisions* » s'excuse Staline.

Son implication dans les publications littéraires en dit long également sur le système soviétique. Le travestissement de la vérité en un message officiel répond véritablement à une volonté de lavage de cerveaux. Pour reprendre les mots d'Andreï Jdanov « *Les écrivains doivent devenir des ingénieurs des âmes.* »

Paranoïaque, en quête d'une emprise absolue, Staline parvint à tout maîtriser. Averti de toutes les tentatives qui pouvaient se préparer contre lui dès l'instant où celles-ci commençaient à s'organiser, Staline avait compris, avant Adolf Hitler, la nécessité d'une police d'état - la Guépéou - lui permettant de contrôler collaborateurs et dirigeants. Hitler copia Staline et la Gestapo s'inspira très étroitement de la Guépéou.

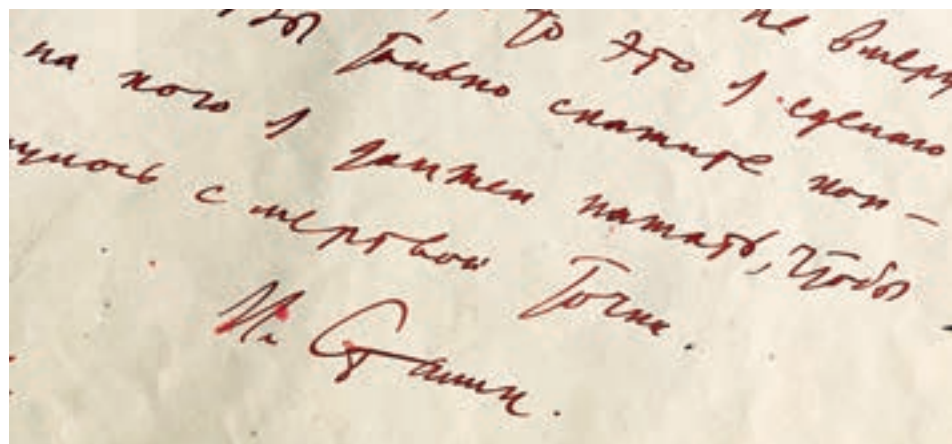
Les lettres de Joseph Staline sont rares, insignement rares.

Celles rédigées à l'encre, tel que c'est le cas ici, le sont encore davantage, puisqu'à compter de 1933, Staline n'écrivait plus qu'au crayon. Nous sommes ainsi en présence de l'une des dernières lettres écrites à l'encre.

En effet, ainsi que l'explique Yves Cohen dans son article *Des lettres comme action : Staline au début des années 1930*, paru en 1997 dans Les Cahiers du Monde Russe, une rupture manifeste s'opère dans l'écriture de Staline entre les années 1931/1932 et 1933. Avant ce basculement, les lettres de Staline sont écrites à l'encre (diversement verte, noire ou violette) et d'une graphie cohérente et serrée. Après cela, Staline rédige ses missives au crayon, systématiquement, donnant une impression d'écriture grasse, et n'écrivant parfois plus qu'un seul mot par ligne. Ce changement d'écriture étant l'incontestable signe d'un basculement mental dans l'esprit du tyran soviétique.

Le suicide de son épouse Nadejda Allilouieva, au Kremlin, le 8 novembre 1932, poussa encore Staline à d'innombrables et constants délires paranoïaques.

Il meurt le 5 mars 1953 laissant l'empreinte du plus absolu tyran du XX^e siècle.



en entendant que
aimer, ils comprennent
ce pour eux-mêmes peut
être, "l'amour véritable."
s'engagent devant ces 4
ne pas faire l'amour avec
une femme qu'ils n'aiment

- XLIX -

SURRÉALISME.

André BRETON - Alberto GIACOMETTI - Paul ELUARD - NUSCH -
Albert SKIRA - TÉRIADE.

Manuscrit autographe signé - « *L'Amour, les Femmes, le Sexe* ».

Une page in-8° sur papier quadrillé.

Paris. 23 juillet 1933.

Précieux document constituant les minutes d'une réunion de membres de
la révolution surréaliste qui eut lieu le dimanche 23 juillet 1933, au Café Flo,
passage des Petites Écuries, à Paris.

André Breton rédige, à l'encre turquoise, les premières lignes de leurs engagements :

Les soussignés, réunis le dimanche 23 juillet 1933, s'engagent à :

1° ne pas dire durant 45 jours qu'ils aiment à une femme qu'ils n'aiment pas.

2° à la laisser partir si elle n'est pas contente.

*3° Étant bien entendu que dans le mot « aimer » ils comprennent tout ce qui pour eux-mêmes peut
être compris, « l'amour véritable »*

4° Ils s'engagent durant ces 45 jours à ne pas faire l'amour avec cette femme qu'ils n'aiment pas.

Giacometti, Breton, Skira et Tériade signent ainsi que Nusch qui ajoute : *4. Je ne crois pas que je
pourrai résister quand je couche pendant 15 jours avec (sic) lui.*

Enfin, Éluard précise avant de signer, sur trois lignes à l'encre noire : *Oui pour les 4 points sauf si
cela fait plaisir à la femme que j'aime que je fasse l'amour avec la femme que je n'aime pas.*

Extraordinaire témoignage manuscrit des réunions surréalistes d'avant-guerre.

Les rousignés réunis le dimanche
23 juillet 1933, s'engagent à:

1^o ne pas dire durant 45 jours qu'ils
l'aiment à une femme qu'ils ne aiment
pas,

2^o à la laisser partir si elle n'est
pas contente.

3^o étant bien entendu que sans le
mot "aimer", ils comprennent tout
à qui pour eux - mêmes peut être
supplé, "l'amour véritable."

4^o ils s'engagent durant ces 45 jours
à ne pas faire d'amour avec
cette femme qu'ils ne aiment pas

Franz
Alberto Gracietti. exécuté

Albert Kier

oui pour A.B.G. si il s'agit de rompre
je ne crains rien que je pourrai résister
quand je couche pendant 15 jours
avec une bonne bonne

~~oui pour les 4 points sans si cela fait plaisir à la~~
~~femme que j'aime que je fasse l'amour avec la femme~~
~~que je n'aime pas tout ça~~

le Figaro, et pour
Je vous envoie également
une épreuve de la brochure
voyez s'il serait convenable
utile qu'un ex

Émile ZOLA (1840.1902)

Lettre autographe signée à un journaliste du Figaro.

Une page ¼ in-8°.

Paris. 13 décembre 1897.

Importante lettre de Zola accélérant sa campagne de soutien à Alfred Dreyfus et lançant la publication de sa brochure « *L'affaire Dreyfus, lettre à la jeunesse* ».

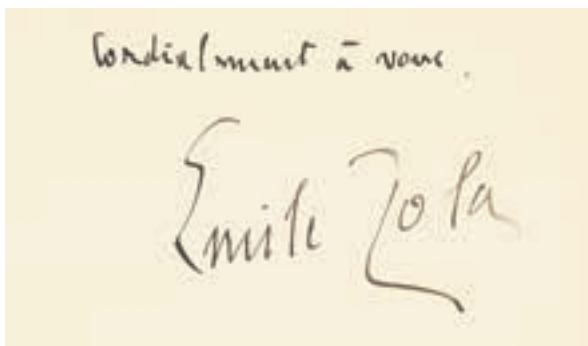
L'écrivain est déterminé : La Vérité est en marche.

« Mon cher confrère, voici la petite note dont M. de Rodays a bien voulu me promettre l'insertion. Je la trouve nécessaire pour le Figaro, et pour moi. Je vous envoie également une épreuve de la brochure. Voyez s'il serait convenable et utile qu'un extrait accompagnât la note. Je ne demande rien, je désire simplement que vous fassiez pour le mieux de nos intérêts communs. D'ailleurs, je tâcherai d'aller ce soir vous serrer la main. Cordialement à vous. Emile Zola. »

Fin 1897, Zola, révolté par l'injustice de la presse nationaliste, décide d'écrire plusieurs articles dans *Le Figaro* en faveur du mouvement dreyfusard. Le premier, intitulé « *M. Scheurer-Kestner* », paraît le 25 novembre 1897. En conclusion de ce texte, est scandée pour la première fois cette phrase prophétique, étendard des Dreyfusards : « *La vérité est en marche et rien ne l'arrêtera* ».

Courant décembre, Zola continue son combat par une autre voie : la diffusion de brochures, faisant ainsi appel non plus aux lecteurs d'un seul journal mais à l'entière population française. La première de ces brochures (ici évoquée) est donc publiée le 14 décembre 1897, chez Fasquelle, et titrée « *L'affaire Dreyfus, lettre à la jeunesse* ».

Le 13 janvier 1898, Zola donnera encore une nouvelle dimension à l'affaire Dreyfus. Scandalisé par l'acquittement d'Esterhazy survenu trois jours plus tôt, l'auteur décide de frapper un coup et publie en première page de *L'Aurore* un article sur six colonnes à la une, en forme de lettre ouverte au président Félix Faure : « *J'accuse* ».



Cordialement à vous.
Emile Zola

Zola

Paris, 13 dec. 97

Mon cher confrère, voici la
petite note dont M. de Rodays a
bien voulu me promettre l'insér-
tion. Je la trouve nécessaire
pour "le Figaro", et pour moi.

Je vous envoie également
une épreuve de la brochure.
Voyez s'il serait convenable
et utile qu'un extrait ac-
compagnât la note. Je ne
demande rien, je désire sim-
plement que vous fassiez
pour le mieux de nos intérêts
communs.

D'ailleurs, je tâcherai

<i>I.</i> Alix AYMÉ	2.500 €
<i>II.</i> Francis BACON	1.200 €
<i>III.</i> Frédéric BARTHOLDI	4.500 €
<i>IV.</i> Charles BAUDELAIRE	9.500 €
<i>V.</i> Hans BELLMER	18.000 €
<i>VI.</i> Albert CAMUS	2.500 €
<i>VII.</i> Lewis CARROLL	18.000 €
<i>VIII.</i> Louis-Ferdinand CÉLINE	3.500 €
<i>IX.</i> Jean-François CHAMPOLLION	75.000 €
<i>X.</i> Sir Winston CHURCHILL	15.000 €
<i>XI.</i> Camille CLAUDEL	45.000 €
<i>XII.</i> Salvador DALÍ	85.000 €
<i>XIII.</i> Salvador DALÍ	12.500 €
<i>XIV.</i> Salvador DALÍ	1.500 €
<i>XV.</i> Sonia DELAUNAY	15.000 €
<i>XVI.</i> ELIZABETH II	6.500 €
<i>XVII.</i> Alain FOURNIER	2.800 €
<i>XVIII.</i> Lucian FREUD	7.500 €
<i>XIX.</i> Serge GAINSBOURG	85.000 €
<i>XX.</i> Serge GAINSBOURG	8.500 €
<i>XXI.</i> Romain GARY	2.500 €
<i>XXII.</i> Paul GAUGUIN	18.000 €
<i>XXIII.</i> Paul GAUGUIN	25.000 €
<i>XXIV.</i> Charles de GAULLE	3.500 €
<i>XXV.</i> Charles de GAULLE	2.800 €

<i>XXVI.</i> Alberto GIACOMETTI	9.500 €
<i>XXVII.</i> François-Marius GRANET	20.000 €
<i>XXVIII.</i> Victor HUGO	40.000 €
<i>XXIX.</i> Max JACOB	2.500 €
<i>XXX.</i> Jean JAURÈS	15.000 €
<i>XXXI.</i> Johan Barthold JONGKIND	8.500 €
<i>XXXII.</i> Jean de LA FONTAINE	15.000 €
<i>XXXIII.</i> Karl LAGERFELD	13.500 €
<i>XXXIV.</i> LE CORBUSIER	3.800 €
<i>XXXV.</i> Louis XV	6.500 €
<i>XXXVI.</i> René MAGRITTE	8.500 €
<i>XXXVII.</i> Guy de MAUPASSANT	6.500 €
<i>XXXVIII.</i> Amedeo MODIGLIANI	95.000 €
<i>XXXIX.</i> Pierre MOLINIER	15.000 €
<i>XL.</i> NAPOLÉON	40.000 €
<i>XLI.</i> Charles PÉGUY	2.500 €
<i>XLII.</i> Arthur RIMBAUD	40.000 €
<i>XLIII.</i> Arthur RIMBAUD	145.000 €
<i>XLIV.</i> Georges ROUAULT	9.500 €
<i>IXV.</i> Marquis de SADE	9.000 €
<i>XLVI.</i> Nicolas de STAËL	45.000 €
<i>XLVII.</i> Nicolas de STAËL	3.500 €
<i>XLVIII.</i> Joseph STALINE	135.000 €
<i>XLIX.</i> SURREALISME	5.500 €
<i>L.</i> Émile ZOLA	3.800 €

